LE HOGGAR

p. 1
[p. 2 is blank]

LE HOGGAR

PAR CLAUDE
BLANGUERNON

OUVRAGE
ILLUSTRÉ DE 56
HÉLIOGRAVURES

[p.3]

ARTHAUD

L S Falconer

Bk14Y
Ah12
955B

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, le Danemark et l'U. R. S. S.
Copyright by B. ARTHAUD, 1955

Printed in France

[p. 4]

Lorsque tu aides un vieux à monter sur un chameau, ne lui dis pas : « Tiens-toi bien », il le sait.

Si tu montes la montagne, monte-la doucement.

(Proverbes touareg.)

[p. 5]

LE HOGGAR

Nul n'était mieux placé que Claude Blanguernon pour parler du Hoggar et des Touareg. Fixé depuis 1937 dans le Sud Algérien, c'est lui qui ouvrit il y a huit ans l'école de Tamanrasset, lui aussi qui créa la première école nomade. Au cours de ses tournées dans les campements touareg, il se lie d'amitié avec les chefs, dont il parle la langue, apprend à connaître leurs familles et à les aimer.

Esprit curieux et ouvert, Blanguernon emploie tous ses instants de loisir à parcourir le Hoggar, à noter les divers aspects de la géographie du pays et les traces de civilisation ancienne que l'on y trouve. Il reçoit et interroge tous les hommes de science éminents qui viennent étudier sur place les richesses et les particularités de cette région curieure et encore mal connue. Il se documente sur la flore et la faune, l'hydrographie et le climat comme sur les mœurs et coutumes des divers peuples du désert. Blanguernon apprend et transcrit dans un style simple et imagé les légendes que se transmettent les Touareg et que peu d'Européens ont la chance de connaître.

Grâce à l'érudition de Claude Blanguernon, à son amour pour le pays où il s'est établi, à ses dons d'écrivain, *le Hoggar* est plus qu'un guide, plus qu'un document, la somme de nos connaissances sur une partie de l'Afrique attirante entre toutes.

[p. 6] [pp. 7-8 are blank]

AVANT-PROPOS

Ce travail commencé voici quatre ans, par timides observations personnelles, était destiné à demeurer à l'école de Tamanrasset, comme archives, afin d'éclairer mes successeurs.

Je me suis, peu à peu, rendu compte que Tamanrasset n'était pas le Hoggar, et que nombre de personnes, y arrivant, possédaient des idées toutes faites sur le pays et ses habitants. Idées souvent inexactes, toujours incomplètes, défendues avec la foi de l'ignorance et une énergie souvent convaincante, elles se répandent d'autant plus aisément qu'on les pare de merveilleux et de mystère : le pays étant mal connu s'y prête à merveille. Il faut signaler toute une littérature fleurie qui dépeint le Hoggar et les Touareg avec un luxe d'épithètes qui n'apporte aucune précision, mais a eu le mérite d'intéresser beaucoup de Français à ce pays fort attirant à divers titres.

Depuis trois ans, des caravanes de touristes viennent régulièrement visiter le Hoggar; ceux-ci posent tout naturellement de multiples questions que les Français de Tamanrasset connaissent bien, et auxquelles ils sont fatigués de répondre. J'ai pensé que cet ouvrage pourrait éclairer les visiteurs et soulager ceux qui sont las de répéter les mêmes réponses.

Ce travail est bien sûr incomplet, et certainement entaché d'erreurs, mais il a été fait avec toute l'objectivité dont j'étais capable.

[p. 9]

Je dois à M. Lelubre les données géologiques, à l'Institut de physique du globe les notes sur la climatologie. Les différents rapports annuels des chefs d'annexe du Hoggar m'ont fourni de précieux renseignements. Enfin, quantité d'amis touareg m'ont initié à leur vie.

Des spécialistes de toutes les disciplines scientifiques viennent étudier le Hoggar. Leurs recherches échappent souvent au public. Je demande leur indulgence pour ce travail, destiné à mon sens aux voyageurs et aux touristes.

I

LE HOGGAR

L'annexe du Hoggar, dont le chef-lieu administratif est Tamanrasset, couvre une superficie de 375 000 kilomètres carrés environ. Elle est, en gros, limitée par le 1° et le 8° de longitude est, et par les 19° et 27° de latitude nord. Les limites exactes figurent sur la carte du 1/1 000 000 du Sahara.

Le tropique du Cancer partage presque également en deux le territoire de l'annexe.

Un regard jeté sur la carte au 1/1 000 000 permet de distinguer dans ce quadrilatère un immense système montagneux bordé, au nord, par la plaine absolument stérile du Tidikelt; au sud-est et à l'ouest, par les plateaux strictement désertiques du Ténéré et du Tanezrouft.

Il semble que le Hoggar, isolé par sa ceinture de déserts, soit devenu une réserve naturelle, un monde à part du Sahara qui aurait vieilli seul, gardant une originalité de caractère résiduel.

Sa situation donne au Hoggar des affinités soudanaises, la végétation le prouve et la population en porte les traces.

Après avoir été, avant l'occupation française, un hiatus entre l'Algérie et l'Afrique noire, le Hoggar devient à présent un trait d'union.

Le Hoggar était, il y a moins de soixante-dix ans, parfaitement inconnu; on soupçonnait seulement l'existence des

Touareg grâce à des récits d'Arabes, récits entachés d'erreurs et de subjectivité.

On fut amené à progresser vers le pays touareg à la suite des actes de pillage et de destruction renouvelés des hommes « bleus », farouches, indépendants et guerriers.

Les quelques dates que l'on trouvera en appendice montreront que l'avance française dans le pays fut lente et toujours empreinte de cette humanité qui, malgré quelques combats engagés par les Touareg, ne cessa d'être le souci constant de tous les chefs.

Incontestablement le pays était destiné à frapper l'imagination. Cet ensemble montagneux, qui fait suite au Sahara septentrional, paraît clos et hostile.

Les gorges profondes qui traversent les tassilis sont les portes d'une région qui semble s'isoler du monde.

Au sortir de ces gorges sombres, on entre dans le domaine de la pierre. On la rencontre sous les formes les plus étranges; ce sont d'immenses dômes de granit qui surgissent d'une plaine de sable, ou des monolithes dressés comme une forêt de dolmens, de curieuses phyllades de schistes, semblant les feuillets d'un livre monstrueux. Ce paysage se déroule sur des centaines de kilomètres, dévoilant une nature désertique qui se pare des formes rocheuses les plus extraordinaires.

Mais le plus étrange reste à voir, le cœur du pays : chaque vallée y est une énigme, les pitons volcaniques qui bordent les ravins paraissent menacer l'intrus qui ose violer ce domaine.

Le sol présente des teintes allant du jaune tendre au noir, coupé de veines violettes, vertes, bleues ou roses. Les roches déchiquetées ou polies s'accumulent en chaos indescriptible, et d'immenses étendues de pierres noires et boursouflées semblent sortir d'une chaudière diabolique.

Les habitants paraissaient aussi mystérieux que le pays qui les abrite. Leur haute stature, leur allure fière et dédaigneuse, leur visage voilé du taguelmoust bleu étaient autant d'éléments qui donnaient libre cours à l'imagination. Des histoires circulaient par tout le Sahara, elles vantaient les vertus guerrières des Touareg, leur courage, leur cruauté alliée à un sens chevaleresque de l'honneur. Ils étaient, pour certains, les derniers Atlantes, pour d'autres, d'anciens Francs, dont l'épée en forme de croix symbolisait la foi perdue.

Cependant, peu à peu, des explorateurs, des officiers administrateurs, des savants, devaient mettre les choses au point et montrer le Hoggar tel qu'il est.

Les récits de Barth et de Duveyrier ont opéré un premier déblaiement dans la connaissance générale de la région. Puis vinrent les travaux scientifiques de Flamand, Maire, Reygasse, Kilian; MM. Monod, Lelubre, Bordet, Follot, Dubief, qui ont donné les bases sûres permettant une connaissance aussi exacte que possible du pays et des hommes.

L'œuvre linguistique du père de Foucauld a fixé d'une façon remarquablement précise les Touareg et leur langue, à l'époque où il les connut.

De nombreux explorateurs, M. Lhote en particulier, ont laissé des observations précises alliées à des vues personnelles sur le pays.

Enfin, le roman a mis le Hoggar en lumière, et pour beaucoup de Français, *L'Atlantide*, cette délicieuse fiction de Pierre Benoît, est l'image qu'ils se font du pays. Les derniers livres de Frison-Roche sont également pour beaucoup dans le mouvement touristique qui s'ébauche vers le Hoggar.

MORPHOLOGIE ET RELIEF

L'ensemble du système montagneux qui constitue le Hoggar apparaît incohérent au premier abord; il prend sens quand on l'examine en détail. Afin d'avoir une idée schématique, on peut distinguer trois grandes zones concentriques : un noyau central, un fossé périphérique, et la ceinture extérieure des tassilis.

Au centre du Hoggar s'élève un massif à peu près circulaire, sorte de plateau d'une altitude moyenne de 2 000 mètres, hérissé de pitons atteignant presque 3 000 mètres : c'est l'Atakor des Touareg (calotte cranienne). Un éperon rocheux s'avance vers le nord, c'est la Tefedest qui culmine à

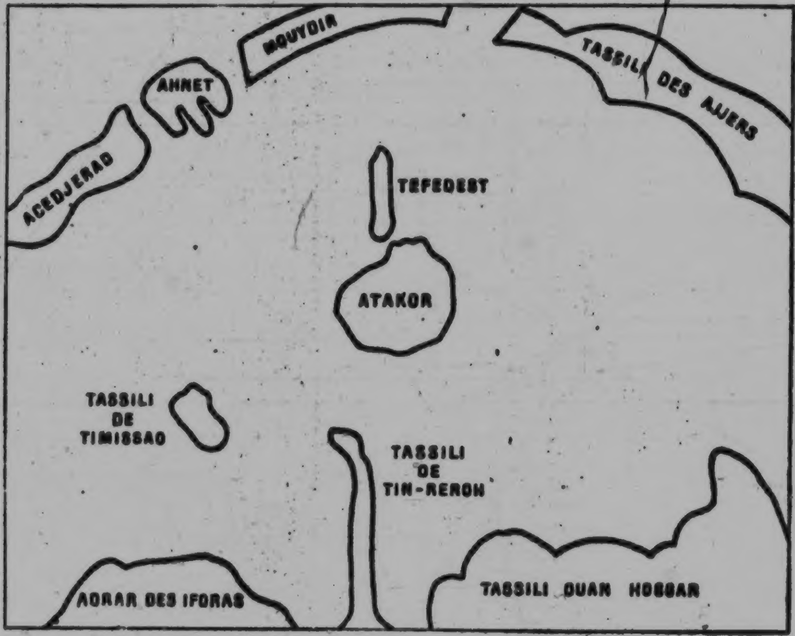
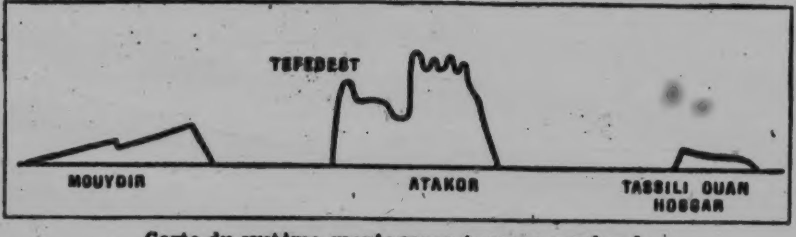

MOUYDIR
AHNET
ACEDJERAD
TASSILI DES AJJERS
TEFEDEST
ATAKOR
TASSILI DE TIMISSAO
TASSILI DE TIN-REROH
ADRAR DES IFORAS
TASSILI OUAN HOGGAR

Schéma montrant la morphologie concentrique du Hoggar.


TEFEDEST
MOUYDIR
ATAKOR
TASSILI OUAN HOGGAR

Carte du système montagneux touareg, nord-sud.

2 327 mètres avec la Garet el Djenoun en son extrémité septentrionale.

Autour du noyau central, une sorte de dépression circulaire d'une altitude variant de 500 à 800 mètres forme une couronne presque parfaite dans laquelle surgissent, çà et là, des pitons granitiques ou des témoins volcaniques.

Puis on trouve à une distance de 200 kilomètres en moyenne, autour du massif cristallin central, une suite presque continue de plateaux qui constituent l'enceinte extérieure du Hoggar : au nord, le Mouydir, puis, en tournant vers l'est : le tassili des Ajjers, au sud et sud-est, le tassili du Hoggar, le tassili de Tin-Reroh; au sud-ouest, le tassili de Timissao; au nord-ouest, l'Acedjerad et l'Ahnet qui vient jouxter le Mouydir.

Seuls quelques grands oueds quaternaires ont un lit qui franchit cette enceinte tassilienne, ils drainent presque toutes les eaux du Hoggar. L'oued Tamanrasset va se perdre en un vaste bassin d'épandage au nord de l'Adrar des Iforas; il devait rejoindre autrefois le Niger dans la cuvette de Taoudéni. L'oued Tafassasset, qui draine le flanc est du Hoggar, se perd actuellement dans le Ténéré; il devait anciennement être un affluent du Tchad et non du Niger comme on l'a longtemps cru. L'Igharghar s'échappe du Hoggar entre le Mouydir et le tassili des Ajjers, son cours a pu être suivi jusqu'au pied de l'Aurès.

L'oued Tin-Tarabin rassemble les eaux du versant est de l'Atakor.

On peut comparer l'ensemble du Hoggar à un immense système fortifié, dont le massif central serait le château fort hérissé de tourelles tombant à pic sur le fossé d'enceinte; sur l'autre bord, les tassilis, également à pic sur le fossé, mais en pente douce vers l'extérieur, constitueraient les glacis périphériques. Une coupe nord-sud met en évidence cet aspect défensif du Hoggar.

Le noyau central que les Touareg nomment Atakor (certains traduisent ce terme par « milieu des montagnes », d'autres par « nœud » d'où partent tous les oueds) offre un aspect saisissant de grandeur sauvage. C'est un hérissement de pitons verticaux d'une altitude voisine de 3 000 mètres, dont le type est l'Ilamane (2 823 m.). Ce sont d'anciens volcans. Ils auraient projeté hors du sol des laves d'une grande viscosité qui se seraient solidifiées presque immédiatement, un peu à la façon de la pâte dentifrice sortant du tube quand on le presse légèrement. Le cône volcanique habituel est très restreint, seules attirent l'attention les colonnes verticales ou spirales qui constituent le piton.

Parfois d'immenses montagnes tabulaires, tels l'Adrar In Taraïn ou l'Adriane, témoignent de l'ampleur des coulées volcaniques, leurs différents plans semblent indiquer les courbes de niveau.

On rencontre aussi, dominant d'immenses plateaux couverts de lave, de véritables forteresses du plus curieux effet dans la pénombre crépusculaire, c'est le domaine des mouflons. L'Aounahampt, l'Akarakar et le Takouft sont les plus caractéristiques de ce type.

Les Touareg ont été impressionnés par cet étrange relief. L'Ilamane, si pur et si majestueux, trônant face au midi, au milieu d'un cirque de montagnes somptueusement colorées, eût pu, dans leurs légendes, être un dieu dont les orgues de granit voisines auraient chanté les louanges. Mais ce peuple de guerriers, peu préoccupé de sujets religieux, imagina une histoire d'amour qui tourna en querelle.

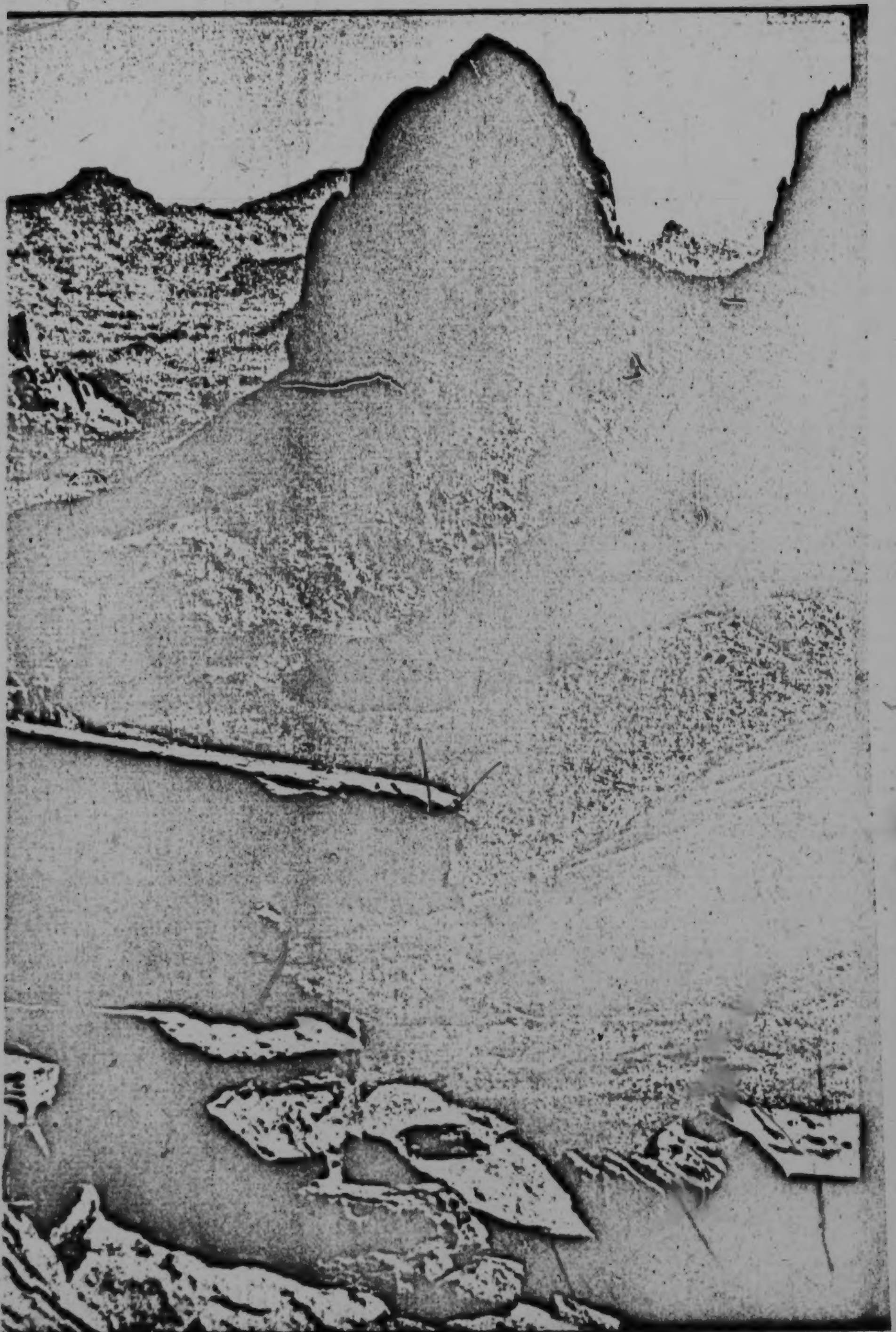
A quelques kilomètres à l'ouest de l'Ilamane se trouvent deux montagnes, dont l'une, la plus au nord, de forme massive, se nomme Amdjer — la légende affirme que c'était un homme —; et l'autre, au sommet pointu, a pour nom Tararat — et Tararat était femme.

Amdjer et Tararat s'aimaient. Il advint qu'Ilamane s'éprit aussi de Tararat. Cette passion ne fut point sans doute du goût d'Amdjer, qui lui fit des remontrances. Ilamane, très violent de nature, frappa Amdjer de sa lance. Ce dernier se défendit âprement, portant à son agresseur deux violents coups de sabre, ce qui ôta à Ilamane toute envie de disputer Tararat à un tel adversaire... Depuis ce temps Amdjer et Tararat sont

1. Le massif de l'Adriane vu d'avion.
2. Dans l'Atakor, cœur du Hoggar, le massif du Fidjemayène vu du sommet de la Séouénane.
3. Position du méhariste touareg.

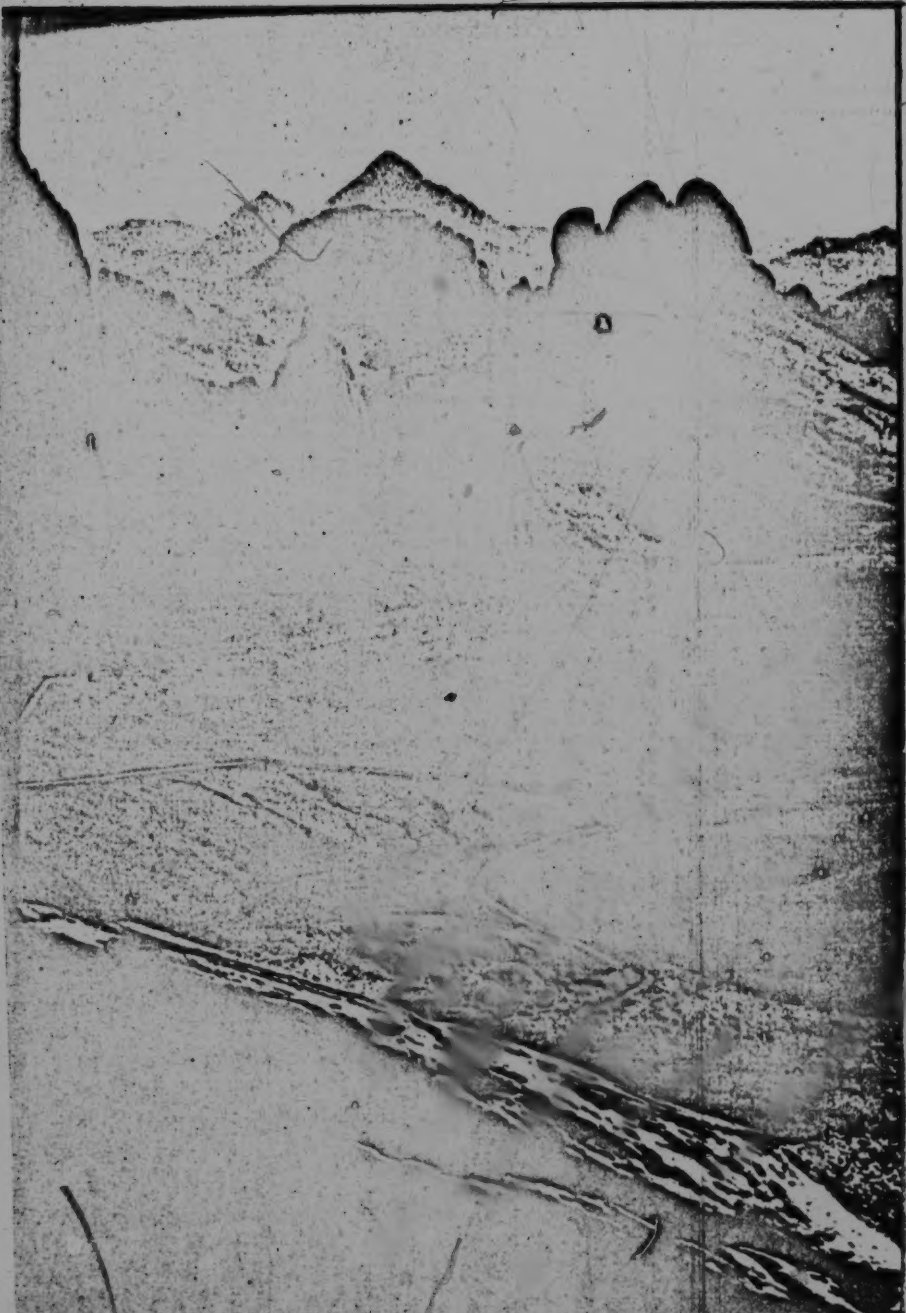
6: Blanguernon MS25 Tuareg

[p. 16A]



[p.16B]

6: Blanguernon MS25 Tuareg



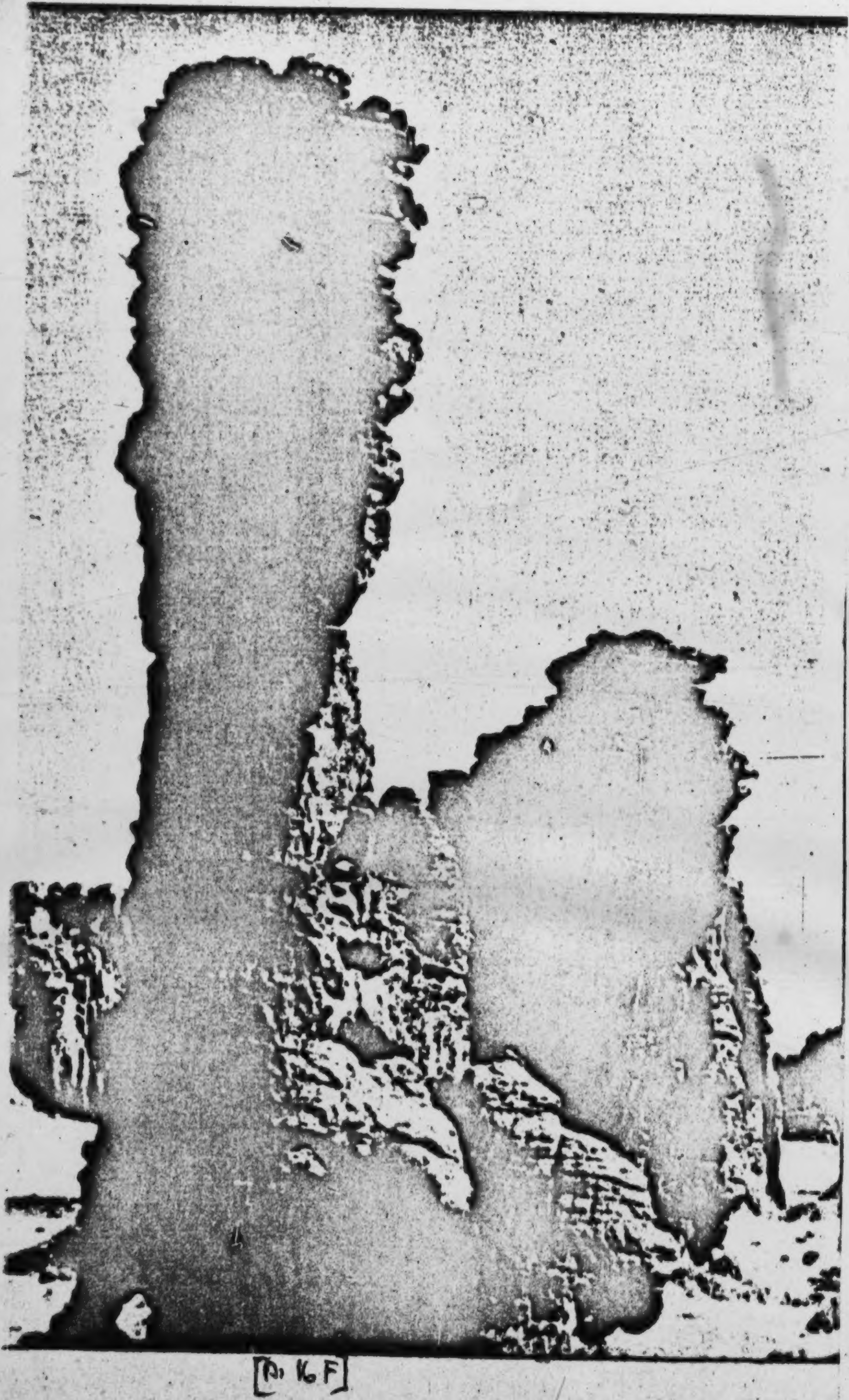
[p.16C]

6: Blanguernon MS25 Tuareg

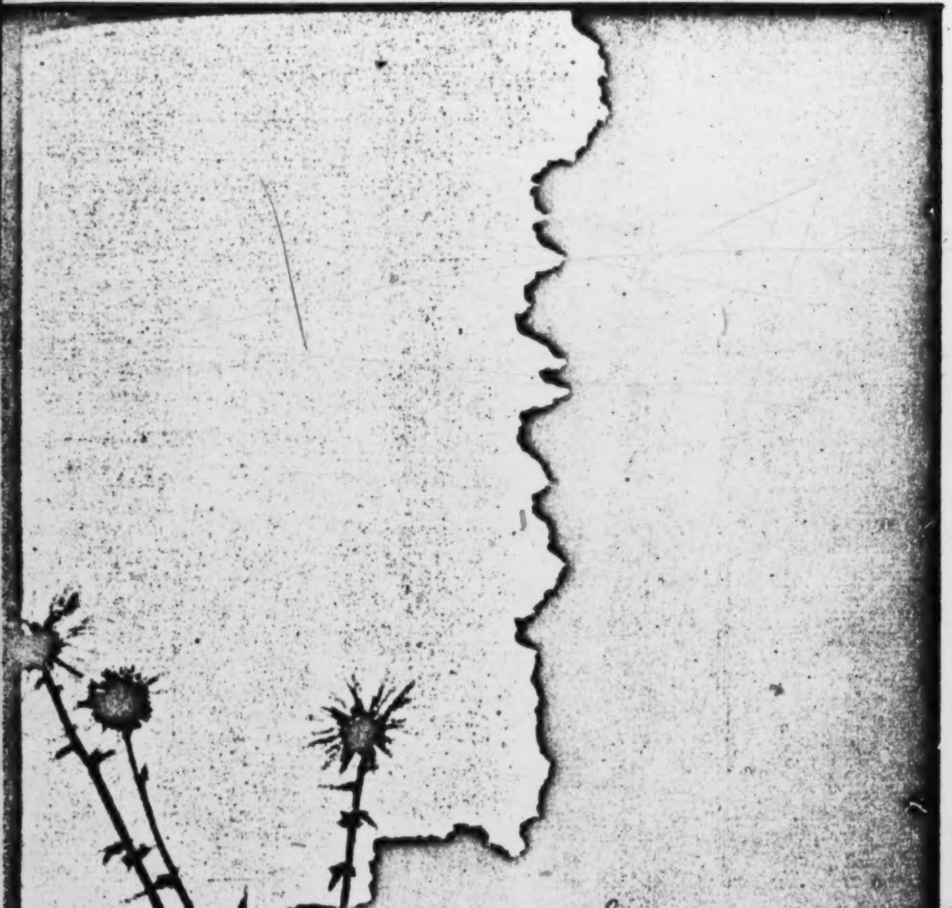
[p. 16E]

[p.16D]

6: Blanguernon **MS25 Tuareg**



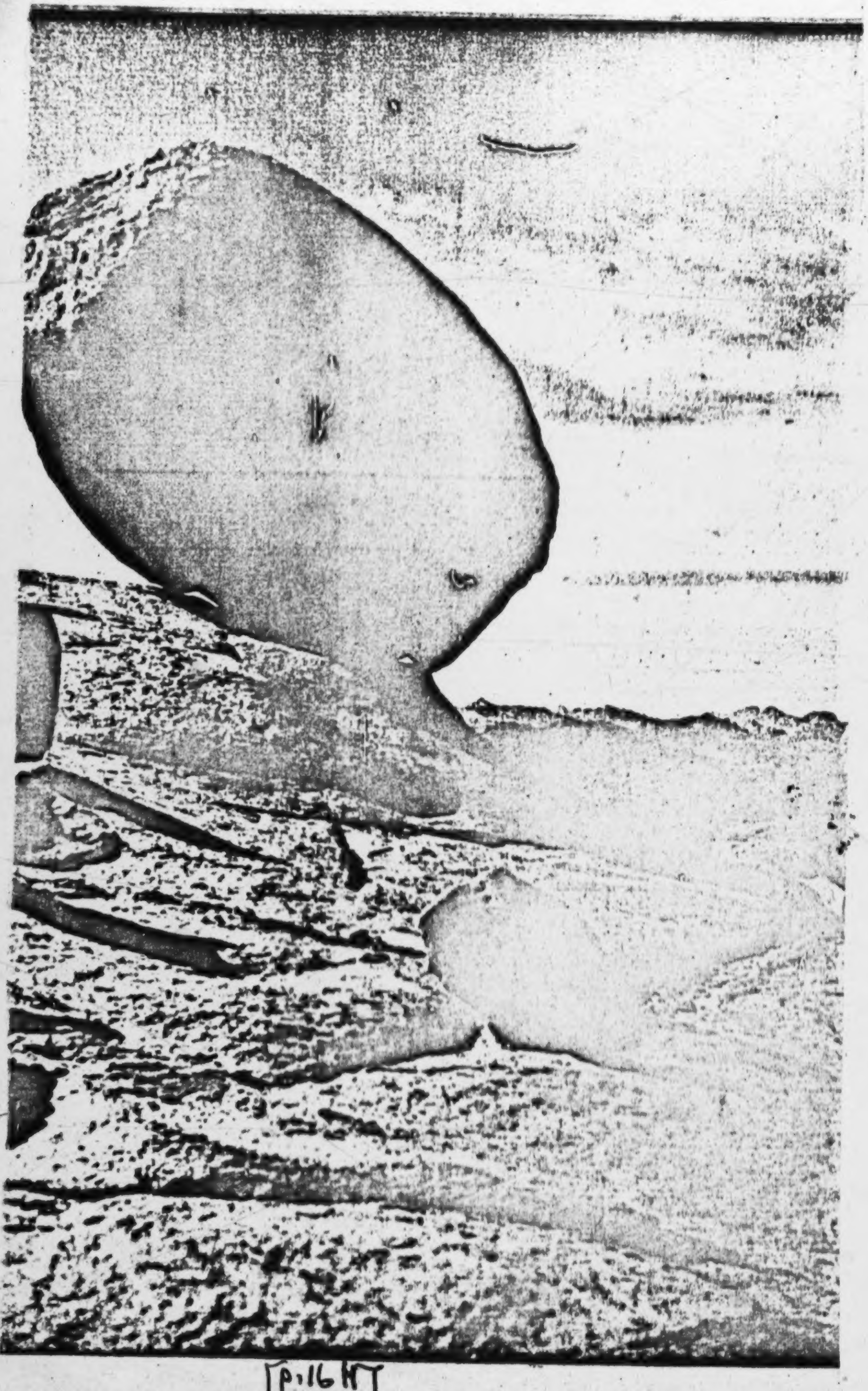
[Pl. 16 F]



[p. 166]

6: Blanguernon

MS25 Tuareg



[p.16 H]

unis par une chaîne, et le coup de lance qui blessa la montagne est encore visible; une source en sort, témoignant que la plaie n'est pas encore cicatrisée. De chaque côté de son sommet, Ilamane porte fièrement les deux entailles des coups de sabre, souvenir de jeunesse d'un duel de géants.

A quelque temps de là, le Hoggar devait encore être troublé. Ilamane devint amoureux du Tahat qui était une femme, mais il y avait un autre prétendant nommé Ti Hiyène. Craignant ce rival, et instruit par l'expérience, Ilamane quitta la place où il se trouvait depuis toujours et vint se planter tout près du Tahat, où il est demeuré depuis lors. Vexé de se sentir dédaigné du Tahat, Ti Hiyène résolut de fuir le Hoggar et d'aller chercher fortune vers l'Adrar des Iforas. Il partit donc, en empruntant la voie de l'oued Amded. Or, dans l'oued Amded était une montagne appelée Eheri. Eheri était un homme courageux, quoique pacifique; il était respectueux des usages, et il ne lui semblait pas bon qu'une montagne du Hoggar quittât ainsi son pays pour une raison somme toute futile. Il abandonna son emplacement et vint se planter sur le chemin du fuyard, afin de lui barrer la route. Ti Hiyène, instruit du geste d'Eheri, comprit sans doute la leçon, car il se fixa en amont, près du puits de Tin-Dahar.

Depuis cette époque, on peut admirer l'Ilamane, heureux vainqueur, trônant devant le Tahat, et voir son premier emplacement qui est un immense cratère circulaire, formant une dépression à l'ouest de l'oued Ilamane. Vers l'oued Amded, un cratère semblable témoigne de l'ancienne résidence d'Eheri. Ces dépressions circulaires ont longtemps été des énigmes pour les géologues.

« Et l'emplacement de Ti Hiyène ? » demandai-je à Marly ag Amayas qui me contait par le détail cette légende. « Nul ne le connaît, dit-il, et c'est normal : lorsqu'un homme décide de partir après avoir réfléchi, il se lève doucement, en songeant à ses projets, et ne laisse aucune trace, tandis que celui qui agit sous l'emprise de la passion part brusquement et laisse une profonde empreinte dans le sol. »

Un lacis d'oueds sépare ces différents sommets, formant

4. Paysage du Tassili.
5. Phénomène d'érosion granitique (dans l'oued Mertoutek).

des dénivellations de 800 à 1 000 mètres. Les hautes vallées de ces oueds sont jeunes, en forme de V; de véritables cañons entaillent des champs de laves (oued Tarhoumout). Aucun de ces oueds n'a atteint son profil d'équilibre, ils présentent des rapides, parfois des cascades lorsqu'ils se fraient un passage entre deux Adrars. A ces endroits l'eau séjourne en des mares pérennes appelées gueltas. Certaines de ces gueltas (Issakarassène, Afilal) sont peuplées de poissons et sont entourées d'une végétation luxuriante qui contraste avec l'aridité du pays.

Cette région de l'Atakor impressionne fortement le voyageur par les teintes incroyables dont se parent les montagnes au cours de la journée. La sauvage grandeur des monts fait peser une angoisse que l'on chasse difficilement quand on chemine dans les oueds bordés d'acacias, guidé par un Targui voilé, silencieux et souple, monté sur un méhari dont le pas feutré s'accorde avec l'inquiétant silence. La zone du fossé périphérique dans laquelle on observe un relief peu accentué possède de grandes régions presque plates, recouvertes souvent d'une légère couche de sable. Parfois de petits massifs coupent l'horizon, ou, sur le côté exposé au vent dominant, une dune monte à l'assaut : l'Adrar Bourzekal en est un exemple. Parfois des collines de granit en forme de dôme parfait, poli, luisant et patiné, semblent surgir de l'étendue horizontale (Tesnou, Iniker, Ahéléheg), ou bien c'est un amoncellement colossal de blocs brillants et de formes presque géométriques, donnant à ces garas de soixante à cent mètres de haut un aspect ruiniforme, comme à In-Tédéini, ou près d'Idelès, ou dans la région du Debna.

Dans cette zone, les oueds descendus de l'Atakor s'élargissent à un tel point que l'on ne distingue plus de vallée nette, il faut plutôt parler de bassins d'épandage dans lesquels sinue, suivant un tracé incertain, l'eau qu'une crue assez puissante amène jusque-là. Ce passage des eaux est parfois jalonné d'herbes sèches et de rares tahlas. On retrouve une vallée lorsque l'oued franchit une ligne rocheuse qu'il coupe en formant une brèche à bords raides, puis c'est un nouveau bassin d'autant plus vaste que l'on s'éloigne de l'Atakor, car les bassins affluents s'ajoutent en formant une immense étendue plate que les Touareg nomment « aciaf ».

Vus de loin, les tassilis offrent l'aspect d'une barrière infranchissable dont la frange supérieure entaillée par le ruissellement et usée par les vents donne l'illusion d'une cité fortifiée. Des oueds travailleurs ont découpé ces plateaux gréseux, leurs vallées profondes aux bords verticaux constituent des gorges sauvages au fond desquelles une végétation relativement dense jure avec l'aridité du plateau strictement nu et balayé par les vents. On rencontre dans ces tassilis de nombreuses gueltas souvent bordées de « tahlis » (sorte de roseau).

NOTE. — *Quelques altitudes* :

Tahat	3 003	mètres	Dans l'Atakor.
Ilaman	2 823	»	»
In-Taraïn	2 762	»	»
Asekrem	2 804	»	»
Tozat	2 400	»	»
Akarakar	2 216	»	»
In-Afilal	2 157	»	»
Garet el Djenoun	2 327	»	Dans la Tefedest.
Ifetessen	1 680	»	Dans le Mouydir.

LE CLIMAT

Les observations météorologiques ne sont faites régulièrement qu'à Tamanrasset et seulement depuis 1929. On manque donc de données précises pour l'ensemble du territoire. Si l'on sait par les Touareg qu'il a plu en quelque endroit, on ignore l'intensité des précipitations. En ce qui concerne les vents et les températures, les renseignements sont encore plus vagues. Cependant, en tenant compte des observations faites à Tamanrasset, et en examinant la végétation des différents points de l'annexe du Hoggar, ainsi que la répartition de la faune, on peut déterminer trois zones climatiques qui épousent presque exactement les zones de relief. Notons toutefois que les tassilis du sud sont soumis à un régime de vents et de pluies différent de celui des tassilis du nord. Avant d'étudier les zones de climat, il est bon de donner un aperçu des caractères généraux communs à ces zones.

Le climat a une allure continentale désertique due à la situation du pays.

Le tropique du Cancer partageant en deux parties le territoire du Hoggar, il se produit un passage du soleil au zénith qui donne au pays une influence soudanaise sous forme de nuées d'été qui se condensent parfois en pluies orageuses : « queues de tornades ». Cette mousson soudanaise ne se manifeste que très rarement au nord du tropique.

Enfin, en hiver, une prédominance assez régulière de vents nord-ouest est capable d'apporter des pluies atlantiques ou méditerranéennes qui affectent rarement le sud.

Si l'on en vient à considérer les différentes zones de climat, on voit que l'Atakor est, grâce à ses sommets élevés, le centre de répartition des eaux que condensent les montagnes lorsque, par chance, les nuages sont assez bas; les systèmes nuageux sont relativement fréquents et souvent importants, mais ils semblent s'élever quand ils abordent la région montagneuse. L'altitude tempère la chaleur de l'été, et l'hiver amène presque tous les ans de légères chutes de neige sur les cimes. On observe, dans l'Atakor seulement, un témoin résiduel de flore méditerranéenne, un olivier sauvage : *Olea Laperrini*. En descendant vers le fossé périphérique apparaît le « kranka », *(callotropis proscera)*, arbuste dont l'aire d'expansion est essentiellement tropicale; puis, à la limite des montagnes centrales, le palmier fructifie, à Silet, Abalessa, In-Amguel.

D'après les observations du poste météorologique de Tamanrasset, on a pu établir quelques graphiques de pluies et de températures que l'on trouvera en appendice. Des renseignements manquent durant la période de guerre. Le climat est caractérisé par la régularité des températures et l'extrême irrégularité des pluies. Les grosses pluies surviennent cependant presque toujours en été et en hiver; quand les deux chances se conjuguent, il y a une année pluvieuse comme en

1943 : 108,5 mm.; quand, au contraire, les conditions atmosphériques interdisent aux tornades soudanaises et aux vents atlantiques l'approche du Hoggar, nous constatons une année sèche comme en 1945 : 28 mm., ou en 1949 : 9 mm.

Vu l'insuffisance des postes météorologiques, et les distances énormes qui les séparent, il est impossible de suivre l'évolution des systèmes nuageux, ou de prévoir un phénomène de périodicité des pluies.

A Tamanrasset les vents sont assez réguliers; le matin, le vent dominant est de composante est-nord-est; le soir, la composante serait : ouest-sud-ouest à ouest-nord-ouest.

L'hiver, les vents dominants apportant la pluie sont surtout nord-ouest, venant des dépressions marocaines.

En été, la pluie vient avec des vents sud-ouest, remontée vraisemblable des cyclones soudanais.

On n'observe pas de vents de sable, mais de rares tempêtes de poussière, surtout au mois de mars.

Par temps calme, ou même par vent violent, il se produit des tourbillons; on a émis à ce sujet différentes hypothèses, mais pour l'instant on n'a pas résolu cette question. Les Touareg ont leur opinion sur la cause des tourbillons; c'est, disent-ils, manifestations de génies. Voici d'ailleurs une histoire qui prouve combien ils ont raison.

« Par un après-midi ensoleillé, une femme touarègue — certains m'ont dit une Négresse — ramassait du bois dans le ravin d'Itharentidjarnin, lorsqu'un violent tourbillon prit naissance à une centaine de mètres. La poussière commença à tourner, décrivant un cercle presque parfait, puis elle s'éleva verticalement, toujours tournant et de plus en plus vite. Lorsque la colonne de poussière eut atteint une grande hauteur, le tourbillon se mit en marche. Il partit doucement, hésitant sur la direction à prendre, enfin il se dirigea vers le midi, tournoyant, se dandinant et sifflant allégrement. La femme, charmée par ce spectacle, manifesta sa joie par des « you-you » à pleine gorge. Le tourbillon s'approcha d'elle, lui jeta de l'or et la remercia d'être joyeuse, car, dit-il, « nous marions l'un des nôtres ».

« C'est bien la première fois, dirent les anciens du campement, à qui la femme racontait cette aventure, que les Kel es Souf se montrent agréables. »

« A quelque temps de là, la même femme, au même endroit, vit un semblable tourbillon. Espérant être de nouveau gâtée par les génies, elle salua de gais « you-you » le passage du tourbillon. Mal lui en prit, elle fut saisie, enlevée de terre, tournoya à une hauteur incroyable, puis fut brusquement lâchée et vint s'écraser sur le sol. Tandis qu'elle tombait, les Kel es Souf lui dirent : « Nous escortons le convoi funèbre d'un des nôtres, te voici châtiée de t'être moquée de nous. » On trouva la femme les membres brisés. Elle conta son histoire et mourut. »

Le climat de Tamanrasset, qui semble séduisant au premier abord par sa douceur de température, est épuisant à la longue; c'est une constatation faite par tous ceux qui y ont séjourné un certain temps. Le travail intellectuel y est très pénible. Le père de Foucauld a essayé de s'installer au sommet de l'Asekrem, mais n'a pu y trouver la puissance de travail qu'il possédait ailleurs. On a également constaté l'état de nervosité extrême qui saisit les hommes, et surtout les femmes, après un long séjour. Quelles sont les causes de ces troubles ? Sans doute sont-ils dus aux effets conjugués de l'altitude et de l'extrême siccité de l'air. Certains veulent y voir des effets magnétiques, d'autres mettraient en cause des radiations (1). En fait, aucune solution satisfaisante n'a été trouvée.

On trouve une deuxième zone de climat dans le fossé périphérique. Cette région, située à plus basse altitude, possède des températures plus élevées, et les pluies y sont beaucoup plus rares. La végétation y est presque inexistante; même dans les oueds les tahlas sont très peu nombreux et le morakba est presque toujours sec. Le kranka n'existe plus, l'éthel pas davantage, et le climat saharien intégral reprend ses droits pour aboutir à la perfection désertique du Tanezrouft et du Ténéré. Les gazelles fuient le centre de cette région, elles se rapprochent des pays montagneux plus humides suivant la fréquence des pluies génératrices d' « acheb » (pâturage).

---

(1) Il m'a été donné de faire une observation curieuse : il y a deux ans, je ramassais différentes roches que je passais au compteur de Geiger. J'avais noté sur chaque roche le nombre de « top » minute. Un certain matin, je voulus vérifier mes échantillons. Toutes mes roches étaient plus radio-actives de 25 « top ». Par chance je pus faire constater cette anomalie à P. Bordet, géologue venu étudier le volcanisme au Hoggar. Il pensa à des radiations cosmiques, mais n'étant pas spécialiste de cette question, n'affirma rien, se bornant à constater, afin d'aviser un professeur qualifié.

Enfin, dans les tassilis, il faut distinguer entre ceux du nord et ceux du sud.

Les premiers reçoivent des pluies d'hiver presque tous les ans, et plus rarement les précipitations provenant de la mousson soudanaise. Les renseignements sur ces régions sont imprécis et peu nombreux, sauf en ce qui concerne le Mouydir qui est traversé par la piste d'In-Salah et survolé par les avions de la ligne d'Alger. Il semble, d'après les dires des Touareg, que le Mouydir soit plus arrosé que l'Ahnet et l'Acedjerad, ce qui paraît normal du fait de sa plus grande altitude et peut-être aussi à cause d'un système de dépressions atmosphériques que l'on soupçonne, mais qui n'a pas encore été étudié.

Le kranka réapparaît, signe de moins grande aridité, les tahlas sont assez denses dans les oueds, les gueltas s'assèchent rarement, elles sont bordées de « berdis ». Le mouflon réside en permanence sur les sommets.

On est encore moins bien informé au sujet des tassilis du sud. Les renseignements sont presque inexistants pour le tassili ouan Hoggar; en ce qui concerne les tassilis de Tin-Reroh, et de Timissao, qui sont situés sur les pistes caravanières venant de l'Adrar des Iforas vers le Tidikelt ou le Hoggar, il y a les renseignements donnés par les Touareg. Ces derniers signalent surtout les pluies d'été, et les plus abondantes, celles capables de faire naître l'acheb.

Ces tassilis reçoivent peu d'eau des queues de tornades en raison de leur médiocre altitude; cependant il pleut en été presque chaque année. Les puits de Tin-Reroh et de Timissao ne sont jamais à sec. La guelta de Tin-Reroh l'est parfois.

Bien que n'étant pas un tassili, la bordure nord de l'Adrar des Iforas est soumise au même régime climatique; elle est d'importance vitale pour les Touareg du Hoggar qui y font pâturer leurs chamelles. Le régime des pluies d'été est régulier, la mousson soudanaise provoque des crues régulières, les oueds possèdent des gueltas qui se remplissent l'été et peuvent conserver l'eau jusqu'aux crues suivantes. Le pâturage de gergir est abondant, il dure presque toute l'année. Ethels, tamaris, sont denses dans les oueds, et les tahlas commencent à pousser sur les pentes des collines. La flore des oueds est plus variée. Les gazelles abondent, on rencontre des biches Robert, des antilopes oryx et addax. C'est certainement la région la plus favorisée du territoire de l'annexe du Hoggar, mais géographiquement, c'est déjà le Soudan.

L'Eau au Hoggar

Ainsi que dans toute région désertique, la question de l'eau est primordiale. Le Hoggar est relativement favorisé par les pluies. Les points d'eau sont nombreux dans les régions montagneuses du noyau central et des tassilis; à ce point de vue, il est donc assez aisé de les parcourir. Mais il en va tout autrement de la zone comprise entre l'Atakor et les tassilis.

Dès que l'eau apparaît, spontanément au Hoggar le paysage se transforme, une vie animale intense se développe, une végétation qui paraît luxuriante par opposition au reste du pays croît autour des points d'eau. Cette mince trace de vie a quelque chose d'attendrissant, de timide, d'intime par comparaison avec l'aspect grandiose du désert.

La conséquence de la nature cristalline du sol est l'absence de nappe artésienne. On ne peut espérer trouver de l'eau que dans les lits d'oued, sous les alluvions, à une profondeur qui peut varier de 0,20 m. à 15 mètres. Parfois, lorsque la nappe de l'oued est abondante, l'eau s'écoule librement au seuil rocheux qui forme barrage souterrain; un tel écoulement se nomme « tiggert » en tamahaq. Lorsque après un tiggert l'eau s'accumule dans les cuvettes rocheuses et les « marmites » des rapides, on se trouve en présence de gueltas (« aguelmam » en tamahaq), dans lesquelles vivent des poissons et toute une faune aquatique. A ma connaissance, il n'existe que de rares

6. Un oued dans l'Atakor en période sèche.

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[Facing p. 24].

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[Facing p.25]

sources au Hoggar : citons la source Chapuis qui, près de Tamanrasset, sort des granits de l'Adrar Haggarène. Des concrétions calcaires dans certains oueds du Tahalra permettent de supposer que des sources thermales ont pu exister autrefois.

Les oueds prennent presque tous naissance dans le Hoggar central qui est la zone de répartition des eaux. Deux très grands oueds quaternaires, l'oued Igharghar et l'oued Tamanrasset, drainent les eaux de l'ouest et du nord. L'oued Tin-Tarabin et les oueds Tin-Amzi et Zazir entraînent les eaux des versants sud et sud-est vers le Tamesnar, dans l'oued Azaouak, affluent du Niger.

Les oueds du Hoggar apparaissent comme une succession de bassins descendant des sommets en un gigantesque escalier, dont les degrés supérieurs recèlent l'eau qui engendre la seule végétation permanente du pays et permettent à l'ingéniosité de l'homme de créer des jardins, et dont les marches inférieures, démesurément élargies, sont mortes à toute vie sédentaire.

L'oued Tamanrasset offre un exemple typique de l'oued du Hoggar. Sa source — ou plus exactement sa tête — est à l'Asekrem, à près de 2 765 mètres d'altitude; son embouchure, c'est-à-dire le dernier bassin d'épandage, s'élargit et se perd dans le Tanezrouft, à une altitude de 400 mètres. Sa longueur actuelle est de 750 kilomètres environ; si, au quaternaire, l'oued Tamanrasset se jetait dans la dépression de Taoudéni, il devait mesurer plus de 1 400 kilomètres. La pente dans la partie supérieure de son cours est très violente puisque, à Amsel, à 160 kilomètres de sa source, l'altitude n'est plus que de 900 mètres.

Depuis sa source jusqu'à Amselka, soit environ 200 kilomètres, on peut dire que l'oued Tamanrasset est vivant : sa vallée est nette, le passage des eaux fortement marqué; on remarque des terrasses coupées à bord franc, la coupe de la vallée est souvent en forme de V. Cependant, certains bassins comme celui de Tamanrasset (village) laissent prévoir les grandes zones d'épandage d'aval, témoins d'une époque antérieure plus humide.

7. Lauriers-roses autour de la guelta d'Issakarassène.

La description de cette partie de l'oued n'est que l'énumération des cluses qu'il traverse; à chacune de celles-ci correspond un seuil rocheux qui termine chaque bassin.

En descendant la pente sud de l'Asekrem, on suit une rigole d'écoulement, qui, au bout d'un kilomètre, creuse déjà un ravin aux bords à pic de 4 à 5 mètres de haut. Le cours s'étale largement, puis c'est une chute de 20 mètres dans un cirque de basaltes aux colonnes verticales reposant sur des alluvions; la vallée continue, formant cañon, large de 60 mètres, profonde de 30. Dès lors l'oued prend un nom : Tarhoumout; il franchit une cluse après le mont Oul, le seuil rocheux affleure, on y creuse des « abankor ».

L'oued coule vers le sud, puis tourne vers l'est; c'est alors une série de rapides dans un défilé où se trouvent les gueltas permanentes de Lundien. Puis il fait un nouveau crochet vers le sud, la vallée longe l'Akarakar, se resserre; nouveau seuil rocheux et guelta d'Ifelouen.

L'oued va quitter l'Atakor, en se creusant un passage entre l'Isekram et l'Ahounahampt. Il débouche dans le site de Tamanrasset, où il s'élargit, prend son nom définitif et reçoit son premier affluent important, l'Irharhar Tekecherouet, dans lequel se trouvent les « grandes gueltas »,

A la hauteur du pic Iharen, la roche est entaillée en un couloir d'une profondeur de 15 mètres, large de un à deux mètres pendant plus de 200 mètres. Ensuite l'oued a 400 mètres de large. Des foggaras sont creusées dans son lit; elles irriguent les jardins de l'Hadriane et de Tamanrasset, et de Tihegouine, petit centre de cultures à un kilomètre en aval de Tamanrasset.

La vallée s'élargit bientôt, mais reste encaissée, puis se rétrécit à Tagrambaït, où peu avant l'affleurement des roches se trouve un jardin que vivifie une foggara. Elle s'élargira encore et atteindra six cents mètres.

Désormais l'oued sera toujours très large, mais c'est un oued mort. Il coule vers le sud, puis au léger rétrécissement de Timguiaouine, il tourne brusquement vers le nord-ouest. On peut se demander s'il n'y a pas là un ancien phénomène de capture.

La vallée devient immense, les seuils rocheux ne sont plus sensibles, on soupçonne d'anciens biefs, lorsque l'oued passe entre deux collines, mais le cours présente l'aspect d'un reg absolument plat et stérile, sauf vers le milieu, où la présence de quelques touffes d'afazzou desséchées montre que, parfois, un timide ruissellement atteint cette zone. Près d'une gara ceinte de tombes préislamiques, l'oued Adjelman entre dans l'oued Tamanrasset, mais ses eaux n'y peuvent plus pénétrer, car un bouchon de dunes obstrue l'embouchure. L'Adjelman, qui mesure quatre kilomètres de large à cet endroit, a désormais un bassin clos. On n'imagine pas quelle crue suffisamment puissante pourrait balayer le système sableux qui bouche le confluent.

Jusqu'à la hauteur du tassili de Timissao l'oued paraît s'étendre à perte de vue, il peut avoir de vingt à trente kilomètres de large. C'est un magnifique reg où les voitures roulent comme sur une autoroute. Quelques tahlas ponctuent le cours vers le centre de la vallée, des tiges sèches de gergir témoignent d'une lointaine époque plus humide.

Le confluent de l'oued Amded est obstrué par un important système de dunes; là encore, ce gros affluent possède un bassin indépendant, ses crues ne peuvent plus percer le bouchon de sable qui leur donnerait accès à l'oued Tamanrasset. Pourtant l'Amded a de la végétation jusqu'à son embouchure lors d'une année humide comme 1950; au plus bas de son cours j'ai noté des touffes de « had » et quelques touffes vertes de morakba.

Je n'ai pas personnellement suivi l'oued Tamanrasset au-delà de Timissao, je n'ai que des renseignements fournis par des Touareg, surtout des Kel-Ahnet.

L'oued Ilafer se jette dans l'oued Tamanrasset. Leur jonction forme un bief démesuré, une immense sebkha, déversoir final des eaux d'une crue inconcevable au Hoggar à présent. Jusqu'alors le cours de l'oued Tamanrasset était ouvert, mais, un peu à l'est du premier degré de longitude, il se heurte à l'erg Egtelis, et c'est la fin actuelle de l'oued.

Je n'ai pu obtenir de renseignements sur l'extrême cours aval, il faudrait de minutieuses reconnaissances pour jalonner l'ancien tracé quaternaire sur la route supposée vers Taoudéni.

Le régime de l'oued suit le régime des pluies du Hoggar central, c'est dire qu'il est d'une extrême irrégularité. Quand, par chance, ses affluents supérieurs coulent — y compris l'oued Ajemet —, la crue peut atteindre les biefs inférieurs, jusqu'à Timissao, m'ont dit des Touareg, mais je n'ai pu savoir à quelle date un tel phénomène s'est produit pour la dernière fois. En 1948, j'ai été témoin d'une crue; il était tombé à Tamanrasset dix millimètres d'eau en douze minutes, mais il est impossible de connaître la durée et l'intensité de la précipitation sur les montagnes; quatre heures après la pluie, la crue arriva comme une marée montante, poussant les détritus légers, faisant en somme la toilette de l'oued. Au bout d'un quart d'heure, l'oued coulait sur deux cents mètres de large; on pouvait encore traverser le courant ayant l'eau à mi-cuisse, et, en s'inclinant très fortement pour en vaincre la force, on recevait sur les jambes les chocs d'une quantité de petits galets. La crue dura cinq heures. Elle atteignit seulement Amsel, seuls coulèrent les affluents supérieurs à Tagrambaït. Cette crue, qui, vue de Tamanrasset, paraissait assez importante, ne provoqua qu'une légère infiltration, car le niveau de la nappe phréatique n'augmenta que d'une façon insignifiante.

En dehors du système d'oueds vivants et morts dont le Tamanrasset n'est qu'un exemple, on trouve dans les tassilis, et dans leur voisinage, de l'eau assez en profondeur, grâce, sans doute, à la perméabilité des grès.

L'homme peut donc utiliser l'eau en la captant de plusieurs façons. Les Touareg savent repérer, près des seuils rocheux et en amont, l'endroit où en creusant de vingt à cinquante centimètres, avec une menassa, l'eau suinte : ce point d'eau se nomme « abankor ». « Anou » (pluriel : « ounan ») c'est le puits définitif, le grand puits qui jalonne les pistes caravanières.

La présence de ces grands puits est signalée de très loin par des redjems importants sur les collines. De multiples sentiers semblent converger vers un point mystérieux; plus on approche, plus dense est le lacis des pistes, puis apparaît un vaste cercle piétiné, jonché de crottes de chameau; au centre de ce cercle est le puits.

Les Touareg utilisent un autre nom pour désigner le puits qui sert à l'irrigation des jardins : c'est le « tanout » (au pluriel : « tounin »). On trouve ces puits peu profonds dans les centres de culture; ils sont en général en amont des seuils rocheux. L'eau est tirée à bras d'homme ou le plus souvent par un bœuf; alors un échafaudage rudimentaire porte une poulie qui permet l'élévation d'une peau de chèvre pleine d'eau qu'un système ingénieux fait déverser dans un bassin.

Enfin le dernier moyen utilisé pour capter l'eau du sous-sol, c'est la foggara, appelée « efeli » (« ifelan », au pluriel). La foggara n'est utilisée que pour l'irrigation des jardins; nous verrons, en étudiant l'agriculture, les modalités de son établissement.

LA FLORE ET LA FAUNE

La flore du Hoggar est plus variée que celle du Sahara septentrional. Les travaux de M. Maire constituent l'ouvrage de base auquel on doit se référer si l'on veut étudier la végétation spontanée. La liste des plantes donnée en appendice a été établie en interrogeant des Touareg afin de connaître les variétés le plus souvent rencontrées. Très incomplète en ce qui concerne la végétation herbacée, cette énumération comprend la grande majorité des arbres poussant spontanément.

Il n'y a pas de forêt au Hoggar. Cependant des renseignements émanant de Touareg Kel Immidir permettraient de croire à l'existence d'une étendue boisée dans le massif de l'Ifetessen, région encore mal explorée en son entier. Peut-être ne s'agit-il que d'oueds couverts d'une végétation particulièrement luxuriante. Au Hoggar, les oueds recèlent la presque totalité de la flore. Quelques plantes poussent aussi sur les hauts sommets les plus arrosés, et lors des pluies particulièrement propices, les regs se couvrent de plaques d'acheb qui ont l'allure d'une barbe drue et naissante.

La répartition de la flore spontanée au Hoggar est évidemment en rapport avec les zones de climat dont nous avons déjà parlé. On trouve des plantes spécifiques de ces zones et une interpénétration de la plupart des autres végétaux.

Au Hoggar central, dans l'Atakor et la Tefedest, zone où l'altitude est très élevée, on rencontre des plantes d'origine méditerranéenne, telles que l'olivier sauvage *(Olea Laperrini)* et le laurier-rose. L'armoise et le « takamezout » des Touareg sont également caractéristiques de cette région.

A un niveau plus bas, dans la zone qui entoure le massif central, l'influence soudanaise se manifeste par des arbres et des arbustes tels que le thora, le tebourak et diverses sortes d'acacias, le tabrakat et le morakba. On y voit aussi des plantes sahariennes : le palmier, le fersig, le drinn; et quelques traces d'influence méditerranéenne : armoise, laurier-rose et roseau. C'est en somme une zone de transition.

La végétation du fossé périphérique est de pur type saharien : quelques acheb poussent sur les regs lors des pluies; le drinn, l'had et le guetaf envahissent le lit des oueds. On trouve aussi, çà et là, du morakba et quelques tahlas.

Les tassilis du nord, avec leurs oueds humides et très encaissés, offrent une flore ayant des affinités soudanaises, en même temps que des plantes méditerranéennes et sahariennes, tandis que dans les tassilis du sud et l'Adrar des Iforas l'influence est très nettement soudanaise. Dans ces deux dernières régions les tahlas, encore éparpillés, poussent sur les pentes, hors des oueds. Dans les lits des oueds, on voit de nombreux tebourak, des thoras, des tabrakat et divers acacias. Dans les petits ravins comme dans les grands oueds, le morakba croît en abondance. Enfin une végétation luxuriante de gergir, rappelant la prairie, couvre les oueds après les pluies.

Dans la région des hautes altitudes on rencontre des mousses et des lichens, ainsi que des champignons. Après la pluie, les terfes (truffes sahariennes) se développent.

Près des eaux courantes, on note la présence d'une flore particulière : mousses et lichens, fausse menthe, roseaux, joncs et tahlis, chiendent, se rencontrent en abondance. Enfin les eaux elles-mêmes recèlent des algues et diverses plantes aquatiques.

La diversité de la flore laisse prévoir une grande variété dans la faune. En effet, des animaux sahariens voisinent avec les habitués des zones méditerranéennes ou des steppes soudanaises. Certains se trouvent de façon fréquente au Hoggar ou font souvent l'objet de conversations entre les indigènes.

La gazelle (alenkad); petite bête élégante et fine, se rencontre un peu partout, des premiers contreforts du Mouydir jusqu'à la frontière du Niger. Elle affectionne les pâturages d'alommoz, petite graminée qui frissonne au moindre vent; c'est pourquoi les gazelles sont particulièrement nombreuses dans la région de Tin-Zaouaten et dans les oueds qui bordent le Tanezrouft. A certaines époques de l'année, il n'est pas rare de rencontrer des troupeaux de cinquante têtes.

La gazelle est protégée par la réglementation de la chasse, mais elle se protège mieux encore elle-même en fuyant les régions habitées par l'homme. Grâce à cela, le nombre de ces animaux paraît être à peu près stationnaire.

Presque toutes les montagnes du Hoggar abritent des mouflons (oudad). Cette bête splendide, caractéristique du pays, hante tous les sommets, même ceux qui paraissent inaccessibles.

Les Touareg chassaient autrefois le mouflon à la lance, ils emploient à présent le fusil. Une petite tribu, celle des Ibardjien, était spécialisée dans ce sport; avec leurs chiens, dressés à cet effet, les hommes traquaient le gibier qui était achevé à la lance. Cette tribu s'éteint, et ce genre de chasse disparaîtra avec elle. Les Adjouh n'Téhélé et les Dag Rali tuent quelques bêtes dans l'année : soit au fusil, soit en les piégeant à l'aide d'un nœud coulant fixé à une grosse bûche.

Il est difficile de savoir de façon certaine si le nombre des mouflons croît ou décroît.

Les antilopes ne vivent pratiquement plus au Hoggar, seuls quelques rares individus remontent les vallées de l'Adrar des Iforas et se rencontrent en bordure des tassilis du sud.

Parmi les carnassiers, le plus répandu est le chacal. On le voit partout, guettant les gazelles blessées, suivant les traces des petits animaux, surveillant d'un œil avide les troupeaux de chèvres. La présence de cet animal est une véritable hantise pour les jeunes bergers des montagnes.

Un renard cruel, d'une taille inférieure à celle du chacal, se trouve parfois dans les formations sableuses des grands regs ou aux abords des tassilis. C'est le fenec.

Le plus curieux des animaux de cette région est sans doute le guépard ou amayas. On ne voit guère que ses traces et il est fort difficile de le rencontrer. Le guépard est un véritable nomade qui parcourt d'énormes distances pour chasser.

Les Touareg apprécient énormément sa peau, dont ils ornent leurs selles.

L'hyène rayée se rencontre assez rarement au Hoggar. Elle est plus fréquente dans les tassilis et dans l'Adrar des Iforas.

Dans la montagne et surtout aux abords des centres de culture, les chats sauvages abondent. Ce sont de beaux animaux, de la taille d'un très gros chat. Voraces et cruels, ils font des dégâts importants parmi les volailles des harratin.

Les Touareg parlent souvent d'un loup que l'on rencontrait dans le temps au Hoggar. Le folklore fait également état d'un animal féroce, le cynhyène, qui vivait en bandes. (Le colonel Augièras signale que des ossements de cynhyène ont été trouvés dans la région de Timissao).

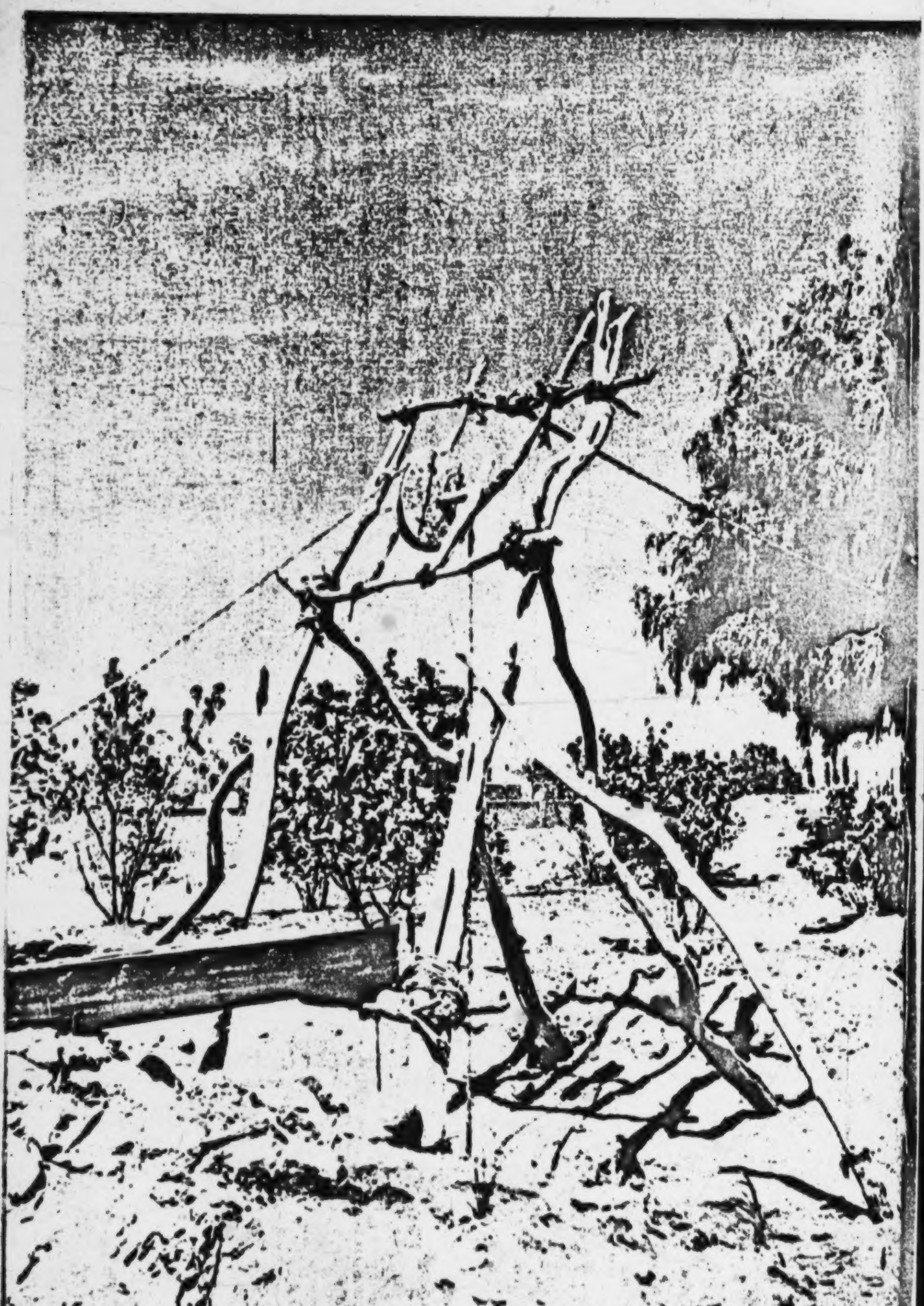
Dans les pâturages on trouve en abondance de petits rongeurs. Les lièvres et les lapins se nourrissent d'herbes aromatiques qui donnent à leur chair un parfum particulier.

Des rats de toutes tailles et d'innombrables souris rôdent autour des tentes et endommagent souvent les sacs de cuir dans lesquels sont emmagasinés les grains. Dans les roches de l'Atakor se cache un rat sans oreilles, aux ongles très longs et acérés, c'est le tilout. Un autre animal curieux, le daman, vit en bandes dans les grands amas granitiques. D'après les savants, il serait apparenté au rhinocéros, car sa femelle possède un placenta linéaire. Cet animal, de la taille d'un gros lapin, est excessivement farouche.

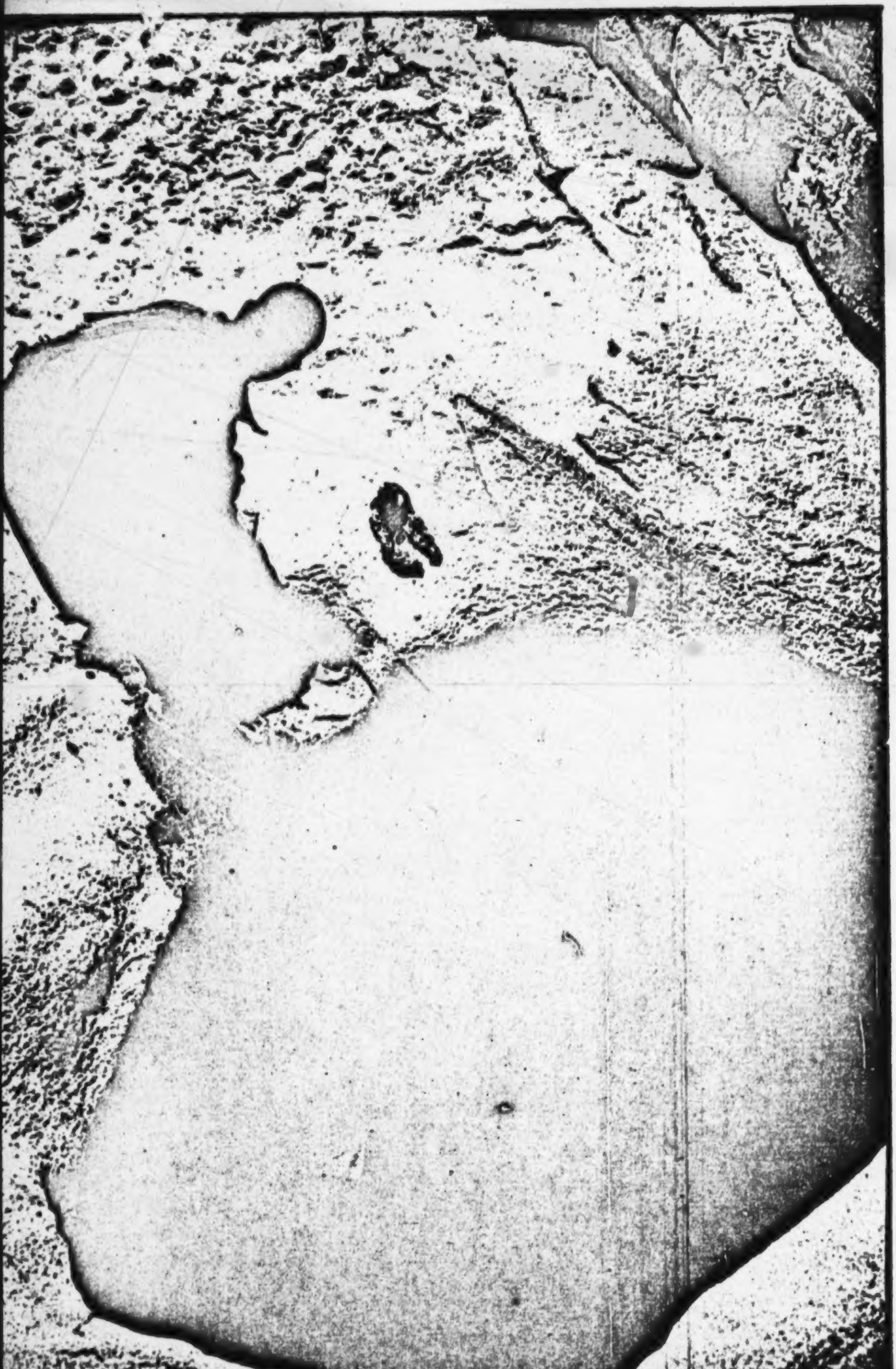
Tous les pâturages du Hoggar regorgent d'oiseaux qui mangent les graines, surtout du gergir. Par milliers on les voit s'envoler quand on traverse une prairie.

8. Un abankor.
9. Un tanout.

[p. 32(A)]



6: Blanguernon MS25 Tuareg



[p. 22(c)]

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[p. 32(D)]

Près des points d'eau, quantité d'oiseaux insectivores cherchent leur nourriture. Citons en particulier une hirondelle grise qui demeure en permanence au Hoggar, et un charmant oiseau noir et blanc : moula-moula; considéré par les Touareg comme un messager, il accompagne les voyageurs et devient rapidement très familier.

A Tamanrasset, des bengalis (mange-mil), importés d'Agadès, se reproduisent rapidement et peuplent les jardins qu'ils parent de leur plumage rouge.

Les corbeaux se rencontrent un peu partout. Des vautours planent très haut, si haut que, disent les Touareg, le soleil brûle les plumes de leur crâne, et que lorsque meurt un animal dans le désert, les rapaces arrivent mystérieusement de « nulle part ».

Faucons et buses volent autour des pâturages pour chercher leur nourriture.

Les reptiles abondent au Hoggar. Les couleuvres et les vipères séjournent dans les oueds et aux abords, elles se terrent dans les touffes d'épineux et dans les racines des arbres. Les Touareg redoutent tout ce qui rampe. Plusieurs espèces de vipères vivent au Hoggar (tachilt), certaines sont grises, d'autres fauves (à cornes), ou tachetées. On peut rencontrer, mais assez rarement, une sorte de cobra appelé hench-lefeï. Certaines couleuvres atteignent plus d'un mètre.

Des lézards de toutes tailles demeurent dans les endroits les plus désolés. Certains, petits, couleur de sable, filent, apeurés, devant les pas de l'homme, dans les oueds et sur les regs.

Le dob préfère les lieux rocheux. Avec sa grosse queue épineuse, cet animal a une allure antédiluvienne. Il joue un rôle très important dans les histoires touarègues. Les enfants s'en amusent comme d'un jouet. Sa chair, considérée comme comestible, est loin d'être un délice.

L'ourane, grand lézard gris, possède une longue queue flexible qui est une arme redoutable. Les Touareg disent de lui qu'il est leur oncle maternel, lui accordent un courage indomptable. L'ourane attaque paraît-il les nobles, alors qu'il

---

10. Marmite des Géants.
11. Un tesendgelt (*Eragrostis bipinnata*).

refuse de combattre les Nègres; ces derniers mangent la chair de l'ourane, car ils n'ont aucun lien de parenté avec lui.

On aperçoit souvent, sur les rochers, un lézard vert, à tête rouge : c'est « materter »; il semble dire une prière continuelle en hochant la tête de haut en bas. Les Touareg prétendent que sa morsure est mortelle, mais sont sur ce point en contradiction avec les zoologistes.

Dans les séguias vivent des crapauds en grand nombre, les têtards se trouvent dans presque tous les points d'eau.

Les grandes gueltas comme Issakarassène, Afilal, Amguid, Arak, etc., abritent des poissons : *barbus sahari*. Ces barbeaux risquent de disparaître lors de crues violentes.

Quelques points d'eau, à Tamanrasset en particulier, sont ensemencés de gambouses, utilisées pour dévorer les larves de moustiques. On prétend que la guelta d'In-Outer, située en amont de l'oued Tit, était habitée par un crocodile. Cette affirmation n'est pas à rejeter *a priori*, si l'on songe aux découvertes de ces animaux résiduels faites aux Ajjers.

Les insectes sont évidemment l'élément le plus important de la faune du Hoggar. On en rencontre partout, même en des lieux qui paraissent totalement privés de vie.

Les scarabées sont les plus gros insectes du pays, leurs traces dessinent d'harmonieux pointillés sur le sable. Un scarabée vert, le zembabar, est une véritable parure.

Ankokar, la grosse guêpe venimeuse qui rôde aux abords des points d'eau, inflige des piqûres dangereuses; les Touareg la redoutent et disent que plusieurs piqûres peuvent occasionner la mort.

Les mouches ordinaires sont au Hoggar, comme dans tout le Sahara, les animaux les mieux adaptés. Elles pullulent dans les centres de culture, où elles sont les agents de transmission des maladies d'yeux. On est surpris lorsqu'on fait halte sur un reg dénudé de se voir entouré d'un nuage de mouches venues d'on ne sait où.

Les papillons de jour volent dans les jardins et les pâturages, ceux de nuit décrivent des milliers d'ellipses autour des lampes.

Fourmis de toutes tailles, tiques, mantes, libellules, moustiques, termites, et tant d'autres petits insectes, volent et circulent partout entre les plantes des oueds, autour des pierres des montagnes, sur les arbres et dans les guemouns des jardins, comme aux abords des points d'eau.

Les gueltas possèdent toute une faune aquatique très variée, les sols humides abritent quantité d'insectes, de larves et de vers.

Enfin les scorpions se rencontrent un peu partout, jaunes ou noirs, petits ou gros. Ils sont redoutés des Touareg. Il ne semble pourtant pas que la piqûre des scorpions du Hoggar soit mortelle; elle produit une forte fièvre, variable suivant l'individu touché, l'époque de l'année et la quantité de venin injecté.

Il n'existe pas, à ma connaissance, d'étude scientifique complète sur la faune du Hoggar.

[p. 36 is blank]

II

L'HOMME

PEUPLEMENT DU HOGGAR

On ne peut rien dire de bien précis sur l'origine des populations actuelles du Hoggar, et moins encore sur celle des peuplades des siècles passés. Toutefois il est permis d'esquisser un tableau, assez hypothétique, de ce que pouvait être le Hoggar à une époque reculée, sans cependant être à même de dater avec certitude les différentes époques qui se succédèrent.

Les seules données positives que nous ayons sur la préhistoire sont fournies par les récoltes d'outillage, l'étude des figurations rupestres, le résultat des fouilles de tombeaux préislamiques, les connaissances géologiques et celles de la paléoclimatologie. Les traditions orales transmises par les Touareg sont négligeables parce que rares et volontiers mythiques.

On a trouvé au Hoggar des quantités de pierres taillées, témoignant d'un ancien peuplement, mais presque tous les objets récoltés le furent en surface, ce qui empêche l'établissement d'une chronologie. Cependant des haches de type acheuléen ont été découvertes par M. Arambourg dans une cuvette de l'erg Tihodaine, sous des sédiments en place, avec des ossements d'éléphant fossile. La cuvette d'In-Guezzam a fourni également un outillage paléolithique en présence d'ossements fossiles. Les objets de facture néolithique sont en général éparpillés sur le sol.

Les pointes de flèches sont très rares. Les outils les plus nombreux sont des haches à taille bifaciale, polies; il y en a de toutes grandeurs, certaines très petites sont en pierre très tendre, elles servaient peut-être de monnaie. De magnifiques pilons polis, variant de 15 centimètres de longueur à 70 centimètres, sont encore parfois utilisés par les Nègres. On trouve également des polissoirs, des meules dormantes, des grattoirs et des débris de poteries présentant des décorations linéaires.

Des indications intéressantes sont fournies par les gravures rupestres. On peut dire que le Hoggar en est couvert. On connaît à l'heure actuelle près de cent vingt stations, et il y en a certainement d'autres à découvrir; en revanche, les peintures rupestres sont peu fréquentes.

L'examen des gravures met en évidence une succession d'époques. Les plus anciennes sont caractérisées par la présence d'une faune de région de steppe humide : éléphants, lions, autruches, girafes, antilopes, bovidés, chevaux. Les plus récentes sont identifiées par la présence de chameaux, d'ânes et de bonshommes linéaires.

Les gravures contemporaines, accompagnées d'inscriptions en tifinar, sont facilement reconnaissables, car les légendes sont traduisibles.

La rareté des peintures au Hoggar s'explique par l'absence presque totale de grottes permettant leur conservation. Celles qui ont été découvertes se trouvaient dans des abris, en région granitique. Les tassilis, qui possèdent des grottes véritables, n'ont pas encore fourni de peintures. Les plus célèbres sont celles de la Tefedest : sites Coche et sites Cousin-Lelubre. Une autre station découverte en avril 1951 par M. Bobo, dans une vallée de l'Adrar Haggarène, apporte un élément nouveau pour le Hoggar par ses figurations différentes de celles de la Tefedest.

Les gravures les plus anciennes, que l'on qualifie de précamelines faute de références plus précises, sont fortement patinées; certaines ont une patine qui semble identique à celle de la roche. Nous trouvons des animaux parfaitement dessinés, quelquefois dans une position dynamique; le trait est précis, souvent profond malgré la dureté des roches de support (microgranites, basaltes, etc.), quelquefois un remplissage du dessin est fait en piquetage. Bovidés et chevaux, bien que certainement anciens, ont une patine moins accentuée que les éléphants, girafes et lions. Certains de ces chevaux paraissent d'une facture moins sûre, il semble que l'on assiste à une décadence de l'art rupestre, qui annonce la période suivante. En plus des animaux, on relève des dessins énigmatiques, des traces de pas, des figurations humaines; certains animaux sont striés de traits parallèles.

Vient ensuite la période cameline. En dehors des chameaux, les ânes et les chevaux sont alors assez fréquents, ainsi que des bonshommes stylisés au maximum en trois traits. Tous les dessins offrent une facture sommaire et sans intérêt artistique; le trait est souvent imprécis et la patine n'existe presque pas. Notons également des figures peu compréhensibles, des contours de naïls et quelques silhouettes d'autruches. Des inscriptions en caractères tifinar sont intraduisibles pour les Touareg.

Les gravures contemporaines sont assez rares. Elles représentent des ânes, des chameaux, et n'offrent aucun intérêt, sinon celui de mettre en évidence le fait que les mêmes lieux ont attiré les hommes, car ces gravures et inscriptions chevauchent des gravures plus anciennes.

Le Hoggar est semé de tombeaux de formes différentes. Il y en a pratiquement partout, et l'on ne peut tirer aucune conclusion de la présence de tombeaux préislamiques près des stations rupestres. Les Touareg les nomment : « debni » et « idebnan » au pluriel. Le type le plus fréquent est un tumulus dont la taille est d'environ 4 à 5 mètres de diamètre, mais on en rencontre de beaucoup plus importants et certains atteignent même 20 et 25 mètres de diamètre. Le tumulus est parfois isolé, mais le plus souvent trois ou quatre idebnan sont voisins et il n'est pas rare de trouver de véritables nécropoles. Si l'on rencontre une grande quantité de sépultures près des oueds les plus arrosés du Hoggar, on en trouve également beaucoup en des points périphériques : Tanezrouft, Ténéré, où le désert est actuellement absolu.

Les chouchets sont moins nombreux que les tumulus, bien que très fréquents. Fort bien construit, parfaitement circulaire, ce genre de debni représente un gros travail; certains peuvent atteindre 20 mètres de diamètre.

D'autres types de monuments, en moins grand nombre que les précédents, sont cependant assez répandus. Ils consistent en cercles concentriques, parfaitement réguliers, tracés avec des pierres enfoncées dans le sol; les plus grands ont environ 25 mètres de diamètre.

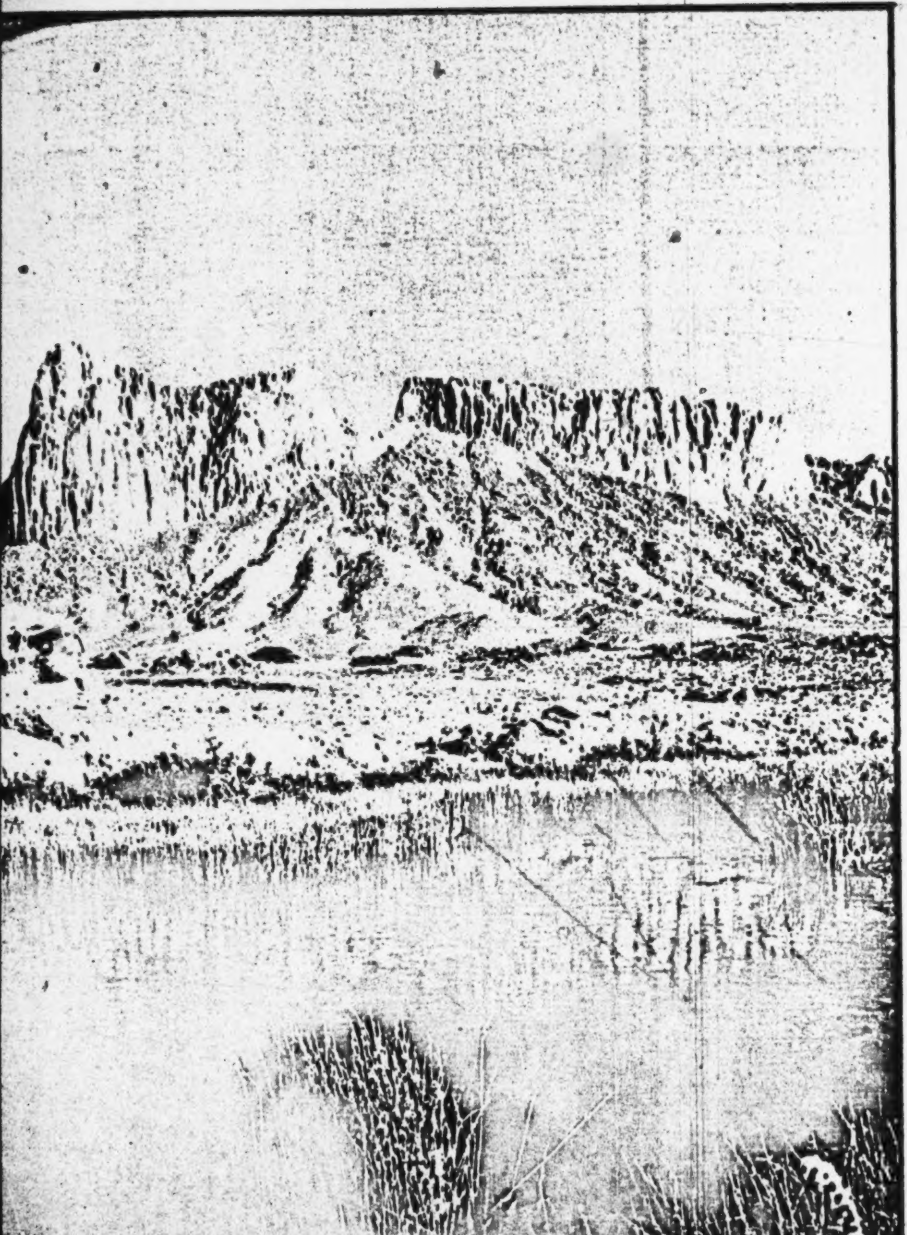
Il existe aussi des rectangles entourés de dalles dressées et remplis de cailloux de taille moyenne. La hauteur de ces rectangles peut avoir de 40 à 60 centimètres. En direction de l'est, un U, dont les pointes regardent le debni, est construit à une distance de 2 mètres environ.

On trouve aussi des cercles entièrement dallés, des tumulus ordinaires ceints d'un dallage ovale, et des tumulus entourés de murettes concentriques traversées par un chemin pavé. Enfin des idebnan en forme de croissant, dont la partie centrale est remplie de cailloux, sont souvent accompagnés de tumulus. Le remplissage central du croissant va en s'amenuisant vers les pointes, pour finir par une ligne de pierres. Certains de ces croissants ont une énorme envergure, la distance entre les pointes peut atteindre 400 mètres; ils sont presque toujours situés sur une gara allongée et isolée, ou sur les flancs d'une colline plus importante. On n'en rencontre presque jamais au Hoggar; l'aire de répartition de ces croissants s'étend vers le sud du massif central, après les grands regs; l'Adrar des Iforas et les tassilis du sud en possèdent de grandes quantités. Peut-être s'agit-il là de manifestations d'une civilisation différente de celle du Hoggar central.

Traditions orales.

Les Touareg savent qu'il existait au Hoggar, avant leur arrivée, une population appelée Issabaten ayant un système

12. Tamanrasset. Le centre de culture de l'Adriane.
13. Un thora (callotropis proscera) dans l'oued Tamanrasset.



[p. 40(A)]

[PHOTO]

{p. 40(C)}

[p.40[b]]

social de castes, ignorant le chameau. Ces Issabaten étaient inintelligents, et leur bêtise est encore aujourd'hui proverbiale. Les Touareg disent ne jamais avoir eu de conflit avec ces êtres doux et calmes. Certains de ces Issabaten, sans doute d'une caste plus élevée, devaient être plus habiles, car la tradition conserve le nom de Amamellen et de son neveu Elias qui seraient les fondateurs de l'art rupestre. Ces gens n'avaient pas de religion, il faut entendre par là qu'ils n'étaient pas musulmans.

Personne n'a jusqu'à présent pu traduire les inscriptions anciennes en caractères tifinar que l'on trouve de façon assez fréquente. Les Touareg prétendent qu'il s'agit d'une langue différente de la leur, mais écrite avec les mêmes caractères; certains d'entre eux croient que ces inscriptions sont en code, les lettres ayant été interverties dans les mots; et que celui qui pourrait en trouver le sens connaîtrait l'emplacement de trésors.

Il est certain qu'une civilisation à technique paléolithique a existé au Hoggar lors d'une période humide, vraisemblablement au bord des lacs ou des bassins d'épandage des grands oueds (Tanezrouft : Amded, Tamanrasset; Igharghar, Tin-Tarabin, In-Guezzam, Amadror, Thihodaïne, Tafassasset). On a tout lieu de croire que les êtres qui, à cette époque, peuplaient le Hoggar, devaient être de race négroïde, apparentée quant aux caractères généraux à l'homme d'Asselar. Sans doute étaient-ils pêcheurs et chasseurs. La végétation était abondante aux bords des oueds actuels. Une faune composée d'éléphants, de félins, de girafes, etc., régnait dans les plaines. L'Atakor jouissait sans doute d'un climat méditerranéen, mais ne devait pas être peuplé. Il ne paraît pas possible actuellement de fixer la durée de cette période, ni de la situer dans le temps, elle doit être en relation avec les périodes glaciaires de l'Europe.

Lors d'une période interglaciaire, une pulsation sèche du climat donne au Hoggar un caractère désertique. La population négroïde, voyant son mode de vie bouleversé, doit fuir le Hoggar et partir vers le sud où elle retrouvera les conditions d'existence qui lui sont propres.

Pendant un temps très long le Hoggar reste dépeuplé.

14. Tabrakat mort dans l'oued Amded.
15. Un ourane.

La sécheresse se poursuivant, le Sahara fut pour l'homme un désert plus terrible qu'il ne l'est aujourd'hui. Vint alors une période de plus grande humidité, occasionnée par une plus grande régularité des moussons soudanaises. Les oueds coulèrent de nouveau, sans toutefois posséder un débit aussi fort et une régularité aussi grande qu'à l'époque paléolithique. Il faut imaginer le Hoggar avec un climat à peine différent de celui qu'il possède actuellement; seule la régularité des pluies annuelles permettra à une faune de savane de se déplacer de pâturages en pâturages, des tassilis du nord à ceux du sud. L'Atakor conserve son caractère méditerranéen, qui ira en évoluant vers le type résiduel que l'on observe à présent.

Les conditions propres à la vie humaine se trouvant réalisées au Hoggar, l'homme vint de nouveau peupler ces régions. Le nouvel habitant du Hoggar possède une civilisation qu'il apporte avec lui, sans doute de Haute Egypte. C'est un éleveur de bœufs, il est de type négroïde, habile à tailler la pierre et à la polir; il sait cultiver des graines, les broyer, les cuire. Les femmes, grasses et souvent stéatopyges, confectionnent des poteries ornées de dessins linéaires. Ces peuples, de culture néolithique, ont pu arriver au Hoggar par le sud et l'est, mais certaines vagues purent emprunter la vallée de l'Igharghar, en poussant leurs bœufs devant eux. Les chefs de tribus sont des personnages âgés, maîtres des rites magiques; ils savent pratiquer l'envoûtement et utilisent des signes ésotériques. Certains d'entre eux furent de véritables artistes tant en gravure qu'en sculpture.

Il est permis de penser que, plus tardivement, des populations blanches, d'origine libyenne, vinrent aussi se fixer au Hoggar, apportant avec elles des coutumes héliolithiques des rivages méditerranéens, tels que les monuments mégalithiques, le culte solaire et celui du serpent, les déformations craniennes, les systèmes de castes. Les peintures de la Tefedest représentent manifestement des Nègres pasteurs, mais les nouvelles peintures de l'oued Takecherouelt figurent des personnages de race blanche, minces et de grande taille.

Faut-il voir dans ces individus blancs les ancêtres des

Touareg actuels ? Il serait prématuré de le penser, mais ils ont pu être la première poussée des Berbères vers le Hoggar. Leur exode a pu laisser un souvenir au sein des tribus berbères nomades, qui plus tard, possesseurs de chameaux, fuiront pour de multiples raisons la promiscuité romaine ou arabe et retrouveront la route des néolithiques blancs vers le Hoggar.

La chronologie de la protohistoire est difficile à établir. Toutefois on possède sur cette période un certain nombre de documents. Tout d'abord on connaît les résultats des recherches archéologiques, fouille des monuments préislamiques, en particulier celui de Tin-Hinan (cf. le livre de M. Reygasse sur les monuments funéraires préislamiques).

Les Touareg ont un certain nombre de traditions orales concernant cette période. En revanche, les inscriptions d'âge camelin ne nous apportent que des renseignements sommaires : les plus anciennes sont intraduisibles, les plus récentes offrent peu d'intérêt, elles se contentent d'exprimer l'admiration d'un homme pour une femme ou de fixer des rendez-vous. Les textes latins, grecs ou arabes qui nous sont parvenus donnent lieu à des interprétations très diverses et sont, de toute façon, extrêmement fragmentaires.

Il paraît acceptable de faire débuter cette période, en ce qui concerne le Hoggar, vers les guerres puniques et de la terminer le 16 février 1881, date du massacre de la mission Flatters. A partir de cette date, le Hoggar entre dans l'histoire proprement dite.

La protohistoire du Hoggar pose la question de l'origine des Touareg, question qui n'est pas encore résolue d'une façon satisfaisante. Ce sont vraisemblablement des Berbères provenant de différentes tribus, qui ont pu se croiser avec une population blanche vivant antérieurement au Hoggar. Ce qui caractérise les Touareg, plus que certains traits somatiques tels qu'une haute stature, une envergure souvent supérieure à la taille, des cheveux noirs lisses ou ondés, une pilosité rare, c'est l'unité de la langue, l'utilisation des caractères tifinar, et un mode de vie aux coutumes particulières, qui a réussi à assimiler des tribus d'origine arabe, comme les Issakamaren.

Les Touareg se transmettent oralement l'histoire légendaire de Tin Hinan qui serait « la mère », ancêtre des nobles Kel Rela, mais ces derniers ne connaissent pas l'ancêtre masculin, qui, selon certains, serait Français (affirmation sujette à caution, et certainement récente).

Tin Hinan serait originaire du Tafilalet, mais nul ne sait la raison qui la poussa à venir au Hoggar accompagnée de sa servante Takamat, ancêtre des Dag Rali.

Il faut voir dans ce conte, qui ignore l'ancêtre mâle, l'expression de la tradition touarègue qui assure la transmission des droits de noblesse par les femmes.

Les Touareg devaient posséder des chameaux, puisque Tin Hinan montait une chamelle blanche; participèrent-ils à un courant caravanier vers le nord, soit comme guides, soit comme protecteurs ? On peut le penser, car les fouilles du tombeau de Tin Hinan permirent à M. Reygasse de mettre au jour un mobilier funéraire comportant des objets de provenance romaine.

Mais la vie du Hoggar se tourne bientôt vers le Soudan, d'où viendra le courant d'islamisation originaire du Maroc. Ce sont les chroniqueurs arabes, et surtout Ibn Khaldoun, qui permettent d'avoir des vues sur des siècles troublés par des luttes incessantes entre les royaumes nègres et les Touareg, entre Touareg et Arabes, et entre les différentes tribus touarègues. Grâce à la généalogie des familles nobles, de tradition orale, une timide chronologie est possible.

Les premiers musulmans vinrent sans doute prêcher au Hoggar vers le VII^{e} ou le VIII^{e} siècle; ils étaient originaires du Sud marocain et se prétendaient chorfa.

Des guerres continuelles sévissaient entre les Berbères musulmans et les Sonraï de Gao qui contrôlaient le Sahel soudanais. Après des suites de succès et de revers, les Touareg s'installèrent définitivement dans le Hoggar, l'Adrar des Iforas, l'Aïr et le tassili des Ajjers, régions montagneuses, semi-désertiques, où la vie est possible pour des nomades, repaires faciles à défendre, excellentes bases de départ pour des pillages et zone de puits indispensables aux caravanes.

A partir du XVIe siècle, l'histoire du Hoggar est celle de la lutte entre tribus rivales : longue énumération de rezzous heureux ou malheureux, d'assassinats de chefs, de rapts.

La tribu qui commanda l'ensemble des Touareg dès le début de l'islamisation est celle des Iménanes, dont il ne reste à présent que de rares descendants; les Iménanes étaient des chorfa marocains. Vers le XVIIe siècle, les Iménanes se virent dans l'obligation de partager leurs terres et leur commandement entre les différentes tribus touarègues par trop belliqueuses. De cette époque date la séparation entre les Touareg du Hoggar, de l'Aïr, des Ajjers et des Iforas.

Les Kel Ahaggar se présentent sous l'aspect d'une confédération de tribus, que commandent des tribus nobles, possédant chacune des tribus vassales. Quatre tribus nobles plus ou moins apparentées se partageaient les terres du Hoggar. Les Kel Rela prétendent descendre d'un chérif marocain; les Taïtoks sont apparentés aux Imenanes, donc chorfa, mais ils se seraient croisés, dit-on, avec des Nègres; ces deux tribus sont les plus importantes. Les Ikadéiens seraient des Berbères croisés avec des Arabes du Tidikelt; cette tribu n'a plus guère de descendants actuels. Les Tédjéhé Mellet possèdent du sang chorfa; ils ne furent jamais très nombreux, actuellement ils constituent un petit groupement de tentes qui séjourne dans la Tefedest.

Une constante anarchie régnait dans cette confédération. Les assassinats permettaient des successions rapides, et le commandement était un enjeu dangereux. Les tribus nobles se partagèrent les terres du Hoggar. Les Kel Rela eurent l'Atakor, les Tédjéhé Mellet la Tefedest et les tassilis du nord, les Taïtoks l'Ahnet et le sud-ouest du Hoggar.

Depuis ce partage, la généalogie des Kel Rela est à peu près certaine. Kella, Targuia noble, transmit le tobol (1) de mère à filles. Les deux tribus nobles les plus importantes : Kel Rela et Taïtoks, ne cesseront pas d'être en chicane au sujet des droits de succession au tobol, à la suite des mariages conclus en période d'amitié. Batailles, alliances, se succéderont d'une façon confuse. Lorsqu'ils sont unis les Kel Ahaggar se battent contre les Arabes du Touat, ou les Nègres du Soudan; sont-ils en désaccord, ils reprennent les luttes intestines, ou s'attaquent aux Ajjers.

---

(1) Sorte de tambour, insigne du commandement; par extension : le droit au commandement.

Pillant ou protégeant les caravanes, les Touareg possédaient le contrôle du Sahara central et méridional au moment où les Français cherchaient à s'assurer une liaison entre l'Afrique noire et l'Algérie. C'est à peine si cet ennemi commun réussit à unir les Touareg.

L'Homme

Pour bien comprendre le pays touareg, il est nécessaire de préciser ce qu'est l'homme, du point de vue ethnique, autant qu'il est possible de le faire, ce qu'il est aussi du point de vue social et économique.

Un tableau succinct mettra en évidence les différents groupes ethniques, les classes sociales et les spécialisations économiques; il permettra de mieux saisir les relations humaines.

A. *Ethnique.*

1. BLANCS :	Berbères :	Touareg :	Nobles. Imrads moins les Issakamaren.
	Arabes :	Mozabites Chorfa Chaamba	
2. NOIRS :	Iklan :	Soudanais	
	Harratin :	Soudanais, Sahariens	
3. MÉTIS :	Maalmines :		
	Issakamaren :	Arabes - Touareg	
	Métis touareg -	Nègres	

B. *Organisation sociale.*

1. TOUAREG	2. ARABES	3. MOZABITES
1. Nobles (Ihaggarènes)	Chorfa (religieux)	
2. Vassaux (Imrads)	Zaoui »	
3. Artisans (Inaden)	Chaamba	
4. Jardiniers (Harratin)	Divers	
5. Domestiques (Iklan)	Métis	

C. *Organisation économique.*

Touareg : Pasteurs nomades
Arabes : Pasteurs et commerçants nomades
Inaden : Artisans
Harratin : Cultivateurs, ouvriers, manœuvres
Iklan : Domestiques des Touareg
Mozabites : Commerçants sédentaires
Chorfa : Reçoivent des aumônes en échange de leur présence
Zaoui : id.

Au début de l'occupation française, le peuple touareg se trouvait à un stade d'évolution sociale semblable sur bien des points à notre Moyen Age. Aujourd'hui encore le même système reste en vigueur, cependant on peut discerner des fissures dues à la présence française et musulmane. Pour ne parler que des Kel Ahaggar, qui seuls nous intéressent dans cette étude, nous distinguons une confédération de tribus commandées par l' « amenokal » qui est élu à vie. Son titre lui confère la propriété du sol, amenokal voulant dire propriétaire de la terre. Il dispose à son gré des terres de parcours et des terres cultivables. En fait, ce pouvoir est exercé suivant la coutume et d'une façon paternelle.

Au sein des tribus existe un système de castes très étanches. Tout d'abord les tribus nobles qui autrefois fournissaient les guerriers; elles assuraient la protection de la confédération. Elles étaient riches des pillages exécutés aux dépens des

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[Facing p. 48]

confédérations voisines, des caravanes étrangères et des droits de protection payés par les caravaniers qui empruntaient les terres de parcours des Kel Ahaggar. Ensuite les tribus imrads — nous pouvons dire vassales —; plus nombreuses, composées de pasteurs gardant les chameaux et conduisant les caravanes, elles pouvaient être appelées à fournir des renforts lorsqu'une expédition tournait mal ou prenait une ampleur anormale.

Chaque tribu possédait des esclaves (iklan) achetés ou razziés au Soudan. Ils vivaient au sein des familles touarègues, s'occupant des travaux domestiques, du gardiennage des chèvres, de l'extraction du sel, du creusement des puits. Ces familles d'esclaves faisaient partie intégrante de la tribu et la suivaient dans ses déplacements.

Les harratin étaient des hommes libres ou libérés, des Nègres en général, souvent originaires du Touat, venus pour cultiver les terres arables du Hoggar. Ils travaillaient suivant deux systèmes de contrats qui sont encore en vigueur et que nous étudierons plus tard.

LES TRIBUS

Dans le précédent chapitre nous avons vu que chaque tribu noble possédait des imrads ou vassaux; ces tribus imrads ont chacune un chef appelé « amrar », qui commande la tribu en se conformant aux usages. Une tribu peut se diviser en fractions et sous-fractions. La tribu possède une zone de pâturage qui lui est propre, dans laquelle aucune autre tribu ne peut séjourner sans un accord préalable de l'amenokal et cela seulement dans des circonstances exceptionnelles. Les nobles peuvent séjourner comme bon leur semble sur les terres des vassaux. Les tribus imrads versent en signe de vassalité une redevance à l'amenokal, cet impôt est appelé « tioussé », il est toujours en nature et généralement scrupuleusement acquitté. Ce revenu permet à l'amenokal de tenir son rang lors des réceptions qui sont presque quotidiennes, mais il ne couvre qu'imparfaitement les frais que lui vaut son commandement.

16. Peinture rupestre aux environs de l'oasis d'Hirafok.

6: Blanguernon   **MS25 Tuareg**

[Facing p.48]

LES NOBLES

Les Kel Rela constituent actuellement la tribu noble la plus importante du Hoggar; ces nobles, appelés en tamahaq ihaggarènes, comprennent trois fractions : les iboglanes, les inembas et les ikérémoïens; ces fractions sont apparentées et pratiquent de plus en plus l'endogamie.

Les Kel Rela sont sans doute les plus beaux échantillons du type touareg. Cela tient-il à ce qu'ils forment depuis longtemps la caste dirigeante ? On est obligé de constater leur véritable noblesse, une politesse raffinée et une courtoisie jamais en défaut; ils sont plus ouverts que les imrads, souvent plus intelligents, certains d'entre eux possèdent même le sens de l'humour. Beyh ag Akhamouk, l'amenokal actuel, est un personnage des plus représentatifs, possédant de grandes qualités de chef. Les jeunes Kel Rela se tournent de plus en plus vers les Français, les fréquentent, deviennent leurs amis; cette attraction se généralisera petit à petit : l'estime que manifestent ces jeunes gens pour des individus précis s'étendra à l'abstraction qu'est pour eux la France. Les Kel Rela sont un peu plus de 300 individus possédant environ 350 serviteurs noirs. Leurs tentes sont dispersées sur tout le territoire du Hoggar. Le campement de l'amenokal n'est jamais très éloigné de Tamanrasset.

Une autre tribu noble, celle des Tédjéhé Mellet, est peu importante : réduite à 32 individus, elle séjourne ordinairement dans la Tefedest près des tribus imrads qu'elle possède : Kel Ohet et Kel Terrourrirt. Ces nobles n'ont pratiquement aucun rôle dans l'organisation touarègue du Hoggar. L'amrar de la tribu est Khourou ag Salah.

La tribu des Taïtoks a dû s'exiler au Soudan, depuis notre arrivée au Hoggar, et a été dépossédée de ses terres. Il reste cependant une trentaine de Taïtoks qui nomadisent aux environs de Tamanrasset. L'amrar est Illou ag Amri.

Près de 70 nobles de la tribu soudanaise des Iforas séjournent en terre Ahaggar. Ils sont souvent alliés aux Kel

17. Beyh ag Sidi Moussa, neveu
de l'amenokal actuel.

Rela. Parmi ces Iforas quelques-uns appartiennent à la tribu maraboutique Iforas de Temassinine.

LES IMRADS

Suivant la légende, les Dag Rali seraient les descendants de Takamat, la suivante de Tin Hinan. Les montagnes de l'Atakor et de l'Arechchoum constituent leurs zones de pâturages. C'est une tribu de riches éleveurs de chameaux et de chèvres.

C'est la plus importante tribu imrad des Kel Rela ; on compte environ 390 individus servis par près de 400 Nègres. Les Dag Rali sont des montagnards têtus, un peu bornés. Ils ont une résistance remarquable à la fatigue lorsqu'ils marchent dans leur pays accidenté. Notons également l'adaptation aux froids des mois de décembre, de janvier et de février ; les campements sont en général situés à une altitude moyenne de 2 000 mètres. Les Touareg sont vêtus de deux gandouras de coton et enveloppés assez souvent d'un « dokali », et supportent des froids allant jusqu'à — 12°, sous la tente, vers cinq heures du matin.

L'amrar de la tribu est Akroud ag Ama (1). Ce sont les Dag Rali qui possèdent les tentes les plus belles, les hommes sont renommés comme chasseurs de mouflons.

La tioussé payée à l'amenokal est environ de douze mezoued de dattes, huit bottas de beurre, douze brebis prêtées pour le lait et dix chèvres à abattre.

On distingue chez les Dag Rali plusieurs sous-fractions, désignées surtout en fonction des régions qu'elles habitent : Kel Arechchoumi, et les Ikhechemaden qui étaient imrads des Taïtoks autrefois.

La tribu la plus nombreuse des imrads est celle des Adjouh n'Téhélé. Elle comprend 590 individus environ et plus de 750 Nègres domestiques. Bien qu'imrads, les Adjouh n'Téhélé sont considérés différemment par les nobles. Vers le XVIIIe siècle, cette tribu qui résidait dans l'Aïr est venue d'elle-même s'incorporer aux Kel Ahaggar, afin de fuir les exigences du sultan d'Agadès qui réclamait chaque année une vierge en signe de vassalité. Les terres de parcours de cette tribu s'étendent à l'est et au sud de celles des Dag Rali.

---

(1) Mort en 1952.

Les centres de culture les plus importants appartenant aux Adjouh n'Téhélé sont Tarhaouaout, In Dalag et Tahifet. On compte plusieurs fractions : les Isanden dans la région d'Isernan, les Kel Rafsa, région de Tahifet, les Relaïdine, région de Tin-Tarabin, et les Kel Hagalella, sud de Tamanrasset. L'amrar de la tribu est Samaalatokh ag Mansouri. La tioussé versée à l'amenokal est sensiblement la même que celle des Dag Rali.

Les Adjouh n'Téhélé ont le caractère ouvert, ils sont gais et plaisantent volontiers, mais ils ont la réputation d'être vifs et coléreux.

La tribu des Aït Loen est, comme les précédentes, imrad des Kel Rela, elle descend de Takamat. Ces Touareg nomadisent dans l'est de l'Atakor et pénètrent parfois en territoire Ajjers; leur centre le plus important est Tin-Tarabin. Les communications routières vers les territoires de cette tribu sont inexistantes, aussi leurs tentes sont-elles très rarement visitées.

Les Aït Loen sont environ 500, ils possèdent 620 serviteurs noirs. Les Kel Torha, Kel Anahef et Kel Telerteba sont les trois fractions de la tribu, dont le chef est El Ralen ag Nissoran. La tioussé est d'environ quatre mezoued de dattes aux Kel Rela, et un mezoued de dattes versé par les Kel Torha aux Tédjéhé Mellet.

Les Aït Loen sont des guides éprouvés vers les Ajjers et vers le Ténéré.

Les Iklan Taoussit sont environ 600, servis par 650 Nègres; ils nomadisent dans le Tahelra, la région de Silet, les oueds Amded et Tekouiat, et dans le nord de l'Adrar des Iforas. Ils appartenaient autrefois aux Imenanes, d'où leur nom qui signifie « serviteur de la tribu ». La tioussé est de l'ordre de quatre mezoued de mil, deux bottas de beurre et six chèvres laitières. L'amrar de la tribu est Dali ag Akoumaris; la fraction de la tribu qui séjourne presque continuellement dans la région de Tin-Zaouaten a pour chef Khadida. Les Iklan Taoussit sont, parmi les Touareg, ceux qui font la plus grosse consommation de graines d'afazzou *(Panicum Turgidum)*.

Les Tédjéhé n'Néfis sont peu nombreux : 98 Touareg et 120 Nègres; cette tribu est, comme la précédente, imrad des Kel Rela, mais autrefois elle appartenait aux Taïtoks. Les Tédjéhé n'Néfis sont apparentés aux Adjouh n'Téhélé, comme eux ils seraient originaires de l'Aïr. Leurs campements sont généralement dans l'oued Tamanrasset, en aval du village, surtout vers les jardins de Tidjenouine. Le chef de la tribu est Ad Noumen ag Khadida.

La tribu des Ibotenaten, comprenant 128 individus et servie par 153 Noirs, est inféodée aux Kel Rela sans être vraiment imrad. On dit qu'autrefois un Ibotenaten tua un noble Ahaggar. La tribu fut combattue par les Kel Rela et condamnée à payer un tribut.

Les Ibotenaten sont de riches éleveurs de chameaux, ils résident en permanence au Tamesna, bénéficiant des pluies annuelles qui fécondent cette région. L'amrar de la tribu est Ould Brika.

Les Irreguenaten sont au nombre de 434 et possèdent 600 Nègres; ils résident normalement au Tamesna, mais nomadisent vers les Iforas et même le Timétrine. Leur nom signifie : métis d'Arabes et de Touareg; ils sont alliés aux Ibotenaten. Riches éleveurs de chameaux, les membres de cette tribu sont essentiellement nomades, ils ne possèdent aucun centre de cultures. Ce sont les meilleurs guides du Tassili n'Ahaggar.

On désigne sous le nom d'Issakamaren un ensemble de tribus d'origine arabe qui furent razziées au Touat et au Tidikelt vers le XVIII^e^ siècle par les Kel Ahaggar. Les Issakamaren parlent l'arabe et le tamahaq, mais leurs coutumes sont devenues celles des Touareg; ils sont incorporés à la confédération touarègue et traités comme des imrads, avec cependant une légère nuance d'infériorité dans le système des castes. Leurs zones de pâturages sont situées sur la périphérie du massif central.

La tribu de Kel in Khar compte 176 individus et 50 Nègres.

Elle nomadise dans l'est de la Tefedest et commerce avec la région de Tin-Zaouaten.

Le centre de Mertoutek est leur propriété, mais ils possèdent des jardins à Dehine et à Abezzou.

La tioussé est évaluée à un chamelon et un mezoued de dattes. Le chef de la tribu est Ikharis ag Akcham. Ce sont de riches éleveurs de chameaux et d'excellents guides de la Tefedest et de l'Amadror.

Les Kel Amguid sont environ 88 et possèdent 9 Noirs; ils sont apparentés à d'autres fractions Issakamaren. Leur zone de déplacement est la région d'Amguid, l'Igharghar et la Tefedest. Les Kel Amguid possèdent des jardins à Adenek, à Mertoutek et à Idelès, ils paient une tioussé s'élevant à quatre mezoued de dattes, un assaber et un chamelon. Le chef de la tribu est Kelli ag Khabouba.

Imrads des Kel Rela, les Kel Tazolé comptent 60 Touareg et 60 Nègres. Ils possèdent un important troupeau camelin et nomadisent dans la région de Tazerouk, à l'est de ce centre surtout.

Le chef de la tribu est El Mamoun ag el Hadj Baba. Tazerouk est leur centre, et les petits centres voisins leur appartiennent. La tioussé est de trois mezoued de dattes, trois agneaux et un chameau de quatre ans.

Les Kel Tazolé conduisent des caravanes en direction de Rhat et du Tidikelt. Ils échangent du mil en Aïr.

Les Eouen n'Hada comptent 241 individus et 90 Nègres. Ils nomadisent dans la Tefedest, l'Ifetessen et parfois dans l'oued Selbourak. Tadjemout est leur centre de culture. Ils versent à l'amenokal une tioussé de trois mezoued de grain, un chamelon et un tapis.

Les Eouen n'Hada, dont l'amrar est Nassamou ag Elias, sont des guides de l'Immidir.

Les Kel Immidir sont environ 170 individus, ils ont 45 serviteurs noirs. Cette tribu nomadise surtout dans le tassili, région d'Arak, l'Ifetessen et le Rharis.

Ils possèdent les palmiers de Tadjemout et de Djoraf. La tioussé s'élève à six mezoued de dattes et un tapis. L'amrar est Sidi Rali ag el Hadj Mohamed. Les Kel Immidir sont des caravaniers vers Rhat et le Tidikelt.

La tribu des Kel Tefedest est pauvre : pour 61 Touareg elle ne possède que 11 Nègres. Alliée aux Kel Tazolé et Kel Immidir, elle nomadise dans la Tefedest et l'Immidir. Les Kel Tefedest possédaient autrefois des jardins dans un centre abandonné près d'In-Amguel (Adjelil). La tioussé est de quatre mezoued de dattes et un chamelon. L'amrar de la tribu est Ikkan ag Magamed.

Les Ikoutessen sont très pauvres et peu nombreux : 85 individus et 20 Nègres. L'amrar de la tribu est Lamari ag Moudi. Ils payaient une tioussé de deux mezoued de dattes, une guerba et un mezoued vide. Les Ikoutessen séjournent ordinairement dans la région d'Amguid, ils vont au Soudan et au Tidikelt.

Appartenant autrefois aux Taïtoks, les Kel In Tounine dépendent actuellement des Kel Rela. Ils sont peu nombreux, leur région est l'Igharghar. Les Kel In Tounine possèdent des jardins aux Ajjers, ils payaient très irrégulièrement aux Taïtoks une tioussé de six mezoued de dattes et de deux moutons. Ce sont des guides vers les Ajjers.

Les Kel Ahnet, anciens imrads des Taïtoks, appartiennent à présent aux Kel Rela. Tribu pauvre de 125 Touareg et 10 Nègres. Ils nomadisent dans l'Ahnet, l'Acedjerad et l'Adrar des Iforas. Ce sont d'excellents guides du Tanezrouft. Ils possèdent des jardins à Abalessa, Tahart, Tit et Tibeghim et des palmiers dans l'Ahnet.

L'amrar est Daniel ag Chikkat. Les Kel Ahnet commercent entre le Tidikelt et les Iforas.

La tribu des Iouarouaren ne se compose que de 47 individus et ne possède pas de Nègres. Elle nomadise dans l'Acedjerad, mais réside surtout dans la région de Tin-Zaouaten. Son chef est Bahman ag Beuh. Les Iouarouaren possèdent des palmiers à Tibeghim, ils ont la réputation d'être d'excellents chasseurs d'antilopes addax. Autrefois ils payaient la tioussé aux Taïtoks, soit un mezoued de bechena et deux bottas de beurre. Ce sont des guides du Tanezrouft.

Une tribu imrad des Tédjéhé Mellet, celle des Kel Ohet, comprend 80 Touareg et 20 Nègres; elle est alliée aux Kel In Tounine et a beaucoup de relations avec les Ajjers. L'amrar de la tribu est Habib ag Ouhaggarène. Ses membres nomadisent dans l'est de la Tefedest, possèdent des jardins à Ohet et à Dehine. La tioussé était autrefois de quatre mezoued de dattes, des cordes et des guerbas.

Les Kel Terrourrirt sont des imrads des Tédjéhé Mellet. Leur tribu est peu nombreuse : 62 Touareg et 6 Nègres, et très pauvre. Ils campent dans la région d'Amguid et dans le tassili des Ajjers et possèdent quelques jardins à In-Amguel. L'amrar est Hadj Mohamed ag Salah. Ils payaient quatre mezoued de dattes, quatre moutons, des cordes et des guerbas. Ils commercent avec le Tidikelt.

Les Ibardjien ne sont pas des Issakamaren. Ils sont imrads des Kel Rela. C'est une tribu appelée à s'éteindre, on n'y compte que 24 hommes. Ils résident dans la région de Tazrouk et d'Idelès. Ils étaient de remarquables chasseurs de mouflons, possédant des chiens dressés à cet usage.

Il faut noter la fixation au Hoggar d'anciens militaires, chaamba pour la plupart, qui épousent des femmes touarègues, font souche, et dont les enfants sont élevés dans les coutumes touarègues. Ils sont assez nombreux dans la région de Tin-Zaouaten.

LES MAALMINES. INADEN

A l'intérieur de la société touarègue on trouve des artisans appelés « maalmines » (arabe), mais dont le nom tamahaq est « inaden ». On dit un « inade », des « inaden », une « tinat », des « tinadin ».

Les maalmines constituent une tribu dont les membres ne se marient guère qu'entre eux; ils sont apparentés aux maalmines des Iforas et de l'Aïr. Bien que très noirs de peau, ils n'ont pas les traits négroïdes. L'origine des maalmines est aussi obscure que celle des tribus touarègues; on a voulu voir en eux des Juifs razziés par les Touareg et qui à la longue se seraient targuisés (leur spécialisation et leur caractère pourraient le faire croire). Certains maalmines disent être venus au Hoggar au temps du sultan Goma, ayant été séparés de la tribu des Idenan dont ils faisaient partie. D'autres prétendent avoir toujours appartenu à la confédération touarègue.

On compte au Hoggar, chez les maalmines, dix-sept hommes, une vingtaine de femmes et une quarantaine d'enfants; ils possèdent une dizaine d'iklan.

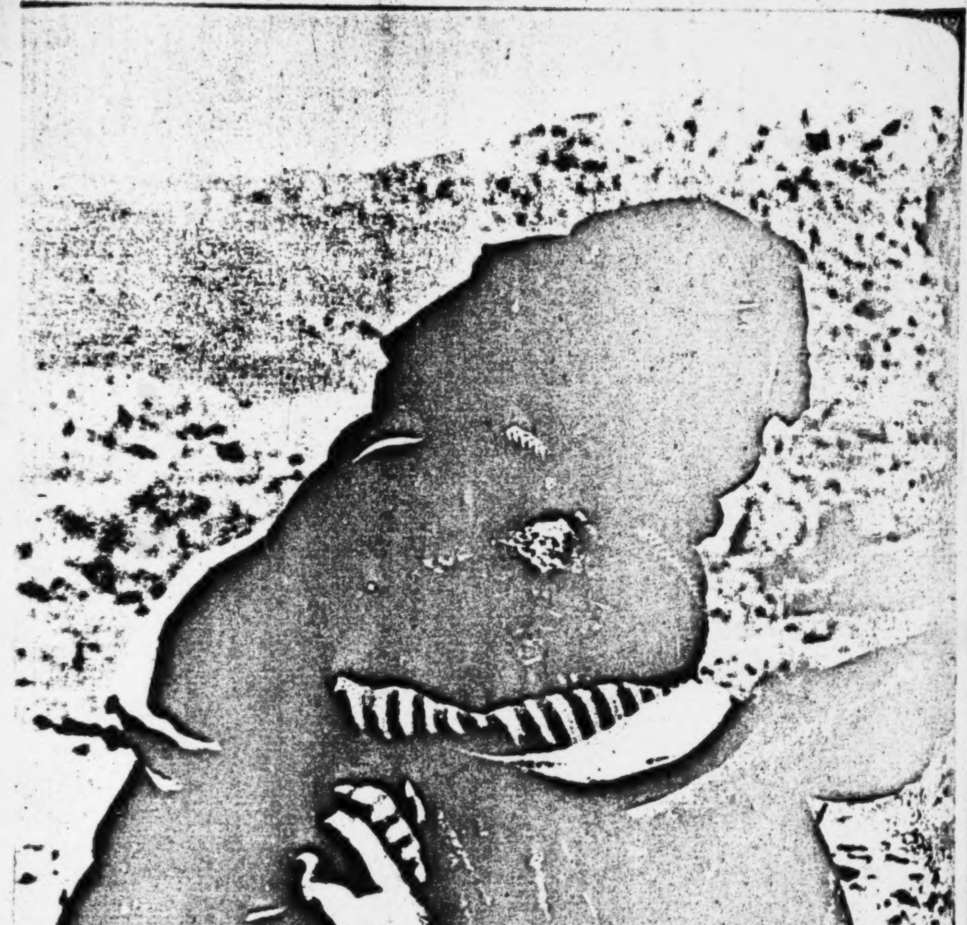
Les hommes sont des ouvriers polyvalents, souvent adroits et assez artistes; en fonction de la matière première qu'ils ont et des outils qu'ils possèdent, on peut affirmer qu'ils sont remarquables. Les femmes travaillent le cuir avec adresse et art. Les maalmines ne sont pas groupés en tribus, mais forment des familles restreintes, dispersées dans tous les coins du Hoggar. Lorsqu'une tribu, noble ou imrad, a besoin de faire exécuter des travaux, elle mande un ouvrier et lui envoie des animaux pour qu'il puisse se déplacer avec son outillage. Il réside avec la tribu pendant le temps nécessaire à l'accomplissement de sa tâche, il est nourri par la tribu qui le commande. Lorsque le travail prend fin on le paie, suivant la satisfaction éprouvée, en chèvres, mil, lait, beurre, voire chameau, mais il n'y a rien de prévu comme tarif entre maalmines et Touareg. Il en est autrement avec les harratin qui, n'étant pas aussi nobles que les Touareg, ne sauraient pas apprécier avec la générosité voulue la valeur des travaux. Il y a donc le tarif suivant : Une houe neuve (taillée dans un vieux fût d'essence), cinq guessa de blé ou de mil; quatre rivets posés sur une vieille houe, une guessa de grain; une hache neuve coûtait autrefois une chèvre ou cinq guessa, mais depuis le marché noir, il n'y a plus de cours valable !

La fabrication des bijoux, même pour les Touareg, est passible d'un cours spécial fixé par l'usage ; ainsi, pour les bracelets et les pendants d'oreilles, le Targui fournit par exemple dix pièces d'argent nécessaires à la fabrication de deux bracelets; le maalem en conserve cinq pour lui, ou bien le Targui lui verse en monnaie actuelle la valeur des cinq pièces.

18. Rhama, femme de la tribu des Iklan Taoussit.
19. Touareg de la tribu Taïtok discutant dans leur position favorite.
20. Campement touareg.

6: Blanguernon. MS25 Tuareg

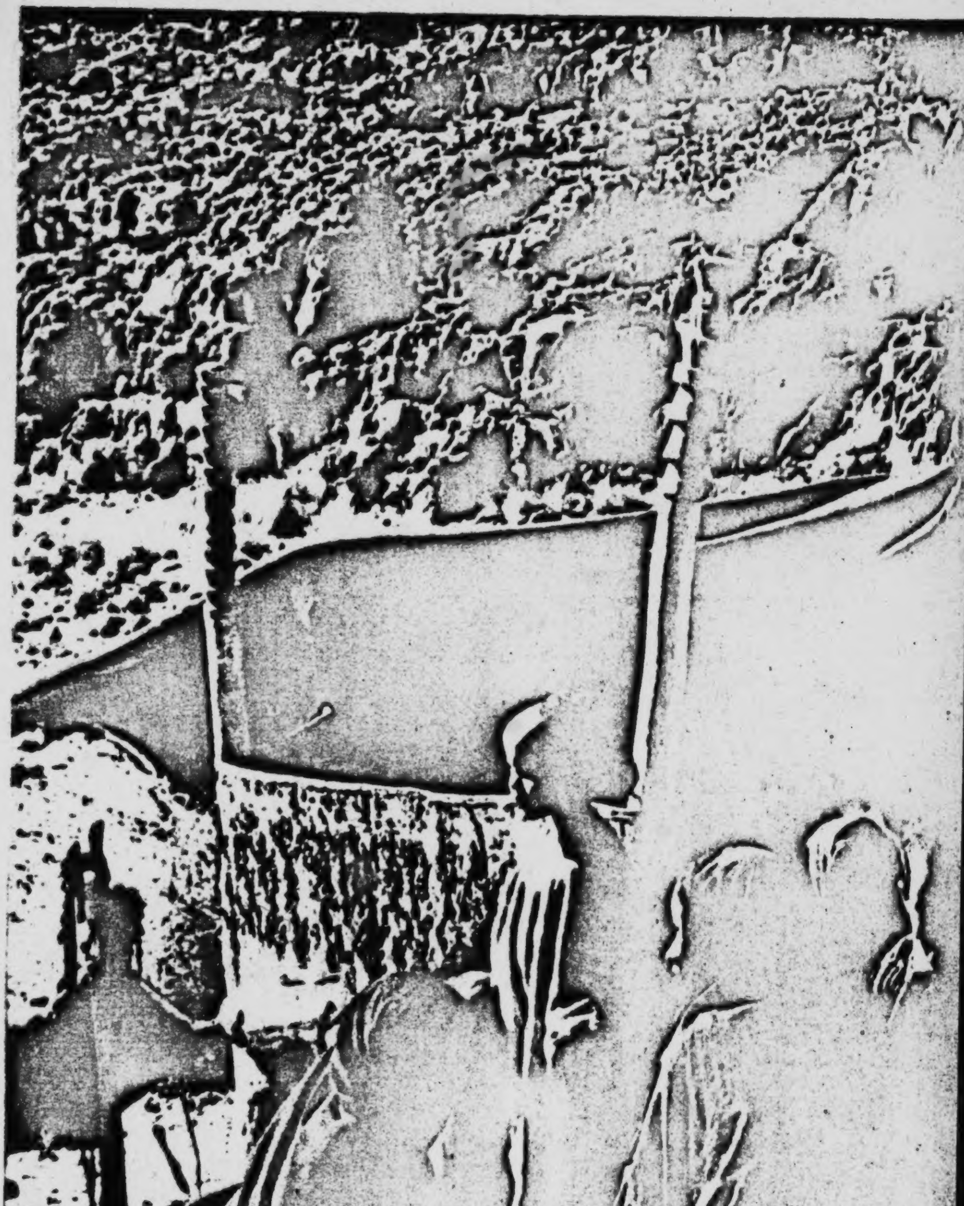
[p.56(A)]



[p.56(B)]

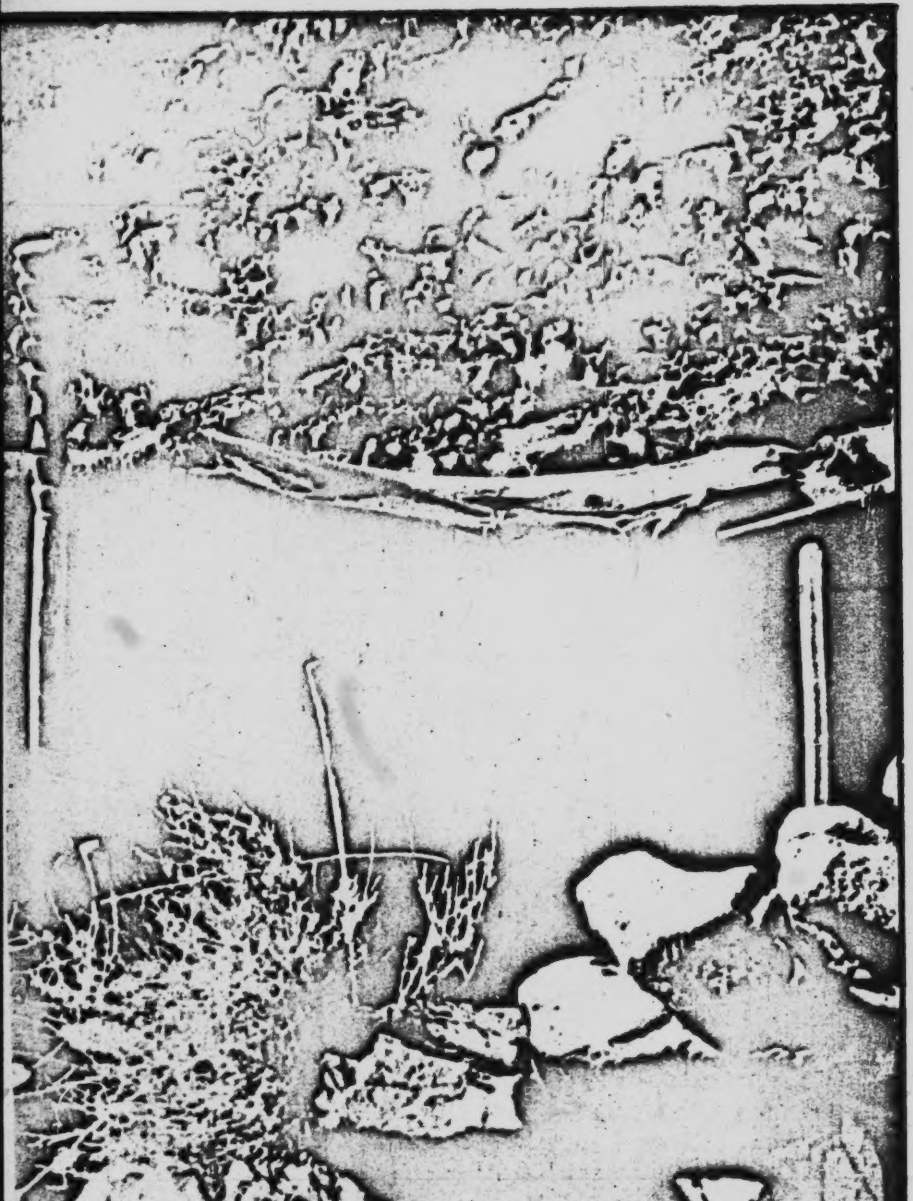
6: Blanguernon MS25 Tuareg

[p.56(c)]



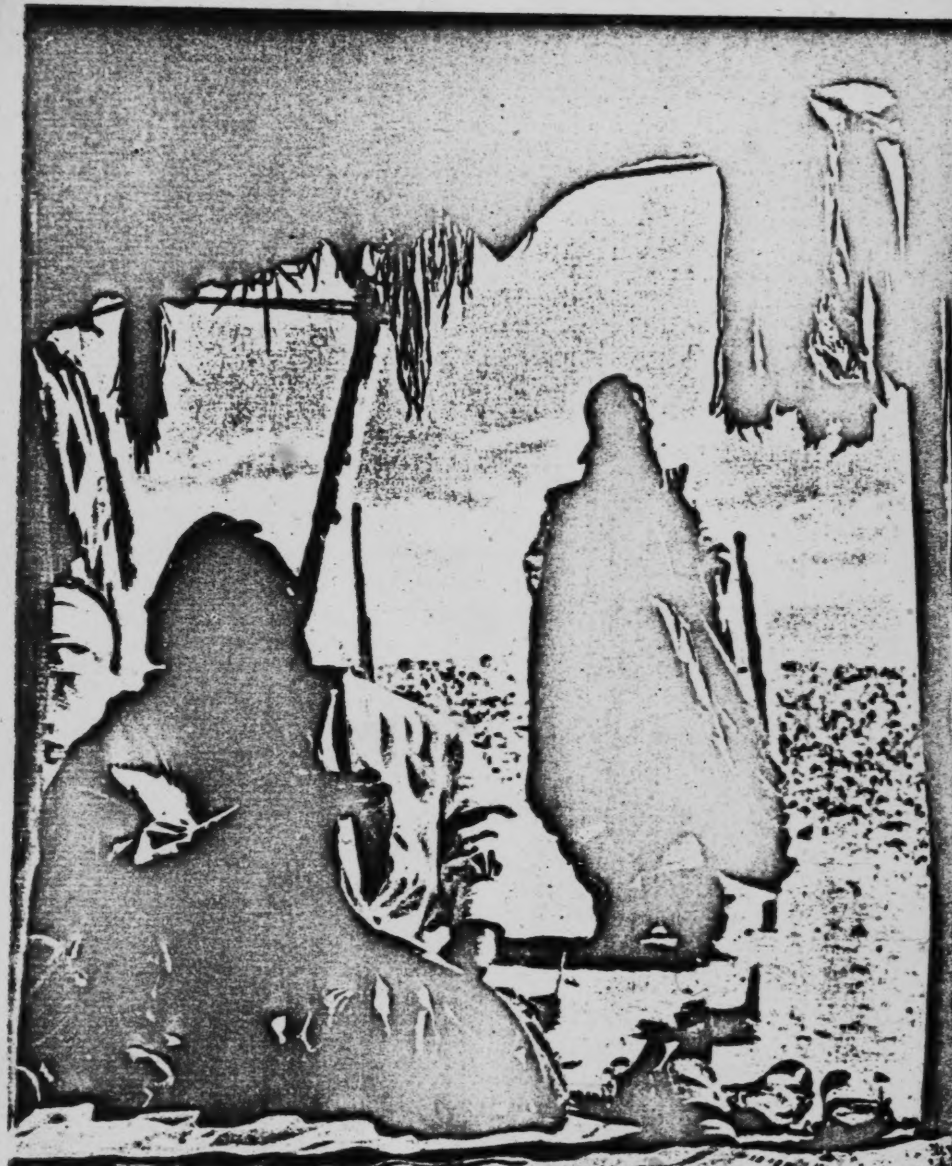
[p.56 (D)]

6: Blanguernon MS25 Tuareg

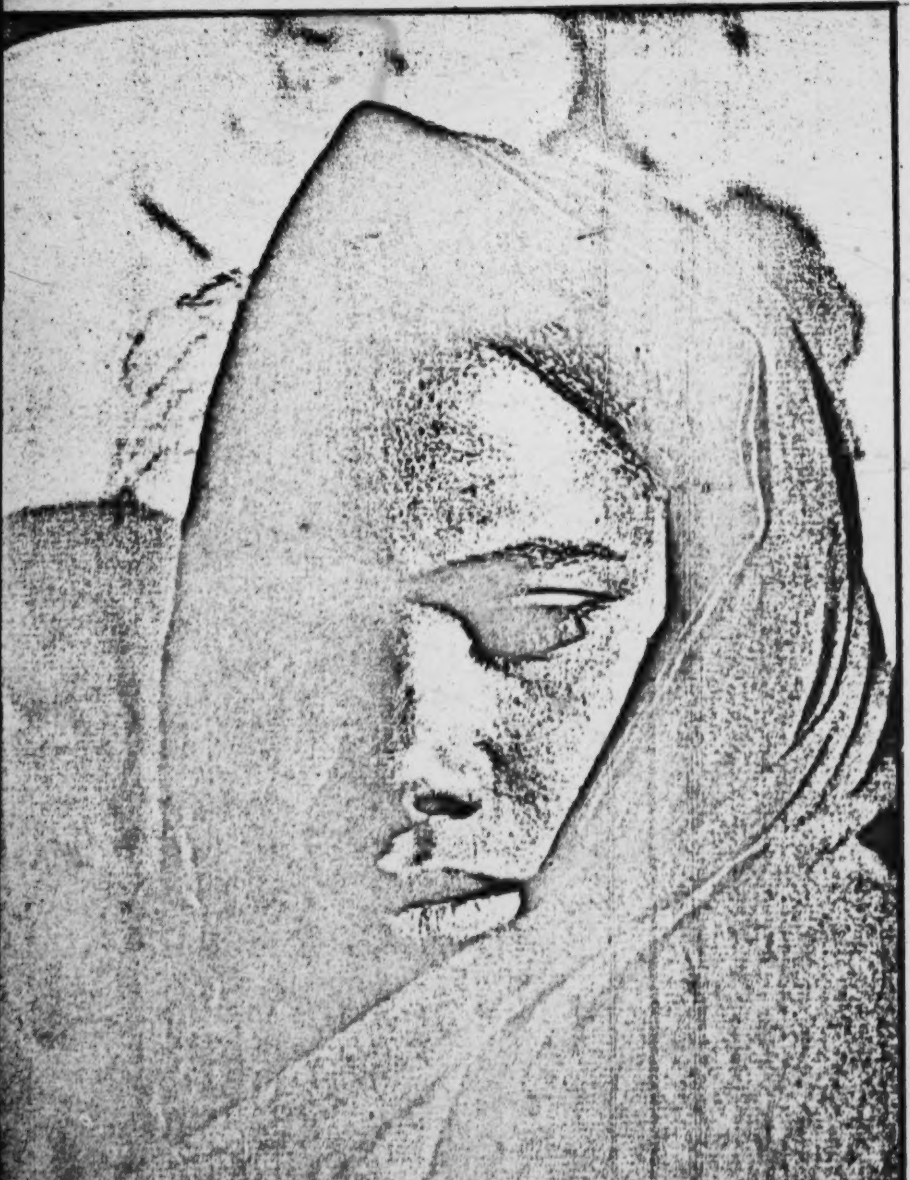


[p. 56(E)]

6: Blanguernon **MS25 Tuareg**

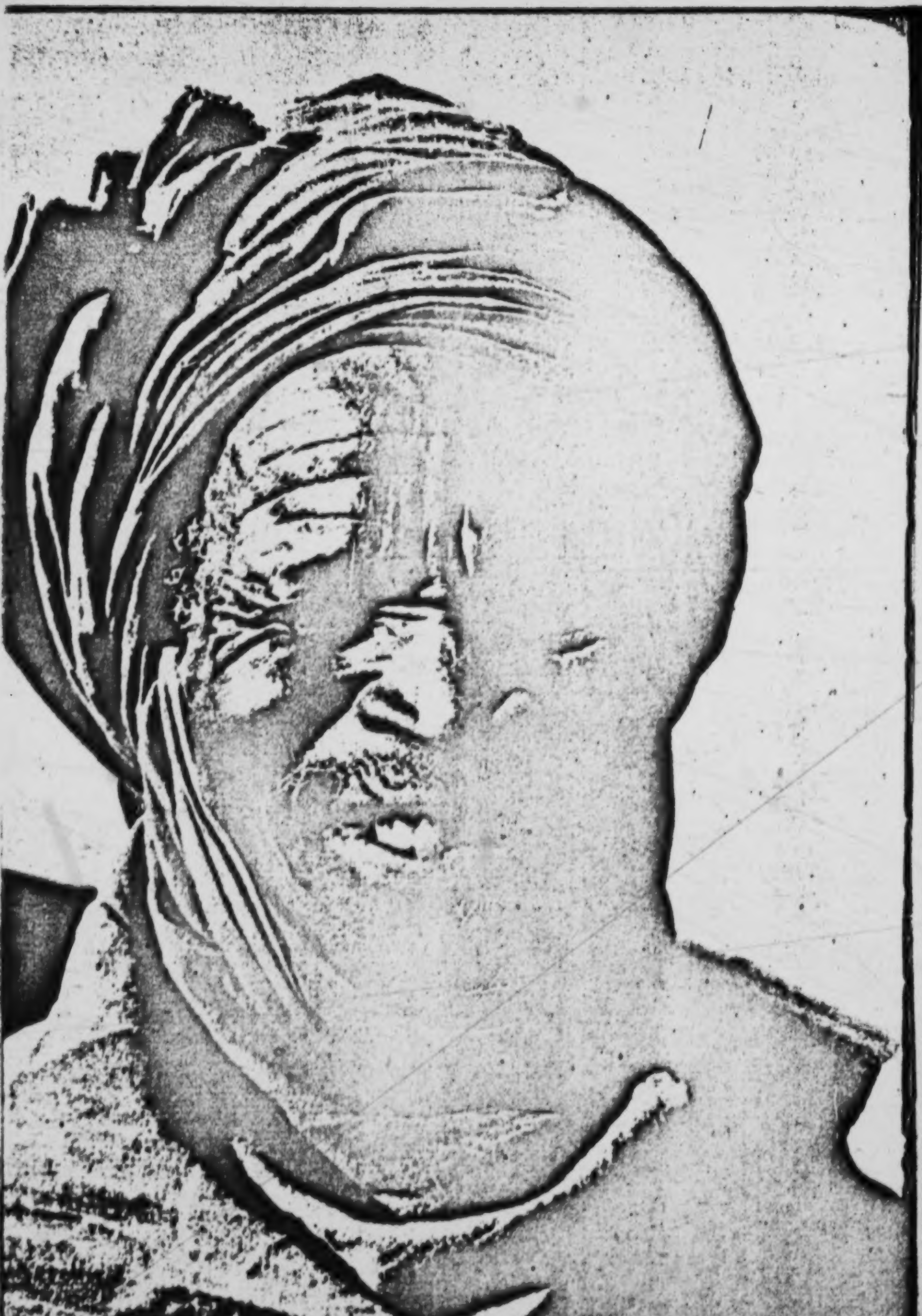


[p. 56(F)]



[p.56(G)]

6: Blanguernon MS25 Tuareg



[p.56(H)]

Le même tarif est valable pour les bagues et les pendentifs. Les inaden ont une position mal définie dans la société touarègue, certains les considèrent comme inférieurs aux imrads, d'autres les placent entre les nobles et les imrads. Il est certain que les maalmines sont orgueilleux et loin de souffrir de complexe d'infériorité. Ils connaissent fort bien les usages touareg, le pays, les gens et sont en somme gardiens de certaines traditions d'art, on pourrait dire de culture.

Les tinadin, femmes des maalmines, travaillent le cuir ainsi que le font toutes les femmes touarègues, mais chez elles cela prend la tournure d'une profession. Elles sont très habiles et artistes, et leur spécialité est la fabrication des étuis pour les iremdan, les gaines pour les couteaux et les fourreaux des sabre appelés « tittar n'takouba ».

LES HARRATIN

Les harratin du Hoggar représentent, comme partout ailleurs au Sahara, l'élément sédentaire, surtout cultivateur.

C'est, dans l'esprit du pays, un vocable qui désigne une caste dans la société touarègue. Lorsqu'on interroge un Kel Ahaggar sur la hiérarchie des différentes castes, il place d'abord les nobles : ihaggarènes; les vassaux : imrads, en distinguant chez ces derniers les issakamaren, qui sont au plus bas de la caste; puis les iklan (esclaves, disons domestiques); ces iklan sont des Noirs et la distinction d'avec les Touareg est évidente du fait de leur type ethnique (1).

Les harratin, qui sont aussi des Noirs, sont mis par les Touareg, qui possèdent à un degré élevé le préjugé racial, sur un plan aussi bas que les iklan.

Cependant il y a une nuance : l' « akli » (pluriel : « iklan ») appartient à son maître, le Targui; il ne peut pas le quitter, et, si à présent il n'est plus vendu, du fait de la présence française, il se considère lui-même comme la chose de son maître. Le hartani est un homme libre, il peut à son gré vivre où il lui plaît, travailler comme il veut, où il veut, il passe des contrats avec les Touareg et ne dépend d'eux qu'en fonction de son travail. De plus, habitant le Hoggar, il doit observer les coutumes du pays.

---

(1) Parallèlement existe une hiérarchisation religieuse musulmane et maraboutique (Chorfa — Zaoui — Arabes — Mozabites).

21. La tente de l'amenokal.
22. Jeunes harratin d'Ideles.
23. Type de hartani.

Il est soumis à l'autorité du chef du village, ce dernier également hartani étant justiciable de l'amenokal (1).

Les harratin du Hoggar ont vraisemblablement deux origines possibles. Certains viennent des oasis du Touat et du Tidikelt. Ce mouvement de population a, paraît-il, toujours existé. Ces harratin constituent un élément variable quant à l'importance numérique; il y a en effet un va-et-vient continuel entre le Hoggar et les oasis du nord, suivant les années sèches ou pluvieuses.

Les autres harratin sont des iklan libérés par les Touareg. Cet affranchissement a pour principale cause la pauvreté croissante des nobles et des vassaux qui ne possèdent plus de ressources suffisantes pour nourrir et habiller leurs domestiques.

Ces hommes libérés, s'ils s'élèvent dans le système de castes, ne sont pas plus heureux, car cette liberté est souvent synonyme de dénuement absolu.

Les difficultés économiques résultant de l'interdiction des rezzous ont fait plus pour supprimer l'esclavage que la loi et la raison.

Que dire de l'origine historique des harratin en tant que type ethnique ? Nous avons déjà vu que l'on peut distinguer deux types de harratin.

Les anciens esclaves touareg sont vraisemblablement originaires du Soudan et du Niger, où ils furent achetés ou razziés.

Les harratin du Touat et du Tidikelt peuvent avoir également la même origine, mais on ne peut exclure l'hypothèse selon laquelle ils seraient descendants plus ou

(1) Cette hiérarchisation et ces rapports concernent l'observance des usages et n'a rien à voir avec la justice française qui est dans les mains du chef d'annexe et des autorités judiciaires de Batna.

moins purs d'un ancien peuplement négroïde du Sahara (1).

Les harratin constituent au Hoggar un élément social des plus intéressants, car ce sont eux qui cultivent les rares terres productives, qui fournissent les ouvriers : maçons, menuisiers, et les manœuvres. S'ils paraissent présenter au premier abord peu de qualités intellectuelles et morales, ils n'en sont peut-être pas moins facilement adaptables.

LA LANGUE

Les Touareg parlent une langue berbère. Cette langue est certainement le lien le plus étroit qui unit des populations éparpillées des regs du Tidikelt aux rives du Niger; elle est, plus que le type ethnique, l'élément caractéristique de ces peuplades. C'est grâce à elle que se maintient ce que l'on peut encore appeler la « culture touarègue » qui subsiste dans les traditions, les mœurs et les superstitions.

Cette langue qui se nomme le tamahaq au Hoggar, ou tamacheq au Soudan, comporte plusieurs dialectes : celui qui est parlé par les Kel Ahaggar se nomme le « tahaggart », il est ainsi appelé par les Kel Ajjers et les Taïtoks; dans l'Aïr, il se dit « taïrt »; dans l'Adrar des Iforas, « tadrak », et celui des Aoullimiden s'appelle « taoullemmet ».

Ces dialectes sont proches les uns des autres; quelques déformations de prononciations locales les distinguent, ainsi que certains idiotismes.

Le tahaggart, langage des Touareg du Hoggar, a été le mieux étudié, surtout dans les tribus nobles, car, disait le père de Foucauld : « la langue n'est pure que chez les nobles ».

C'est une langue complexe, riche, nuancée, dont la syntaxe est précise et difficile. Le général Hanoteau réussit, avec l'aide de Touareg capturés lors d'un combat, à rédiger une grammaire touarègue; ce fut la première étude précise de tamahaq.

---

(1) A ce propos il est utile de lire les articles publiés dans les *Bulletins de liaison saharienne* à Alger auxquels collaborent les professeurs de l'université d'Alger et toutes les personnalités qui, à divers titres, ont travaillé au Sahara. (Gérant : commandant Ferry. Direction des Territoires du Sud : Gouvernement général de l'Algérie).

Des dictionnaires furent établis par Cid Kaoui, M. Masqueray, mais le plus remarquable travail, qui constitue une somme, est le dictionnaire du père de Foucauld. La grammaire du père de Foucauld et les textes qu'il rassembla constituent les bases les plus sûres pour l'étude du tamahaq.

On ne saurait trop dire combien l'œuvre de l' « ermite du Hoggar » est splendide, en ce sens qu'elle a mis en lumière une civilisation dans l'histoire.

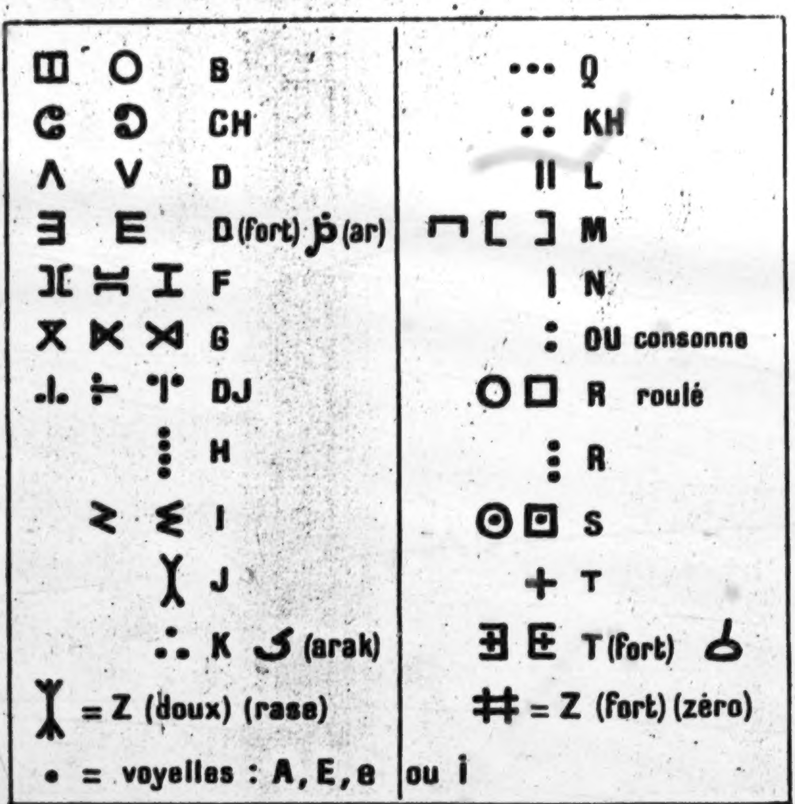

B
CH
D
D (fort) (ar)
F
G
DJ
H
I
J
K (arak)
= Z (doux) (rase)
• = voyelles : A, E, e ou i
Q
KH
L
M
N
OU consonne
R roulé
R
S
T
T (fort)
= Z (fort) (zéro)

Tableau des lettres tifinar

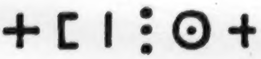
L'originalité du tamahaq en tant que langue berbère, c'est qu'il peut s'écrire avec ses caractères propres, que l'on nomme des tifinar.

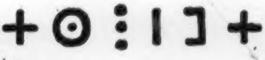
Les caractères tifinar sont au nombre de vingt-cinq, auxquels il faut ajouter des lettres composées provenant de la combinaison de deux éléments simples.

Chaque lettre représente une consonne de la langue, un seul signe indique la voyellation à la fin d'un mot. Pour écrire un mot il suffit d'aligner les consonnes de ce mot les unes après les autres, sans les attacher, dans le sens que l'on veut, de gauche à droite ou de droite à gauche, comme de haut en bas ou bien de bas en haut, suivant le goût du scripteur. Certaines lettres, comme le M, le G ou le D (fort), fournissent l'indication du sens de l'écriture.

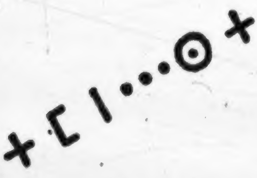
Toutes les lettres écrites se prononcent, à de très rares exceptions près.

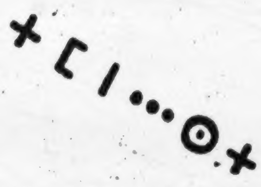
Soit à écrire : Tamanrasset, à l'aide de tifinar :



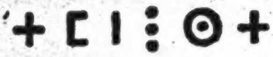


la position des jambages du M indique le sens de gauche à droite. On peut également écrire : ou encore :





On conçoit aisément que cette écriture sans voyelles est assez pénible à lire; il faut en effet, au cours de la lecture, placer convenablement les voyelles. C'est toujours un spectacle amusant que de voir un Targui déchiffrer du tifinar; il chantonne en épelant chaque lettre des mots, jusqu'à ce que, d'une façon que l'on peut qualifier d'audible, il identifie le mot, retrouve son sens, et le prononce enfin avec une évidente satisfaction.



Iété..é. é,émmé.éé.,enné.. é .,IèR... éssé..é.é. éTT.
ce qui permet de trouver : Tamanrasset.

La lecture d'un texte, avec ce système d'épellation, est longue et compliquée, car il faut se souvenir des mots retrouvés pour reconstituer la phrase, sinon tout est à recommencer. Une connaissance étendue de la langue est indispensable pour pouvoir placer correctement les voyelles et éviter ainsi les contresens.

Malgré cette difficulté de transcription, les Touareg s'amusent à mélanger les lettres à l'intérieur d'un mot, ce qui pour un non-initié est proprement incompréhensible.

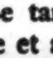
Le tamahaq emprunte actuellement beaucoup de mots à l'arabe et au français, déjà le père de Foucauld avait noté cette invasion de l'arabe, et la targuisation de nombreux mots.

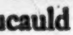
Dans les tribus nobles chaque individu sait lire et écrire, mais il en va autrement chez les imrads; nombreux sont les vassaux qui savent tout juste écrire leur nom.

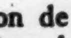
La richesse de la langue parlée diminue beaucoup du fait du bilinguisme, et sans doute aussi parce que la poésie, alimentée autrefois par les exploits guerriers, tend à disparaître. On se rend compte ainsi de l'importance de l'œuvre du père de Foucauld qui a fixé pour toujours une langue de tradition orale.

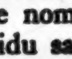
Il arrivera certainement un temps où les Touareg devront utiliser le français pour se perfectionner dans leur langue.

NOTE. Quelques signes composés :

 = bt

 = rt

 = cht

 = st

II

ÉCONOMIE

GÉNÉRALITÉS SUR L'ÉCONOMIE DU HOGGAR

Un pays, tel que nous le connaissons après l'étude du milieu physique, possédant des ressources très restreintes du fait de la rareté de l'eau et de la pauvreté du sol, ne pourra avoir qu'une activité agricole réduite aux productions incertaines.

La société touarègue, nomade par nécessité géographique, et guerrière par besoin, devait, pour nourrir les nobles-soldats, les imrads-pasteurs et les esclaves-domestiques, trouver un moyen de compenser les aléas de la culture faite par les harratin dans les vallées du Hoggar. Ce moyen, c'est d'une part l'échange du sel extrait de l'Amadror contre le mil cultivé au Soudan; et, d'autre part, l'échange du blé récolté au Hoggar contre les dattes du Tidikelt. Ce double mouvement constitue l'originalité de l'économie touarègue, il met en évidence :

1° Le troc, encore employé comme système d'échange;

2° La constatation curieuse que le Targui se nourrit de denrées qui ne sont pas produites au Hoggar : les dattes et le mil;

3° Le fait que le Targui, s'il a besoin du Nègre domestique et du hartani cultivateur, est nécessaire à ceux-ci pour qu'ils vivent. On estime que le mil constitue les deux tiers de la nourriture de la population du Hoggar, le dernier tiers étant fourni par les dattes;

4° Comme conséquence de cette organisation, l'existence d'un grand troupeau camelin pour assurer les courants caravaniers.

LE TROC

Ce pays déshérité par la nature donne cependant à ses habitants une richesse gratuite : le sel. Ce sel, qui fait défaut au Soudan, gît en grande quantité dans la plaine de l'Amadror, bassin intérieur situé au nord-est du Hoggar, encadré au nord par le tassili des Ajjers, à l'ouest par l'Edjéré et à l'est par des collines qui le séparent du bassin du Taffassasset.

Cette région de l'Amadror, ancienne sebkha desséchée, est particulièrement désertique. Le sel s'est déposé en surface, l'exploitation se fait donc à ciel ouvert, par blocs de 50 ou de 60 kilos; les menus morceaux provenant de la taille des blocs sont mis en sacs et emportés. Il est évident qu'un pays aussi nu, désolé, affreux, privé d'eau, a inspiré des légendes; on raconte des histoires de génies qui hantent les salines au long des nuits; c'est ainsi que l'on entend ce monde invisible et néfaste frapper le sol, casser des blocs de sel sans répit, avec une énergie diabolique. Lorsque paraît le jour il semble que le chantier soit resté dans le même état que la veille, que rien ne se soit passé durant la nuit, ...et pourtant, « ils étaient là ». Certains Touareg prétendent avoir vu, imprimées dans la terre, les traces du passage de chevaux et avoir constaté l'existence de matériel d'extraction antérieur à l'outillage actuel — ce qui tendrait à prouver l'ancienneté de cette exploitation minière.

Le désert recèle d'autres salines qui approvisionnent le Soudan; vers l'ouest, Idjil et surtout Taoudéni sont les plus célèbres, vers l'est Bilma, et l'Acedjerad, mais parmi ces dernières, le sel de l'Amadror est le plus coté sur les marchés de la savane.

Vers le mois d'avril ou de mai, les Touareg envoient leurs domestiques noirs faire l'extraction du sel. Par petites étapes, des caravanes d'une centaine de chameaux avancent en direction des salines, suivant des pistes bien tracées que jalonnent les puits de Dehine et In-Tarass (ce dernier est à quarante kilomètres du sel).

Le travail se fait le plus vite possible, car le séjour en ces lieux n'a rien de réjouissant en raison de la chaleur, du manque d'eau et de bois, et de la présence nocturne des Kel es Souf (génies). L'extraction est évidemment anarchique, mais qu'importe, il y a tellement de sel ! Les blocs sont découpés avec une sorte de hache, deux blocs, préalablement entourés d'une chebka (filet grossier), constituant une charge de chameau. Les petits morceaux sont mis dans des sacs (de fibres de palmier) par charge de 50 kilos. En dix jours deux hommes peuvent charger cinquante chameaux, soit environ 3 tonnes de sel.

C'est alors le retour vers les campements du Hoggar. En attendant le temps du départ vers le Soudan, le sel est stocké au voisinage des tentes ou des villages. La coutume veut que le Nègre revenant de l'Amadror offre des morceaux de sel aux campements qu'il rencontre sur son chemin; en échange il est hébergé et fêté.

Quand le moment est venu de partir pour le Soudan, à la fin du mois de juin, un Targui prend le commandement de la caravane, dans laquelle un chameau sur cinq porte du sel. Vers la fin juillet la caravane arrive au Tamesna, région de In-Abangarit, où séjournent en permanence les chamelles du Hoggar. On est encore un peu chez soi, il est bon de s'y reposer, et les chameaux qui viennent de parcourir mille kilomètres environ profitent des pâturages abondants de la région sahélienne. Vers le mois de septembre ou le début d'octobre, la caravane démarre de nouveau avec des chameaux reposés ou ayant échangé des bêtes fatiguées. Le Damergou, dont le plus gros centre est Tahoua, est atteint vers la fin octobre. Cette région est bien connue des Kel Ahaggar. Ils y ont leurs clients. Alors commence le troc; opération de longue haleine, longues discussions, tractations laborieuses, durant lesquelles

les Touareg échangent le sel contre le mil suivant un taux variable d'une année à l'autre (ce taux est fonction de l'importance de la récolte de mil et des apports de sel étrangers au Hoggar). Des arrivages de sel marin par voie fluviale risquent de compromettre l'équilibre de l'économie du Hoggar et d'affamer les Touareg.

On cite des époques durant lesquelles une charge de sel s'échangeait contre quinze de mil; en moyenne, le troc se fait sur la base de cinq à huit charges de mil contre une de sel. Les quantités échangées sont minimes, elles varient d'une poignée à deux kilos. Parfois, mais assez rarement, du sel est vendu à des commerçants. Avec l'argent ainsi gagné le Targui achète des tissus, des cuirs, une selle et quelques objets d'usage domestique, puis se met en route vers le Hoggar. Nous sommes au mois de janvier, il faudra trois mois pour revoir la koudia, car la caravane est lourde et marque toujours un temps d'arrêt au Tamesna où il y a des fêtes, des tendi, des ilougan, et des filles accueillantes. Le retour des caravanes de mil est l'événement marquant de l'année. On estime que le mil importé du Soudan constitue les deux tiers de la nourriture des Touareg. Arrivé au Hoggar, le mil est stocké dans des silos de pierres maçonnées à l'argile, reposant sur des dalles rocheuses afin d'être à l'abri des termites. Il est curieux de voir ces constructions ni cylindriques ni coniques s'élever près des campements ou des villages. Parfois les propriétaires sont partis, mais personne n'essaie de dérober ce qui est à la portée de la main.

L'Agriculture

Le trait caractéristique du régime de la terre au Hoggar réside dans le fait que l'amenokal se trouve être, de par son titre, le seul propriétaire de la terre.

Quiconque veut forer une foggara doit tout d'abord en demander l'autorisation à l'amenokal, et devra lui payer un impôt de dix kilos de blé par jardin.

Le jardin est l'unité de culture. Une foggara irrigue de six à dix jardins. Toute autre unité de surface n'aurait aucun sens puisque l'étendue cultivée est fonction du débit de la foggara, qui est variable suivant les années et les différents centres de culture. A Tamanrasset une foggara arrose 3 ha 80; à Tit, 3 ha 30; à Idelès, 4 hectares. La surface d'un jardin varie donc de 40 à 60 ares. La récolte en blé peut atteindre 400 kilos à l'hectare; l'impôt est donc à peu près un quarantième de la récolte. Que le possesseur du jardin soit un Targui ou un hartani, l'impôt (mek) est payé à l'amenokal.

Les arbres plantés dans les jardins restent propriété de l'amenokal, parce que attachés à la terre.

Cette possession inaliénable du terrain par l'amenokal a permis aux Touareg de conserver les rares terres cultivables du Hoggar. La force de leur coutume tribale les préserve de leur imprévoyance individuelle. Malheureusement ce droit de l'amenokal empêche l'évolution agricole et la mise en valeur maximum des terres du Hoggar, car le cultivateur ne peut jamais devenir propriétaire du terrain qu'il travaille. Il n'a aucun intérêt à planter des arbres qu'il ne pourra pas conserver. On ne peut pas espérer un effort constant vers l'arboriculture puisque le jardinier peut changer fréquemment et que son successeur ignorant ou sans scrupules est libre de laisser péricliter la plantation.

En dehors des terres cultivées, les terrains de passage ont au Hoggar une grande importance. L'ensemble du territoire des Kel Ahaggar est partagé depuis toujours entre les différentes tribus touarègues. Des règles orales strictement appliquées précisent les droits et les servitudes de la tribu sur ses terres.

1° Le passage et l'abreuvage sur les terres d'une tribu est un droit pour n'importe lequel des autres Touareg;

2° Nul ne peut séjourner sur les terres d'une tribu sans le consentement du chef de cette tribu;

3° Quiconque emprunte le terrain de parcours d'une tribu est responsable des dégradations occasionnées aux arbres, aux puits, aux foggaras, aux jardins, au gibier, par lui ou ses animaux. Voici quelques sanctions : une chèvre, pour une branche cassée; un mouton, pour des destructions opérées par un troupeau mal gardé; un chameau, pour des dégâts causés par des chameaux; une partie ou le tout du gibier abattu. Lorsqu'un chameau s'est enfui, le propriétaire n'est pas responsable, on doit même le prévenir et l'aider. Il est interdit de faire stationner des bêtes dans un pâturage dont les plantes ne sont pas parvenues au maximum de développement;

4° L'amenokal peut parfois autoriser des tribus à séjourner sur les terres d'une tribu déterminée, en cas d'abondance de pâturage sur ces terrains.

Les servitudes des tribus sont les conséquences normales de la vie nomade, mais les droits concernant les terrains de parcours mettent en évidence un trait de caractère des Touareg : leur amour de la terre. Ces nomades qui devraient suivre les pâturages les plus abondants, que tous leurs intérêts entraînent vers le Soudan, restent attachés à leur sol; ils observent des règles valables pour des sédentaires.

Notons qu'il n'existe pas au Hoggar d'exploitation agricole dirigée par des Européens. La raison principale de cette abstention est le maigre résultat que l'on peut espérer; la baisse des nappes d'eau souterraines qui entraîne souvent l'abandon d'un terrain ne peut permettre une installation coûteuse. Il y a environ dix ans, un ancien adjudant des compagnies sahariennes s'était installé à Tiguenouine, petit centre à soixante-dix kilomètres au sud de Tamanrasset : il abandonna rapidement son idée de culture et devint nomade. Un autre Français, militaire en retraite, nomadise dans la région de Tin-Zaouaten; son mode de vie est touareg, ses troupeaux prospèrent.

A Tamanrasset résident des fonctionnaires, logés dans des locaux administratifs qui possèdent parfois un petit jardin à usage familial. La commune fait cultiver un grand jardin où sont tentés des essais de culture et d'arboriculture.

Les Touareg étant donc les seuls propriétaires fonciers, voyons maintenant comment ils mettent leurs terres en valeur. Comme dans tous les pays d'influence musulmane le mode d'exploitation agricole est le « khamassa », avec certaines variantes locales. Le khammès est le plus souvent un hartani, Nègre venu autrefois du Tidikelt, ou un ancien esclave affranchi.

Le système agricole du Hoggar a pour support la foggara, qui doit arroser six à huit jardins. Le propriétaire de la foggara, généralement un Targui, prend un khammès par jardin. Il recherchera parmi les harratin du village les jardiniers capables de s'entendre avec lui. Un contrat oral est passé entre le propriétaire et les khammès, devant témoins; il peut se résumer ainsi :

Le propriétaire s'engage tout d'abord à fournir la terre qu'il a louée à l'amenokal. Il doit aussi procurer à son jardinier l'eau provenant de la foggara qu'il a fait creuser, une « mesaha » (houe) et les semences nécessaires. De plus, le propriétaire est tenu de faire défricher le terrain à ses frais, et à faire procéder à l'amendement. Il doit au hartani une avance de nourriture de soixante guessa de mil par an.

En contrepartie, le khammès assure les travaux des champs, le battage, l'entretien de la foggara.

Comme « salaire » il perçoit un cinquième de la récolte nette, les épis tombés et glanés. La récolte d'une dizaine de « guemouns », ceux situés près du majen (bassins d'argile). Le blé et l'orge semés dans les séguias qui lui appartiennent.

En outre le blé qui se trouve mélangé à la poussière sur l'aire de battage lui revient de droit ainsi que la paille et les quelques légumes cultivés. Enfin, si le débit de la foggara diminue et que l'on soit obligé de creuser de nouveaux puits en amont, le khammès touche trois guessa de blé par puits creusé.

En cas de conflit entre les propriétaires et les khammès, les palabres sont faites en présence du chef de la tribu (côté touareg) et du chef de village (côté harratin). L'amenokal intervient en appel, mais rarement, car ces contrats fixés par l'usage sont en général scrupuleusement observés.

Le Targui n'a qu'une médiocre confiance dans l'honnêteté de son khammès, opinion souvent justifiée, car le hartani fait exprès tomber des épis qui lui reviennent par droit de glanage. Le propriétaire n'a pas la magnanimité de Booz. Aussi, lorsque le temps de la moisson est venu, le voit-on s'installer près de son jardin avec toute sa famille pour s'assurer de la régularité des opérations. Le khammès doit fournir la nourriture du Targui, ce qui constitue une lourde charge pour lui. Ainsi le veut la coutume, qui ajoute : En cas d'empêchement du Targui, le hartani verse une redevance de 25 kilos de blé pour assurer ce droit de séjour.

Il existe une autre forme de contrat qui est appelé « aril » en tamahaq, et « nous » (moitié) en arabe. La récolte nette est partagée en deux parties égales, compte tenu des conventions suivantes :

Le Targui propriétaire doit fournir la terre louée à l'amenokal, une foggara et une houe. Donner la moitié de la semence, faire un prêt de 25 kilos de blé qui sera remboursé lors de la récolte et assurer les frais de fumure (tiksal = terre vierge). Le hartani jardinier s'engage de son côté à fournir la moitié de la semence et le travail d'un an.

Ce système de contrat qui plairait beaucoup aux Touareg insouciants par nature, imprévoyants, ayant rarement le grain nécessaire pour assurer les prêts aux khammès, est peu en honneur auprès des harratin qui préfèrent avoir l'avance de mil fournie par le propriétaire dans le premier système de contrat, le droit aux guemouns personnels et aux glanages, sans compter les petits vols quotidiens.

Il est bien évident que ces contrats sont draconiens pour les cultivateurs, qui végètent et sont à la merci d'une mauvaise récolte. Le Targui peut, grâce à ses troupeaux et au troc, résister à plusieurs années de disette, mais le hartani ne le peut pas. Il n'est pas rare de les voir faire la soudure entre les réserves d'hiver et la nouvelle récolte de blé en mangeant des noyaux de dattes pilés, des jeunes pousses de tahli, et parfois même de l'orge ou du blé en herbe.

La terre est ensemencée en fonction de la quantité d'eau disponible. Lorsque le débit des foggaras est en baisse, la surface cultivée se restreint. Il arrive même que, à la suite de plusieurs années de sécheresse, l'eau diminue tellement dans la nappe de l'oued qu'elle en vient à disparaître. Alors les jardins sont abandonnés, le centre de culture déserté. Les cultivateurs se replient vers un village plus favorisé. Lorsque les pluies auront de nouveau rempli les nappes, les centres morts pourront être de nouveau cultivés.

La fumure ne se pratique presque pas au Hoggar. On lui préfère un système d'amendement appelé « tiksal » en tamahaq. Chaque année, le hartani va chercher, sur une pente voisine des jardins, une terre argileuse qu'il transporte couffin par couffin et dont il répand une mince couche par guemoun. Cette terre vierge vivifie la terre cultivée qui s'épuise très vite du fait de l'irrigation, elle ne contient presque pas d'humus, ni de calcaire.

Parfois, lorsqu'il n'y a pas une trop grande distance à parcourir, le jardinier apporte la terre de l'ancien système radiculaire d'un fersig mort ou d'un tahla, seul humus que l'on puisse trouver.

L'irrigation est ici le problème capital. On le résout à l'aide de la foggara appelée « efeli » en tamahaq (au pluriel : « ifelan »), laquelle ne ressemble en rien aux foggaguir du Tidikelt et du Touat, qui sont définitives et ont nécessité un travail considérable. Au Hoggar, la foggara n'est en fait qu'une séguia souterraine (canal d'irrigation) destinée à capter l'eau de la nappe d'un oued, en amont d'un terrain cultivable, et de l'amener suivant la ligne de moins grande pente vers les jardins qui seront irrigués par gravitation.

Le creusement de la foggara comporte plusieurs opérations. On fait d'abord, en amont, un forage qui permet de déceler l'eau et de juger sa profondeur, puis on creuse cinq ou six puits reliés entre eux par un canal souterrain, ce travail permet de juger de l'importance du débit. Trois hommes travaillent en collaboration : l'un creuse, les deux autres restés en surface, de chaque côté du puits, descendent un couffin à l'aide de deux cordes attachées à chaque anse et rejettent les déblais à droite et à gauche du puits.

Partant du jardin à irriguer, une séguia est établie en direction des puits d'amont, travail en remblai d'abord, puis en déblai aussi longtemps que le permet la résistance des alluvions à l'éboulement.

Entre la séguia d'aval et les puits d'amont sont ensuite creusés des puits espacés de 5 mètres, réunis entre eux par un tunnel. Le travail se fait en direction de l'amont. Un spécialiste aménage la pente optimum suivant l'usage qui est de la hauteur d'une cheville par puits, soit environ 2 centimètres par mètre.

Lorsque tous ces puits et tunnels intermédiaires sont prêts, on ouvre le dernier tunnel (A) qui raccorde l'aval aux premiers puits d'amont. La foggara est alors terminée et l'eau va alimenter le « majen » : réservoir régulateur d'où partent les séguias d'irrigation.

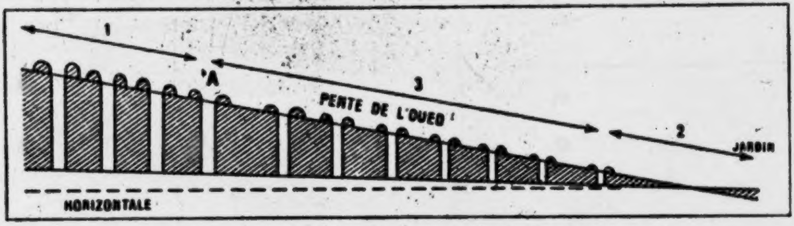


Schéma montrant le creusement de la foggara.

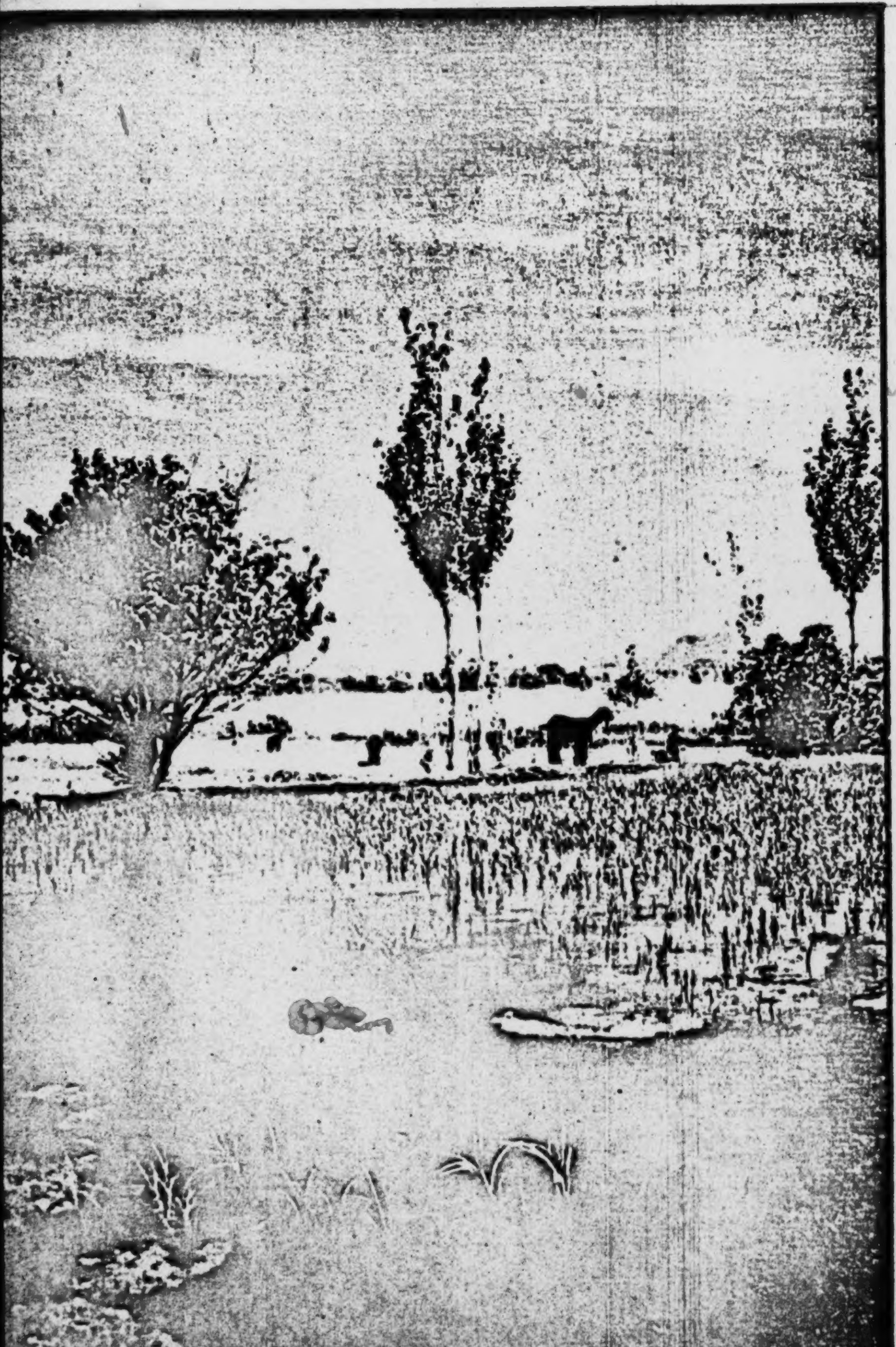
Il faut un ou deux mois pour établir une foggara. Certaines d'entre elles (Abalessa) ont 6 kilomètres de longueur, et les puits d'amont atteignent 10 à 12 mètres.

Lorsque le débit diminue, d'autres puits sont creusés vers l'amont, mais dans certains centres de culture comme Idélès et Tahart on arrive à dépasser l'épaisseur de la couche de sable; les ouvriers se trouvent alors en présence de grosses roches et le travail s'arrête, car avec une houe et un couffin il est difficile de s'attaquer au rocher. Il ne reste plus qu'à prier Dieu pour que les pluies alimentent la nappe d'eau, ou à émigrer vers un centre plus favorisé.

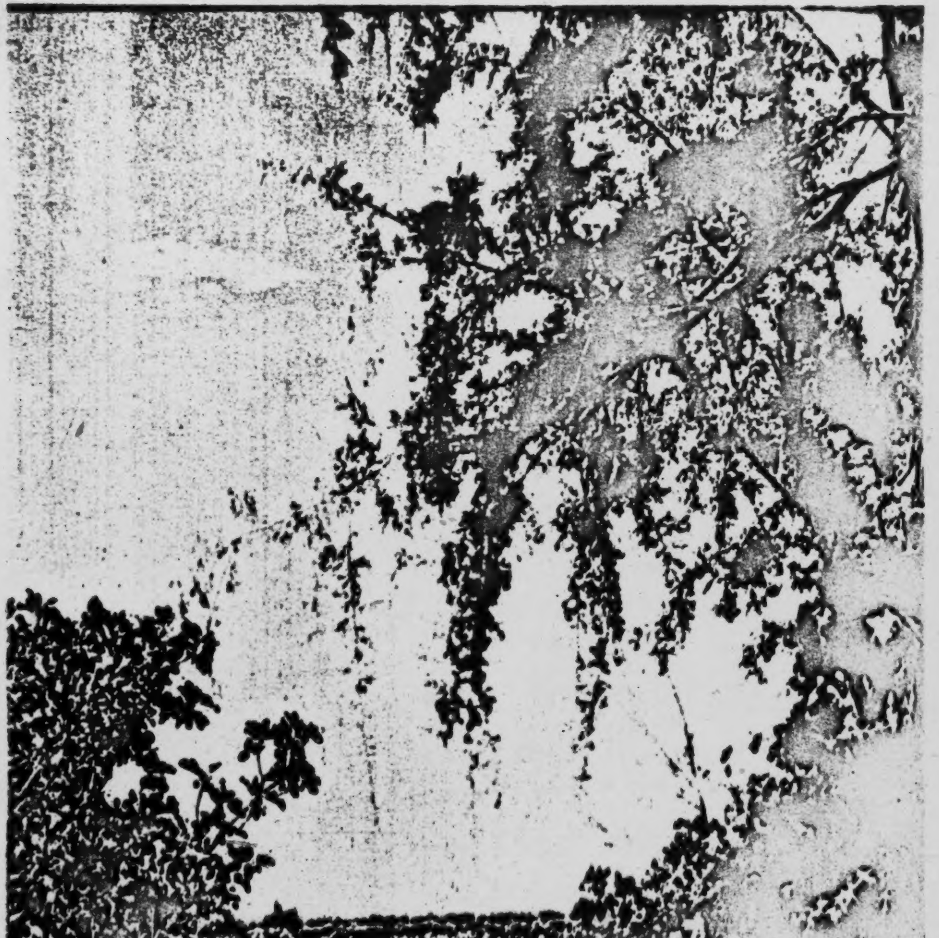
Le travail est dangereux, dans ces foggaras creusées à même les alluvions meubles, et des accidents se produisent souvent. La foggara nécessite un entretien continuel; les vents de sable assèchent et obstruent les puits, il se produit un colmatage qui nuit à l'arrivée de l'eau, les éboulements sont fréquents. Dans

24. Abricotiers et peupliers à Tamanrasset.
25. Figuiers et tamaris.
26. La récolte de blé à Tamanrasset.

6: Blanguernon MS25 Tuareg

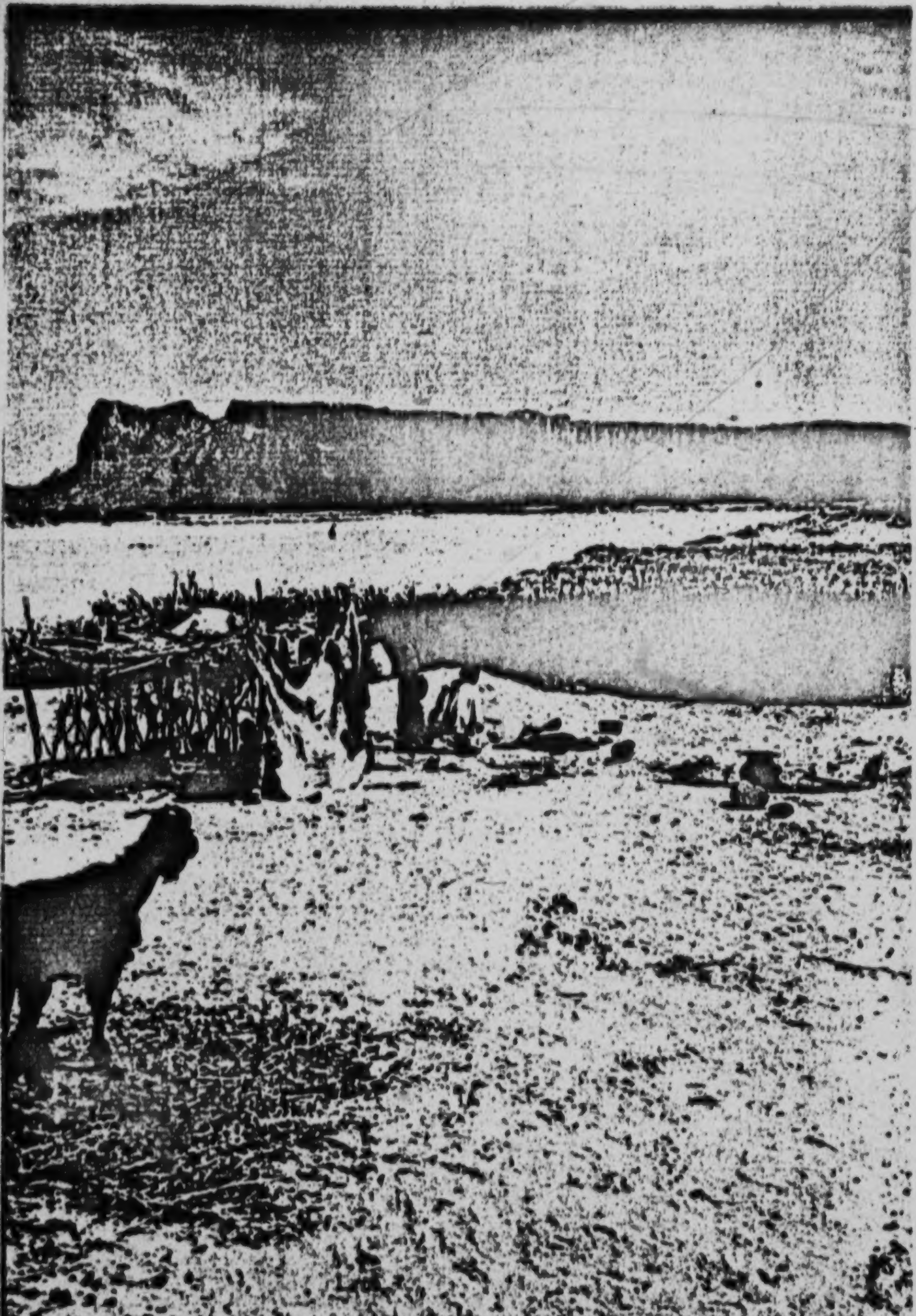


[ρ,72(A)]



[p.72(B)]

[A72(c)]



[illegible]

ce dernier cas, une corvée de volontaires vient aider à la remise en état rapide pour protéger la récolte.

La crue bienfaitrice qui fera monter le niveau de la nappe détruira en revanche le travail des harratin, en comblant un grand nombre de puits; il faudra alors recommencer la foggara. On a récemment essayé, à Tamanrasset, la construction d'un drain souterrain en grosses pierres surmontées de plus petites, puis recouvertes d'argile et de sable, pour permettre à la crue de passer sans dommage pour la foggara. Mais les Nègres ne sont pas en mesure de se livrer à ce genre de travail.

L'eau qui coule constamment de la foggara est accumulée dans un bassin de 8 m. × 4 m. × 0,40 m.; ces dimensions donnent un ordre de grandeur. De ce bassin, en terre levée, étanchéifié à l'argile, le jardinier fait couler l'eau dans les séguias qui la conduisent dans les guemouns cultivés qui se trouvent inondés.

Ce système d'irrigation épuise rapidement le sol.

Les cultures sont arrosées tous les six ou huit jours, chacun des six ou huit jardins dépendant de la foggara ayant son tour d'eau régulièrement.

Lorsque l'irrigation est faite à partir d'un puits (tanout) et non d'une foggara, l'eau est tirée du puits à bras d'homme ou avec l'aide d'un zébu. Quand le majen est plein, le jardinier procède à l'inondation des guemouns.

La terre cultivable qui s'appauvrit très vite a besoin de repos. Les harratin pratiquent la jachère, mais involontairement, car faute d'eau, ou faute de semences, d'assez grandes étendues restent incultes. Il arrive même que, la terre étant épuisée, un centre soit complètement abandonné pour un certain temps.

Les plantes cultivées au Hoggar sont peu nombreuses : le blé et l'orge en hiver, le mil et la tomate en été constituent en fait l'essentiel de la production et couvrent la presque totalité des terres cultivées. Les cultures potagères sont négligeables, et dans beaucoup de centres elles sont inexistantes.

On compte au Hoggar cinq variétés de blé tendre vraisemblablement importées du Touat.

Le blé est semé en octobre et récolté au début de mai.

27. Une jeriba près d'un champ de blé.

La culture se fait par petits guemouns de 1,50 m. sur 3 mètres environ. L'irrigation a lieu tous les six ou huit jours. Le long des séguias, deux lignes parallèles de blé sont semées. La production varie de 10 à 15 pour un. Elle est d'environ de 300 à 400 kilos à l'hectare. La production totale du Hoggar est d'environ 200 tonnes de blé par an.

L'orge est cultivée de la même façon que le blé, mais ne donne que 50 tonnes par an.

Le mil est semé dès que la récolte de blé est terminée. Il en existe deux espèces, l'une dite du Hoggar, l'autre du Soudan.

Le rendement varie de 8 à 10 pour un. La production annuelle est d'environ 60 tonnes. Les épis sont assez fournis, mais sont pillés par les oiseaux, surtout les bengalis, appelés « mange-mil », originaires du Soudan.

La tomate est le principal légume de la région. Plusieurs variétés sont semées, peut-être en existe-t-il une autochtone, mais les harratin ont utilisé depuis longtemps les graines données par la commune. Ils récoltent eux-mêmes leur semence sans sélection, il se peut qu'il y ait dégénérescence. La production des tomates est excédentaire en général. Les fruits sont coupés en deux, puis séchés au soleil afin d'être conservés pour la vente et l'expédition vers les Ajjers, le Tidikelt, El-Goléa et surtout Ghardaïa. Le mode de culture est des plus simples : les jeunes plants sont repiqués, sans ordre, à des distances variant de 30 à 60 centimètres, au hasard du coup de houe. Lorsque les pieds de tomate sont adultes, le guemoun offre l'aspect d'un fouillis indescriptible. Très rares sont les jardiniers qui posent des tuteurs.

Presque tous les jardins indigènes possèdent quelques pieds de citrouille. Il en existe deux espèces, l'une dite du Hoggar qui devient énorme, jaune, peu sucrée, moins appréciée que la variété dite de Métlili, moins grosse, verdâtre et très rugueuse, dont la chair est bien plus sucrée. La citrouille constitue l'essentiel de la nourriture au mois d'octobre et même de novembre.

Les fèves réussissent à merveille, mais seuls quelques jardiniers en cultivent plusieurs guemouns.

LES CENTRES DE CULTURE

Le Hoggar possède de nombreux centres de culture, véritables oasis, d'inégale importance. La situation de ces jardins est toujours la même : dans un oued vivant, entre deux seuils rocheux. On les trouvera donc dans un rayon d'une centaine de kilomètres autour des hauts sommets de l'Atakor.

Les jardins s'étirent le long de l'oued, utilisant au mieux la terre cultivable et irrigable. Un impressionnant damier de guemouns desservi par les lignes de foggaras et de séguias témoigne de l'effort des harratin. C'est un spectacle curieux que l'opposition des taches vertes du blé naissant avec la grisaille de la végétation spontanée; cette verdure semble irréelle. Le cadre dans lequel est situé le centre de culture est toujours pittoresque. Les villages ont de rares maisons de toubs ou de pierres sèches, plus souvent des zéribas de tahlis. La misère y est endémique, et le mot dénuement prend ici son sens absolu.

J'ai personnellement connu des familles, dont l'une de neuf enfants, qui, à certains moments de l'année, savaient en se réveillant le matin qu'elles n'avaient rien à manger pour la journée et qu'il en serait de même le lendemain et les jours suivants. La charité d'un des leurs, à peine moins pauvre, pouvait seule les sauver de la famine.

Il est certain que l'imprévoyance est un facteur déterminant de ce dénuement, mais il n'est pas le seul, il faut y ajouter le peu de fertilité du sol, l'eau souvent insuffisante, surtout après une période de longue sécheresse, les conditions du contrat agricole qui interdisent en fait au hartani de s'intéresser passionnément à sa terre et enfin l'esprit borné et privé de toute espèce d'initiative dont font preuve les harratin. Il faut noter que les Touareg se montrent hostiles au développement de l'agriculture; cette hostilité est à peine raisonnée; il s'agit d'une sorte d'atavisme nomade, augmenté du désir de maintenir intacts les usages traditionnels, et aussi de la crainte de voir pénétrer au Hoggar des étrangers qui pourraient sans doute faire fructifier le sol, étendre les palmeraies en particulier, mais qui ne seraient pas héréditairement soumis à leur autorité.

A propos des conditions de vie dans les centres de culture, je reproduis ici un extrait de notes prises en 1949 lors d'une tournée que je fis, en compagnie du médecin de Tamanrasset. Cette année 1949 était particulièrement sèche, elle faisait suite à quatre longues années de sécheresse.

« Après avoir marché cinq heures depuis l'oued Tilokatine où nous avions passé la nuit, nous arrivons en vue d'une charmante petite oasis située dans l'oued Outoul qui s'est frayé un chemin à travers des basaltes dont nous apercevons les colonnes le long des rives. C'est le centre de culture de Tahart.

« Il y a soixante-trois habitants dont dix-sept enfants — trachomes et conjonctivites. Deux foggaras servent à l'irrigation des jardins, ainsi que deux puits à tirage par bœufs. Le débit des foggaras diminue, les harratin ont essayé de creuser d'autres puits en tête de la foggara, mais ils trouvent à trois mètres de profondeur des gros blocs de pierres qui les empêchent d'atteindre la nappe. Travail long et pénible, avec des moyens primitifs.

« Il y a environ une centaine de palmiers, qui donnent des petites dattes maigres. Presque tous les arbres sont encombrés de djebars, ces harratin n'ont aucune notion de la culture du palmier. Les sujets actuellement productifs ont poussé au hasard d'un noyau jeté dans un jardin.

« Les seules cultures d'hiver sont celles du blé et de l'orge; pas de navets, ni de carottes, ni de fèves, ni aucun de ces légumes qui pourraient permettre d'attendre la maturité des céréales pour faire la soudure entre le mil et le blé.

« En ce moment presque tous les harratin mangent de l'orge verte et des jeunes pousses de tahli.

« Un calcul sommaire permet de constater l'insuffisance de l'alimentation de ces cultivateurs qui, cependant, fournissent un gros effort musculaire sous un climat excessif :

Année 1948. Rapport en blé pour Tahart	1 500 kg.
» en mil » »	300 kg.
	1 800 kg.

soit 1 800 kilos de grain à diviser par 63 fois 365 jours, ce qui donne à peine 100 grammes par jour et par personne, auxquels nous pouvons ajouter trois ou quatre repas de viande par an.

« Cette année, un pou vert menace la récolte de céréales; en été, une sorte de « moustique » s'attaque au mil. »

Pour compléter ces observations, il faut ajouter à la nourriture des harratin le thé très sucré qu'ils boivent chaque fois qu'ils le peuvent, et noter que cette année 1949 fut particulièrement mauvaise.

Si le blé, enchâssé dans le cadre des montagnes arides, donne un air d'opulence au village, le cultivateur sait bien que la production sera insuffisante, et que le cinquième auquel il a droit est déjà engagé près des commerçants mozabites, comme acompte sur les différents achats de l'année. Que faire ? Continuer à cultiver, car telle est la vie. Ce travail têtu pour arracher un peu de blé à une terre hostile est attendrissant au possible et mériterait un meilleur sort; mais il faudrait cultiver l'esprit des Nègres, et ceci est une autre histoire.

Certains de ces centres sont temporaires; les harratin les abandonnent lorsque la terre est épuisée ou lorsque l'eau n'est plus en quantité suffisante pour l'irrigation; d'autres ont toujours été habités et cultivés. Les harratin se bornent à réduire les surfaces de culture pendant les années de sécheresse. Dans les centres permanents, les jardins possèdent des arbres fruitiers.

On trouvera en appendice la liste des principaux centres de culture du Hoggar.

L'ELEVAGE

Pays de nomades, le Hoggar est un pays d'élevage extensif. Au hasard des chutes d'eau naissent des pâturages qui sont utilisés par les Touareg, en respectant toutefois la fructification des herbes. L'irrégularité des pluies annuelles oblige les Kel Ahaggar à emmener la majorité de leur troupeau camelin en territoire soudanais, ainsi environ 7 500 camelins pâturent au Tamesna, tandis que 4 500 demeurent au Hoggar.

L'ensemble des chèvres et des moutons reste près des tentes et trouve plus ou moins aisément sa subsistance. Les ânes qui vivent en liberté sont peut-être les animaux les mieux adaptés. Quelques zébus servant au tirage de l'eau dans les centres de culture sont chichement nourris.

Il ne semble pas que l'élevage soit appelé à une grande extension, les conditions climatiques n'autorisant pas un accroissement excessif des troupeaux.

Le chameau est indispensable aux Touareg, sans lui ils ne pourraient pas vivre au Hoggar. L'association Targui-chameau couvre le pays, elle est nécessaire, elle fait partie du paysage. On voit la double silhouette se découper sur les crêtes des plateaux centraux, tracer un lacis de sentiers sur les regs de lave noire, ou imprimer dans le sable les traces parallèles des pieds du Targui et de ceux du chameau. Cette bête étrange semble sortir d'un autre âge; malgré son allure antédiluvienne et ses membres raides — elle n'a de souplesse que dans le cou —, elle parvient à escalader, pour pâturer, des pentes où l'homme a parfois peine à accéder.

En ce qui concerne le chameau, le terme d'élevage semble impropre. Pour le Targui, le chameau est sa vie; grâce à lui, il peut se déplacer à son gré dans le désert, faire ses échanges commerciaux, demeurer des mois dans une région sans puits si le pâturage est bon. Le chameau est sa joie, il lui permet de prouver ses qualités d'homme; il est aussi l'objet de ses craintes lorsqu'il est malade, ou qu'il a disparu, après avoir brisé son entrave et qu'il faut le suivre à la trace durant des jours pour le rattraper.

Le chameau est également la richesse, l'échelle des valeurs, le cadeau de naissance et de mariage; c'est l'animal noble.

Le Hoggar compte environ 12 000 camelins. Il serait fastidieux d'énumérer la richesse de chaque tribu, disons cependant que les Dag Rali possèdent à eux seuls un cinquième du troupeau.

Les Touareg distinguent trois races de chameaux : une race du Hoggar, une du Soudan et une race du nord appelée maroki. Le chameau du Soudan est le plus grand, en général de pelage clair, fort et rapide; lorsqu'il est très gras sa bosse devient haute, il lui faut une nourriture abondante, il vit mal dans les pâturages maigres. En bonne forme, on peut le charger de 200 kilos de marchandise.

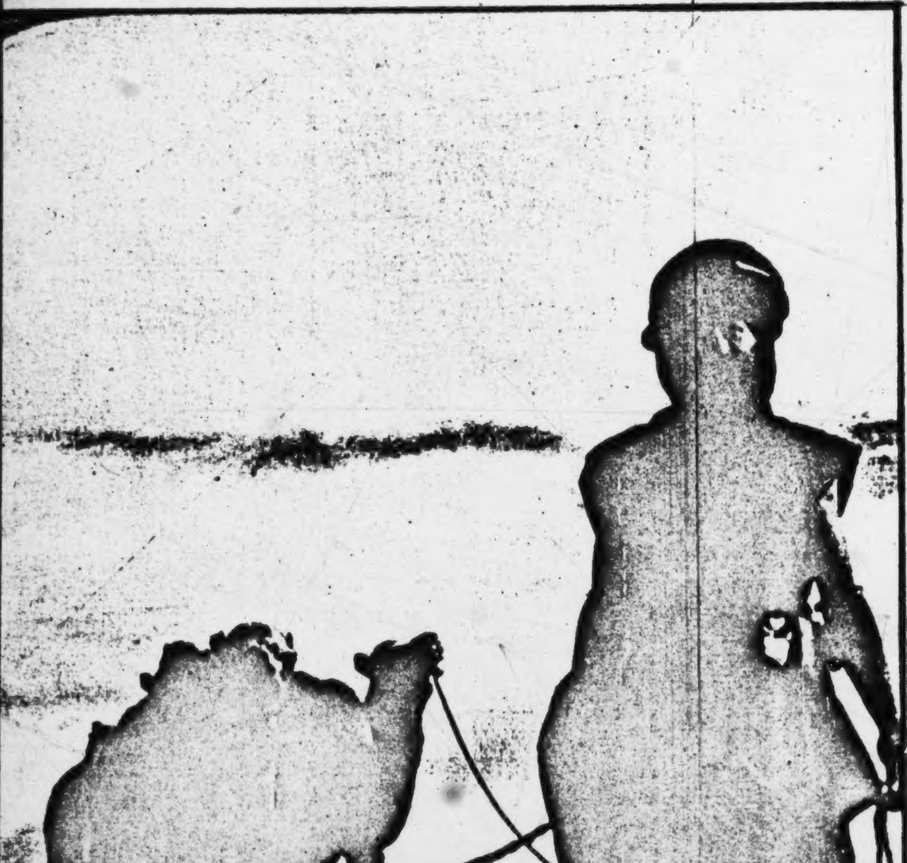
Le chameau du Hoggar est moins grand, mais toujours très fin d'allure; son pelage peut être clair, mais beaucoup sont foncés. Lorsqu'il est gras sa bosse ne s'élève pas beaucoup, mais déborde sur les flancs; plus sobre que les soudanais, il supporte les maigres pâturages. S'il court moins vite, il grimpe mieux; ses pieds s'échauffent sur le sable, mais résistent sur les cailloux déchiquetés. On ne peut guère le charger à plus de 150 kilos.

Il y a assez peu de maroki au Hoggar. Sa taille est plus petite, mais il est beaucoup plus fort; à côté des autres races, il paraît lourdaud. Il exige une nourriture abondante, en retour il porte jusqu'à 300 kilos. De teinte foncée, en général, le maroki possède une laine abondante.

Le vocabulaire touareg pour désigner le chameau est riche, ce qui est une preuve de l'intérêt porté à l'animal. Le terme générique est « amis », « imenas » au pluriel. « Amadjor » est également générique, mais s'emploie dans le sens : chameau aperçu de loin et non identifié (« imoudjar », au pluriel). La chamelle se dit « talemt » (pluriel : « tillemin »); « timetirout » (pluriel : « timetterouin ») veut dire la chamelle pleine. Le chamelon qui vient de naître se nomme « aoura »; lorsqu'il a un an, on dit « ag aouatey »; deux ans : « allogués »; trois ans : « akanafoud »; quatre ans (les dents pointent mais ne sortent pas) : « araïer »; cinq ans (deux dents) : « ag essin »; six ans (quatre dents) : « ag okkoz »; sept ans (six dents) : « Ammessedis »; huit ans (deux canines) : « aoutahallat »; adulte et vieux se confondent, d'autant qu'un Targui est incapable de dire la longévité d'un chameau : certains meurent jeunes, d'autres vieux, mais il n'énonce pas d'âge, car cela pourrait être néfaste.

Le chamelon sevré porte un nom : « assaka »; lorsqu'il est dressé, on dit « abal » ou « amougui ». L'étalon se dit « amali ».

Prolixes pour les noms décernés au chameau, les Touareg le sont davantage encore lorsqu'il s'agit de définir sa couleur.



[facing p. 80]

Alors que le vert, ou le rouge cru étalé sur un papier est mal apprécié, les nuances imperceptibles d'une robe cameline sont classées de façon précise; c'est que les couleurs que nous proposons sont des abstractions, tandis que la différence entre deux gris est concrète comme étant celle entre deux chameaux vus, connus et peut-être aimés.

La correspondance des teintes exprimée par les mots tamahaq avec des nuances françaises est arbitraire, un autre enquêteur pourrait à bon droit donner une autre échelle aussi valable.

Blanc	Beïdedj
Gris foncé	Iendjelan
Fauve	Iebramine
Fauve clair	Atlar
Brun fauve	Ibazaouane
Noir	Ikaoualane
Blanc et noir	Azelraf
Blanc sale	Idegnassen
Gazelle	Ierrane
Gris clair	Ibahouane
Tons verts	Israfane
Blanc roux	Ilemlarane
Brun rouge	Ihaggarène
Ni rouge ni jaune	Ietlarine
Celui qui a les yeux bleus	Iouinaran
Celui qui a la bouche blanche	Imoulssan

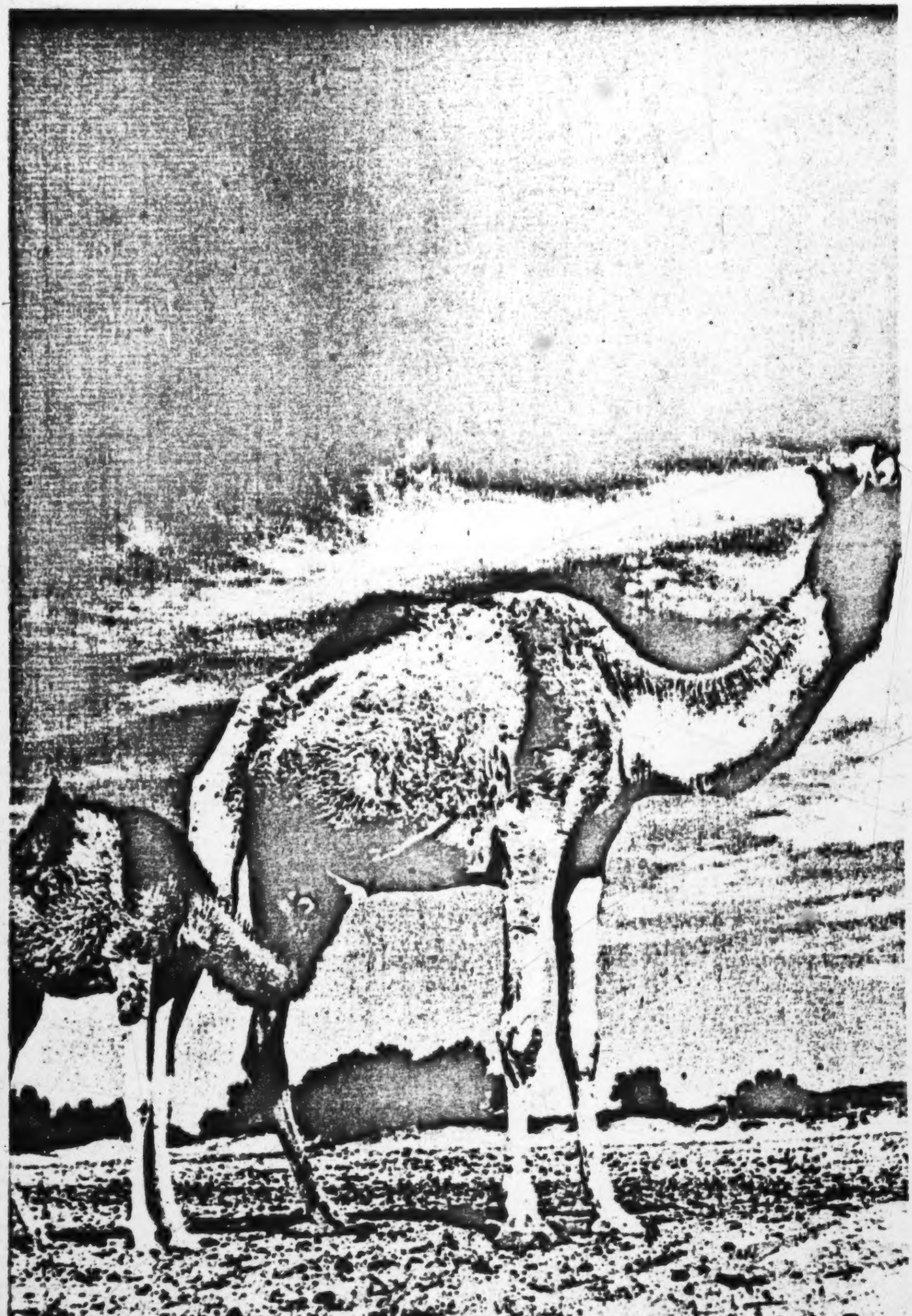
Suivant l'usage auquel la bête est destinée, ou suivant ses qualités, il existe une vingtaine d'autres noms dont voici quelques exemples :

Chameau de selle : « amis ouan tarik »; de bât : « amis ouan edjidji »; de selle pour femme : « amis ouan takhaouit ». Chameau fatigué : « yaddah »; blessé : « yakoder »; bien dressé : « iounane »; difficile à monter : « irraguel ».

Il est inutile de rappeler les caractéristiques du chameau, sa sobriété, son endurance, sa fragilité aussi; rappelons toutefois

28. Au pâturage, rassemblement des bêtes.

6: Blanguernon MS25 Tuareg



[facing p.81].

que lorsqu'il « fait le plein », il absorbe jusqu'à cent vingt litres d'eau.

Dans un pâturage humide, dont l'herbe est verte, s'entend, le chameau reste pratiquement sans boire; lorsqu'il est monté ou bâté, devant faire un voyage à travers un pays strictement désertique ou dépourvu de verdure, il peut passer quatre ou cinq jours en été et environ huit jours en hiver sans boire ni manger.

Si les Touareg sont réputés comme de bons dresseurs de chameaux, c'est qu'ils commencent le dressage vers deux ans. Le chamelon est saisi et se voit passer une « tiriouit » sur la gueule. La tiriouit est un agencement de cordes enserrant la tête un peu comme une muselière. Une longue corde sert de guide, le dresseur monte à cru derrière la bosse, et ceci pendant trois ou quatre jours. Le chamelon commence à connaître l'homme, on lui passe alors une « akala », simple corde fortement attachée à la mâchoire inférieure, une selle est posée pour la première fois; on utilise de préférence la « tahïast » qui est la plus solide. Durant trois mois on apprend au jeune chameau à marcher droit et à se laisser conduire où l'on veut. C'est seulement au bout d'un an que le dressage est achevé et que l'on pose le « tiguemt », l'anneau de nez dans lequel passe la « tarant » qui classe définitivement l'animal : « assaka » ou « amougui ».

Le dressage pour le bât est beaucoup plus simple. L'animal est entravé aux deux pattes avant, on lui passe une tiriouit sur la tête et on l'attache de très court à un arbre. Il restera ainsi sans manger durant deux jours, puis il est lâché toujours entravé afin qu'il cherche sa nourriture, sautant ridiculement de touffe en touffe. L'animal est désormais apte à faire un « amis ouan edjidji ». Les chamelles peuvent également être dressées vers deux ans, soit pour la selle, soit pour le bât. Les Touareg ne les utilisent que lorsque leur lait est tari.

La reproduction des chameaux ne se fait pas au hasard, car les Touareg sélectionnent leurs mâles.

On conserve de préférence comme reproducteur un demi-sang soudanais et Hoggar.

29. Au pâturage dans l'ouet Amded.

Le futur reproducteur doit présenter des caractères physiques bien déterminés, on examine plus particulièrement la structure des membres, la longueur de la queue et l'importance de la poche sexuelle; une grosse tête est un indice favorable, ainsi qu'un pelage blanc.

Les Touareg conservent un mâle pour trente ou quarante chamelles, tous les autres sont castrés : « ennedi ». La castration s'opère assez tard pour ne pas contrarier le développement de l'animal, qui sera toujours employé comme monture ou comme bête de bât.

Les reproducteurs ayant été sélectionnés, la reproduction se fait sans contrôle de l'homme. Le mâle poursuit la chamelle, l'oblige à « baraquer », soit en posant son cou sur le sien, soit en lui mordant la patte. Il arrive que les femelles en rut viennent solliciter le mâle. La saillie se fait, la chamelle étant baraquée, le mâle se trouvant derrière elle, les membres postérieurs complètement pliés, appuyant sa callosité pectorale sur le dos de la femelle, les antérieurs allongés le long du poitrail pour la maintenir prisonnière. La saillie dure, paraît-il, une demi-heure; au bout de deux heures, le mâle peut recommencer une autre saillie. Lorsque toutes les chamelles du troupeau sont fécondées, le reproducteur pâture et se repose près de trois mois.

La chamelle porte douze mois, parfois onze, elle donne un chamelon (les Touareg interrogés n'ont jamais vu deux produits). Une bonne laitière donne six litres de lait à chaque traite, mais on n'en trait que la moitié, le reste étant réservé au chamelon — ce dernier commence à manger seul vers trois mois.

Lorsque, dans la journée, la chamelle va au pâturage, suivie de son petit, elle porte un « abedjo » sur la mamelle afin que le chamelon ne puisse pas téter. L'abedjo est une sorte de filet grossier attaché sur les reins, recouvrant exactement la mamelle; (il est fait de corde fabriquée avec des fibres de branches de tahla : « ikakaben », extrêmement solide et rugueux, ce qui rebute le jeune chamelon).

Les chèvres constituent une véritable fortune pour les

Touareg. Elles se contentent des maigres pâturages des années sèches; elles paissent au voisinage des tentes, où elles reviennent chaque soir pour dormir. On les rencontre partout au Hoggar, même dans les endroits qui au premier abord paraissent les plus déshérités.

La chèvre du Hoggar (une chèvre : « tirsi »; pluriel : « oulli ») est petite, vive, bonne marcheuse. Elle possède de longs poils noirs, mais des croisements avec des chèvres soudanaises donnent des produits au pelage noir et blanc. La production laitière est très variable suivant les saisons, l'abondance et la valeur des pâturages. Une très bonne laitière peut produire près de deux litres de lait par jour, un mois après avoir mis bas. La production moyenne se situe aux abords d'un litre par jour pour les deux traites. Le lait de chèvre fournit le beurre : « oudi amellen », que l'on cuit pour le conserver : « oudi »; il donne aussi les différents fromages (rappelons que le lait de chamelle n'est utilisé que comme boisson).

On pense que le Hoggar compte près de 20 000 chèvres, mais il se pourrait qu'il y en eût davantage. Les Touareg conservent un mâle pour environ cinquante chèvres. La chèvre du Hoggar produit un chevreau à chaque portée, parfois deux mais très rarement. Les chevreaux mâles sont toujours mangés jeunes, ils constituent l'essentiel de la consommation en viande des Touareg.

Le poil des chèvres sert à la fabrication des cordes de toutes espèces, et nous verrons comment la peau est utilisée pour la confection de tous les objets du mobilier touareg.

L'élevage du mouton est très restreint, c'est à peine si le nombre de têtes atteint le dixième du cheptel caprin, et la majeure partie des moutons se trouve dans la région de Tin-Zaouaten.

Le mouton élevé au Hoggar est originaire du Soudan; haut sur pattes, il n'a pas de laine, mais de longs poils raides, en général de couleur fauve. La viande en est excellente. C'est un animal robuste, bon marcheur, mais qui aux dires des Touareg supporte mal les années sèches du Hoggar, les pâturages étant insuffisamment nourrissants. Ce mouton accomplit de sérieuses performances; les Touareg conduisent des troupeaux depuis l'Adrar des Iforas jusqu'aux marchés du Tidikelt et de l'Aïr, au Hoggar. Ces migrations se font bien entendu en hiver, mais les regs traversés sont vraiment pauvres en points d'eau, et les pâturages suffisamment rares pour que ces déplacements constituent un exploit remarquable.

Le lait des brebis est mélangé à celui des chèvres, les peaux sont également employées dans tous les travaux de cuir. Le mouton est considéré comme une viande de choix et servie de préférence à un invité de marque.

Le bœuf est importé du Soudan, c'est un zébu à la bosse caractéristique. Il sert au tirage de l'eau dans les centres de culture. Cependant il peut vivre seul en pleine liberté dans les oueds du Hoggar. L'amenokal possède un troupeau qui s'est ensauvagé : lorsqu'il désire une bête, il doit la faire abattre à coups de fusil. Les bœufs se nourrissent des tahlis qui abondent aux seuils rocheux des oueds, ils s'abreuvent aux gueltas qui sont nombreuses. Ce bœuf est un animal résistant capable d'aller du Tamesna au Hoggar, à travers des regs désolés.

La production laitière est pratiquement négligeable, puisque le Hoggar compte un maximum de 300 bovidés.

La peau est utilisée pour fabriquer des grands dellous pour le tirage de l'eau et des bottas destinées à contenir le beurre.

Le taureau se dit : « essou » (pluriel : « issouan »); la vache : « tessout » (pluriel : « tissita »).

L'âne (« eïed »; pluriel : « ieïdan ») est, peut-être, l'animal le mieux adapté au Hoggar. Les Touareg disent : « Il mange tout, ce qui est vert et ce qui est sec. » Il est de taille moyenne, d'un pelage assez clair, portant sur le dos une grande croix plus foncée. C'est lui qui assure toutes les corvées du campement, il va chercher l'eau, le bois. Il supporte presque toute la charge des déménagements, c'est la monture des femmes, des jeunes enfants et des Nègres. Certains voyageurs ont voulu voir au Hoggar des onagres; en fait ce sont des ânes retournés à l'état sauvage : les Touareg ne pouvant pas les garder près de leurs campements, à cause de l'insuffisance des pâturages, les laissent en liberté. Aussi voit-on un peu partout des troupeaux d'ânes se découper en silhouette sur les montagnes, ou fuir à l'approche de l'homme dans un oued. Les ânes vont boire aux points d'eau permanents aux abords desquels on remarque d'étroits sentiers profondément marqués, qui sont leurs itinéraires habituels.

Lorsque les Touareg veulent récupérer quelques-uns de ces animaux, ils organisent de véritables battues et doivent déployer beaucoup de ruse et d'énergie pour y parvenir. Un véritable dressage est nécessaire pour adapter ces ânes à la vie domestique, car beaucoup sont nés en pleine liberté.

On estime à 5 000 le nombre des ânes du Hoggar, mais ce nombre est certainement inférieur à la réalité.

La viande d'âne n'est pas consommée, le lait d'ânesse non plus.

On trouve quelques rares chevaux, pour la plupart originaires du Soudan, dans certains centres de culture. Animal de luxe, le cheval (aïs) ne peut pas vivre avec les ressources en pâturages du Hoggar. Bien nourri avec de l'orge, il supporte parfaitement le climat et pourrait être utilisé comme monture dans les montagnes du Hoggar où les points d'eau sont nombreux.

Enfin, les harratin élèvent des poules dans tous les centres de culture; ce sont de maigres volatiles qui pratiquement se nourrissent seules. Les harratin mangent surtout les œufs, assez rarement la viande, qui est vendue aux Européens.

[p. 86 is blank]

IV

LA VIE MATÉRIELLE

L'Habitat

Les Touareg, en véritables nomades, utilisent la tente comme mode d'habitation, et parfois, en des circonstances exceptionnelles, la zériba.

La tente touarègue est faite de peaux cousues entre elles et préparées spécialement. Sa teinte rouge qui s'harmonise avec les tons dominants des paysages du Hoggar est agréable à regarder. On utilise pour la confection de la tente (éhakit) les peaux de chèvre, de mouton, de mouflon, très rarement de bœuf; celles de mouflon sont les plus appréciées. Préalablement débarrassée de son poil, la peau est tannée légèrement avec des feuilles de tamat ou d'adjar, puis enduite de beurre afin d'être assouplie. A la suite de ces opérations, on donne la teinte rouge de la façon suivante : le « tamadjouhit », sorte d'argile rouge, est écrasé avec des crottes de chameau; à l'aide de la poudre ainsi obtenue on frotte la peau encore grasse, jusqu'à ce que l'on obtienne la couleur désirée. La peau est ensuite trempée dans l'eau deux jours durant pour qu'elle puisse être étirée, lissée, aplanie, coupée et cousue. Ce sont les femmes du campement qui se chargent de ce dernier travail, toutes se mettent à l'œuvre, plaisantent, conversent, et l'ouvrage va bon train. Une tente peut avoir de 30 à 120 et même 150 peaux. Des touffes de fines lanières de cuir artistement découpées, appelées « balenkassen », pendent du faîte, donnant à l'intérieur un

6: Blanguernon **MS25 Tuareg**

[FACING P. 68]

effet original. La tente est soutenue par six piquets de bois verticaux d'une hauteur de 1,50 m. environ enfoncés de 20 centimètres dans le sol. Ces piquets verticaux sont reliés deux par deux par trois rondins horizontaux, les piquets sont attachés entre eux à l'aide de cordes en poil de chèvre tressé. La tente repose sur ces piquets, elle est fixée à la périphérie à des piquets plus petits ou à de gros cailloux; la face, regardant le sud, est en général ouverte, les bords sont attachés à de grands piquets verticaux, dont la tête est souvent sculptée. A l'intérieur, la tente est entourée d'un « asaber », sorte de longue natte faite de tiges d' « afazzou » (graminée). La confection de l'asaber est un véritable travail de patience; il faut d'abord ramasser l'afazzou, en ayant soin de choisir les tiges les plus longues; de fines lanières de cuir ont, au préalable, été préparées, elles serviront à assembler les brins d'afazzou deux par deux, une lanière par-dessus et une par-dessous. Tous les trois ou quatre centimètres, s'alignent les lanières, et ceci sur la largeur de l'asaber, environ 80 centimètres. La longueur varie de 7 à 8 mètres, soit exactement quatre hauteurs d'homme debout les bras dressés. La bordure supérieure de l'asaber s'orne d'une frise de cuir entrelacé aux dessins géométriques. Ce travail exécuté par deux femmes dure environ un an.

Il faut trois ou quatre asabers pour garnir une tente, deux à l'intérieur tamisent le vent, deux autres s'arrondissent devant la tente, formant une petite cour, assurant l'intimité et ménageant un espace, abrité du vent, où l'on séjourne en permanence.

Lorsqu'on pénètre sous une tente, le côté droit est toujours le domaine de l'homme, le côté gauche celui de la femme; chacun y range ses objets personnels dans un état d'ordre qui surprend toujours l'Européen.

A une cinquantaine de mètres, ou plus, mais toujours à portée de voix, habitent les Nègres, dans un enclos de branchages secs, appelé « afarra »; un autre enclos, contigu, constitue la cuisine.

Un campement est un ensemble de tentes de ce genre,

30. A l'étape on entrave les bêtes pour la nuit.

6: Blanguernon

[facing p 89]

elles sont toujours assez éloignées les unes des autres, afin de préserver l'intimité.

Lorsque, en saison sèche, la recherche des pâturages devient un leurre, les Touareg sont obligés de demeurer à un endroit proche de l'eau, où les chèvres peuvent trouver un maigre pâturage. Les domestiques noirs construisent alors des zéribas. Ils établissent une charpente de branches fourchues, d'environ 2 mètres à 2,50 m. de hauteur, circulaire ou presque, dont le diamètre varie de 3 à 5 mètres. Autour et sur cette charpente sont attachés des tahlis (tiphas), la zériba possède alors une allure élégante. Si les tahlis font défaut, on s'arrange avec d'autres herbes sèches, morakba, guettaf, etc.; la zériba est alors de pauvre allure, mais possède les mêmes qualités d'habitabilité. En été la zériba est bien préférable à la tente, parce que beaucoup plus fraîche.

Le sol de la tente ou de la zériba est toujours recouvert de sable grossier provenant de l'oued, il est fréquemment changé. Un foyer, constitué par quatre pierres disposées en carré et enfoncées dans le sol, permet soit de chauffer le thé, soit d'apporter un peu de chaleur lors des veillées d'hiver. Près des tentes, des piquets supportent les guerbas; on peut voir aussi le tas de bois entretenu par les Nègres, et le grand mortier de bois qui attend sa ration de mil, mais jamais de désordre, ni d'immondices. Un campement peut avoir passé quelques heures ou plusieurs mois sur un emplacement, le jour de son départ on ne trouvera pas le moindre objet cassé et laissé à l'abandon; les Touareg ne laissent derrière eux ni reliefs domestiques ni aucune autre marque de leur passage.

La tente est habitée par la famille au sens le plus restreint du terme. Lorsque l'homme se marie, il prend une tente et y demeure avec sa femme; les enfants jusqu'à neuf ans restent avec leurs parents, mais après cet âge, ils ont une tente pour eux.

Dans les centres de culture les harratin logent soit dans une zériba de tahli, faite comme celle des Touareg, soit dans une maison construite en toubs ou en pierres liées au tin (argile). La maison est couverte d'un enduit de tin étalé sur lit de tahli que supporte une charpente de branches de fersig ou

31. Zéribas dans l'oasis d'Idelès.

d'éthel; la toiture forme terrasse. La porte en général s'ouvre vers l'ouest, tandis qu'une meurtrière est ménagée vers l'est; ce système protège les maisons des ardeurs du soleil de midi. Une telle construction serait insalubre sous d'autres climats; ici peu importe, la famille vit dehors. En hiver tout le monde s'entasse le soir dans l'unique pièce autour d'un feu afin d'accumuler la chaleur au maximum, mais dès le lever du soleil tout le monde sort. Le sol de ces maisons est recouvert du fin gravier de l'oued, renouvelé assez souvent. Les abords de la maison du hartani sont beaucoup moins propres que ceux d'une tente touarègue, les cendres sont éparses, et les immondices sèchent au soleil.

Seul Tamanrasset possède des maisons utilisées par des Européens. Les toubs sont toujours employées dans la construction, cependant depuis peu de temps on essaie, pour certains bâtiments administratifs, la pierre liée au tin. Jusqu'à présent le manque de chaux avait empêché la construction en « dur »; des essais de fabrication de chaux à partir de cipolins ont été tentés, mais le prix de revient au kilo est presque aussi élevé que celui de la chaux arrivant d'Alger.

L'épaisseur des murs varie d'une à trois toubs, soit de 30 à 90 centimètres. Le grave problème est celui de la toiture qui est faite, dans le style local, d'un lit de tin reposant sur des tahlis ou des roseaux; la charpente utilise des branches de fersig et d'éthel, d'une longueur moyenne de 2 mètres à 2,50 m. Il faut, pour obtenir une pièce assez vaste, faire reposer l'extrémité de ces branches sur un gros tronc, ou sur un arc en plein cintre fait en toub. On ne peut donc réaliser que des pièces de 4 mètres de large, à cause de la longueur des troncs ou de la portée maximum de la voûte; quant à la longueur de la pièce, on peut obtenir ce que l'on veut, en ajoutant des éléments de 2 mètres à 2,50 m.

Quelques maisons administratives possèdent des poutres de fer, ce qui permet l'édification de pièces plus larges et évite un grave ennui, celui de constater qu'une poutre est la proie des termites. Afin d'éloigner les termites, on recouvre la charpente d'huile de vidange.

L'enduit intérieur est fait au tin noir, recouvert d'une couche de tin blanc, ou de préférence de chaux qui adhère mieux. L'enduit extérieur est de tin rouge, lissé à la truelle ou strié par les doigts du maçon dans le sens vertical, ce qui est d'un effet agréable. Cette couleur rouge donne à Tamanrasset son allure particulière. Très souvent un petit jardin fleuri égaie la façade. Les maisons européennes possèdent plusieurs pièces, une cuisine, une cour et très souvent un petit jardin potager; elles sont en général coquettement aménagées.

Les Migrations

Les Touareg ne déplacent leurs campements que pour changer le lieu de pâturage des troupeaux; en effet, lorsque la nourriture des animaux devient rare dans un rayon de deux à trois heures de marche autour du campement, le chef de tente ou de fraction, en accord avec les autres membres de la famille, choisit un nouvel emplacement bien pourvu en pâturages et, si possible, relativement près d'un point d'eau. Les tribus imrads n'opèrent ces déplacements qu'à l'intérieur de leurs terres de parcours. Pour pâturer sur les terres d'une tribu voisine, il faut obtenir l'accord de l'amrar de cette tribu, et de plus acquitter une redevance pouvant s'élever à deux ou trois chèvres. Seuls les nobles se déplacent à leur guise dans tout le pays.

Nous avons vu précédemment qu'en année sèche les chamelles étaient envoyées au Tamesna, et qu'elles y demeuraient pratiquement jusqu'à ce qu'une année favorisée par les pluies donne au Hoggar les pâturages souhaitables. Il ne reste donc au Hoggar que quelques chameaux et toutes les chèvres, qui en accentuent encore le caractère désertique. En ces années de sécheresse, les hommes font la navette du Hoggar aux troupeaux de chamelles, emmenant avec eux tantôt des Nègres, tantôt de jeunes adolescents. Les femmes demeurent dans les campements. Les déplacements des tentes sont soigneusement calculés, à cause de la rareté des points d'eau.

Il n'est pas rare de voir séjourner un campement presque un an dans un lieu pas trop défavorisé.

Lors des années humides, les pâturages abondent pratiquement partout au Hoggar, l'eau afflue dans les oueds, les chamelles produisent du lait en abondance; l'on pourrait penser que les Touareg font alors de longs séjours au même endroit : il n'en est rien, tout au contraire, les campements ne cessent de se déplacer.

Au début de la poussée des pâturages, les campements ne doivent pas séjourner trop longtemps au même point, dit la coutume touarègue; sage mesure qui permet aux plantes de fleurir et de porter des graines, mais cette raison mise à part, rien de rationnel ne permet d'expliquer cette giration continuelle des tentes dans un pays couvert du meilleur pâturage. Peut-être est-ce là une manifestation de l'esprit nomade ? Il y aurait une curieuse étude psychologique à faire, afin de comprendre les raisons qui commandent ces déplacements sans valeur pratique apparente, que les Touareg eux-mêmes ne parviennent pas à justifier.

Pourtant le déménagement d'un camp n'est pas une partie de plaisir. Le démontage des tentes est assez aisé et rapidement exécuté par les femmes, mais la recherche des ânes, le chargement, l'arrimage des objets, constituent un travail qui pour un Européen est affolant; il faut aussi songer à la traite des animaux, au départ des troupeaux, aux moyens de déplacement des vieillards et des bébés. Le camp n'est guère en mesure de partir avant neuf heures du matin, et cependant on travaille depuis le lever du jour. Vers quinze heures la caravane s'arrête afin de passer la nuit; il faut alors décharger les bêtes, dresser les asabers, préparer les repas, traire les animaux; et recommencer le lendemain matin.

Il est une migration régulière qui se produit chaque année; lorsque le blé et l'orge mûrissent dans les jardins, on est alors en avril, toutes les caravanes revenues du Soudan ont stocké leur mil dans les silos, presque tous les campements se dirigent vers les centres de culture. Les chèvres restent au désert sous la garde des Nègres. Chaque petit centre de culture voit alors un rassemblement de Touareg qui viennent contrôler la récolte, et vivre à la charge des khammès, suivant les clauses du contrat agricole. C'est une période joyeuse, les tendi et les ilougan se succèdent tous les jours.

A propos de ces migrations, il faut noter que les Touareg ne suivent pas exactement les nécessités du climat : une période sèche devrait obligatoirement entraîner un exode des tribus vers les terres soudanaises où les troupeaux seraient au mieux dans des pâturages presque permanents, et cependant les tentes et les chèvres restent au Hoggar. Les raisons politiques ne suffisent pas à expliquer cette contradiction des coutumes avec les obligations du climat. Peut-être faut-il voir dans cette coutume l'effet d'une longue habitude renforcée par des facteurs sentimentaux. Il est certain que hors du Hoggar et de leurs terres de parcours, les Touareg se sentent mal à l'aise, ils manifestent leur joie d'être de retour dans leurs montagnes. On a l'habitude de dire que les Touareg sont de grands voyageurs, mais non de grands nomades; la raison essentielle est certainement l'attachement profond qu'ils manifestent pour leur sol, ce qui paraît incompatible avec la mentalité nomade.

Pour résumer les migrations des Kel Ahaggar, disons qu'elles s'étendent dans un rayon d'une centaine de kilomètres, au sein de leurs terres tribales, mais que les hommes peuvent conduire les troupeaux, suivant les époques, vers des pâturages éloignés de mille kilomètres du campement familial, et qu'un courant caravanier annuel les voit se déplacer de 15° de latitude.

Les harratin cultivateurs ne sont que des sédentaires occasionnels, chaque année on constate un gros mouvement humain d'un centre de culture à un autre. A cela trois raisons : les Touareg, possesseurs du sol, ne sont plus en mesure de fournir au hartani la semence suffisante et de maintenir le contrat agricole; l'eau vient à manquer dans un centre, ou le creusement des foggaras devient impossible; enfin la terre appauvrie a besoin de repos. C'est ainsi que, d'une année à l'autre, un centre important et bien cultivé peut devenir insignifiant, et même désert. Il paraît impossible de prévoir un cycle pour ces migrations agricoles.

LE MOBILIER TOUAREG

La légèreté et la souplesse sont les deux qualités essentielles du mobilier touareg. Tous ces objets doivent être transportés à dos d'animaux, le poids est par conséquent l'ennemi principal; d'autre part, les animaux portent plus aisément des fardeaux capables de se mouler contre leur corps. Aussi trouvons-nous tout un assortiment de sacs, surtout en cuir, dans l'équipement touareg.

Le tannage de ces sacs est fait de façon à maintenir le cuir très souple; mais le procédé employé ne convient que sous des climats d'une extrême sécheresse : transportés en France, les cuirs touareg semblent reprendre vie, ils se gonflent d'humidité, puis dégagent une odeur désagréable et finalement deviennent inutilisables.

Tous ces sacs sont décorés. Certains sont teints et portent des dessins exécutés avec de la teinture, ou brodés avec des cuirs de couleur, parfois même agrémentés de motifs en tissu, rehaussés de coutures de soie; d'autres sont en cuir naturel, ornés de lanières de cuir effilochées, car le grand principe de décoration pour tout ce qui se transporte à dos de chameau semble être d'allonger les lignes, afin de créer une harmonie avec la silhouette de cet ahurissant animal. Les motifs décoratifs sont nombreux, mais toujours linéaires; le cercle est utilisé ainsi que l'arc de cercle, mais la ligne droite domine, point d'arabesques ni de courbes compliquées, on dessine des triangles, des carrés, des rectangles, voire des trapèzes et des losanges. Le rouge domine dans les cuirs, mais une gamme abondante de couleurs artistement utilisées permet des effets agréables à l'œil; des verts tendres caractérisent le travail en provenance du Soudan, des blancs purs sertissent des noirs, des verts foncés et des bruns, le jaune en différents tons couvre de grandes surfaces. Enfin de légères entailles dans le cuir teint donne des effets originaux.

Les sacs sont arrimés sur les bêtes par de nombreuses cordes. Celles-ci sont tressées avec des poils de chèvre. La fabrication de tout ce mobilier exige une patience et un temps que l'on a peine à imaginer. Un tel travail ne peut se concevoir que dans le cadre de la tribu nomade.

On pourrait entreprendre une étude intéressante sur la décoration touarègue, en la comparant à celle de certaines tribus indiennes d'Amérique; on songe alors aux hypothèses émises par le commandant Cauvet, dans *Les Berbères en Amérique*.

Voici une liste des divers objets que l'on rencontre sous une tente touarègue, liste sans doute incomplète, car les objets les plus familiers sont les plus facilement oubliés.

La femme, maîtresse du foyer, possède ses affaires personnelles. Le sac-armoire, grand rectangle de 80 centimètres sur 60 centimètres, surmonté d'une ouverture de 30 centimètres de haut sur 50 centimètres de large, se nomme « agherredj »; on y range les vêtements. Certains de ces agherredj sont de magnifiques œuvres d'art.

Les autres sacs appartenant aux femmes ont tous la même forme. Le « guerfa » est plus petit que l'agherredj, le « tarerrat » tressé en poil de chèvre se rencontre plus rarement.

Les « adhaboun » constituent toute une collection de petits sacs aux formes les plus variées, possédant une armature solide faite de palmier tressé, parfois de bois; on y serre les menus objets : bijoux, parfums, remèdes, etc. Tous ces sacs sont en général fermés par le fameux cadenas touareg, fermeture morale, mais toujours respectée.

Les femmes riches possèdent, rangée dans un coin de la tente, une selle spéciale appelée « akhaoui » ou « takhaouit » suivant sa grandeur. C'est un assemblage extrêmement curieux de trois espèces de bois (tehounek, laurier-rose, tabrakat), dont chaque morceau est choisi en fonction de son usage, moulé, taillé et décoré. Les différentes pièces de la takhaouit sont assemblées par des liens de cuir; il faut des années pour réunir les branches capables d'être utilisées, ce travail est presque toujours l'œuvre des femmes. L' « haïf » est une sangle qui fixe la selle sur le dos du chameau; tressée en poil de chèvre, elle mesure 5 centimètres de large et 3 mètres de long; une des extrémités s'orne d'un énorme pompon de 50 centimètres de large, pesant parfois plus de 3 kilos, des broderies de laine rouge et verte donnent une allure somptueuse au pendentif qui tombe presque jusqu'à terre lorsque l'haïf fixe la selle.

Une takhaouit richement décorée possède d'autres pompons symétriques à l'haïf, ce sont les « tidarsiouin ».

Le tapis féminin par excellence, posé sur la tarraouit lors d'un voyage, vient de Timmimoun, on le nomme « tagamdafest »; il a de larges bandes noires, rouges et vertes et, en son milieu, des touffes de laine jaunes, noires et vertes.

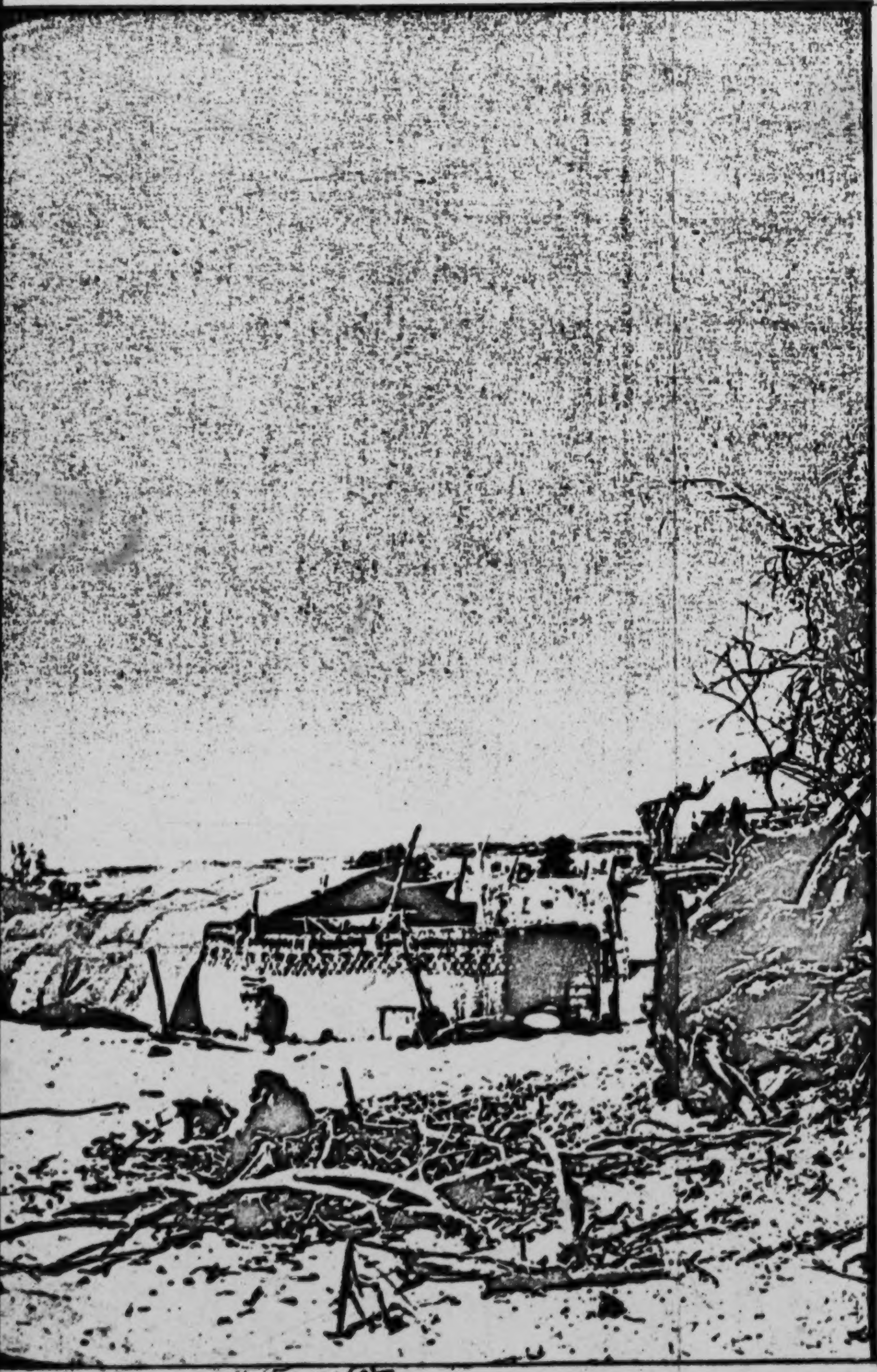
Ajoutons aux objets appartenant à la femme le « sendouq », sorte de caissette dans laquelle on enferme le sucre et le thé; le nom, d'origine arabe, semble indiquer une importation relativement récente. Le « tesenit » est un couffin en fibre de palmier où l'on range les ustensiles de cuisine.

L'homme, lorsqu'il est élégant — et les Touareg veulent tous l'être lorsqu'ils sont à chameau —, possède une « djebira » (grand sac fabriqué au Soudan) aux splendides décorations de cuir dans lesquelles dominent les blancs et les verts tendres. Pour ne pas abîmer les broderies la djebira est toujours portée à l'envers, et retournée en approchant d'un campement.

On tasse le linge dans un grand sac de cuir teint et décoré au trait : « echchekoua », que l'on ferme au cadenas. La « tchékouat » (« dabia », en arabe) est de taille plus petite, la « tesoufra » contient le lait, elle est vierge de décoration, car les teintures ne résistent pas à l'humidité. Des petits sacs appelés « etfadoul » renferment le thé et le sucre.

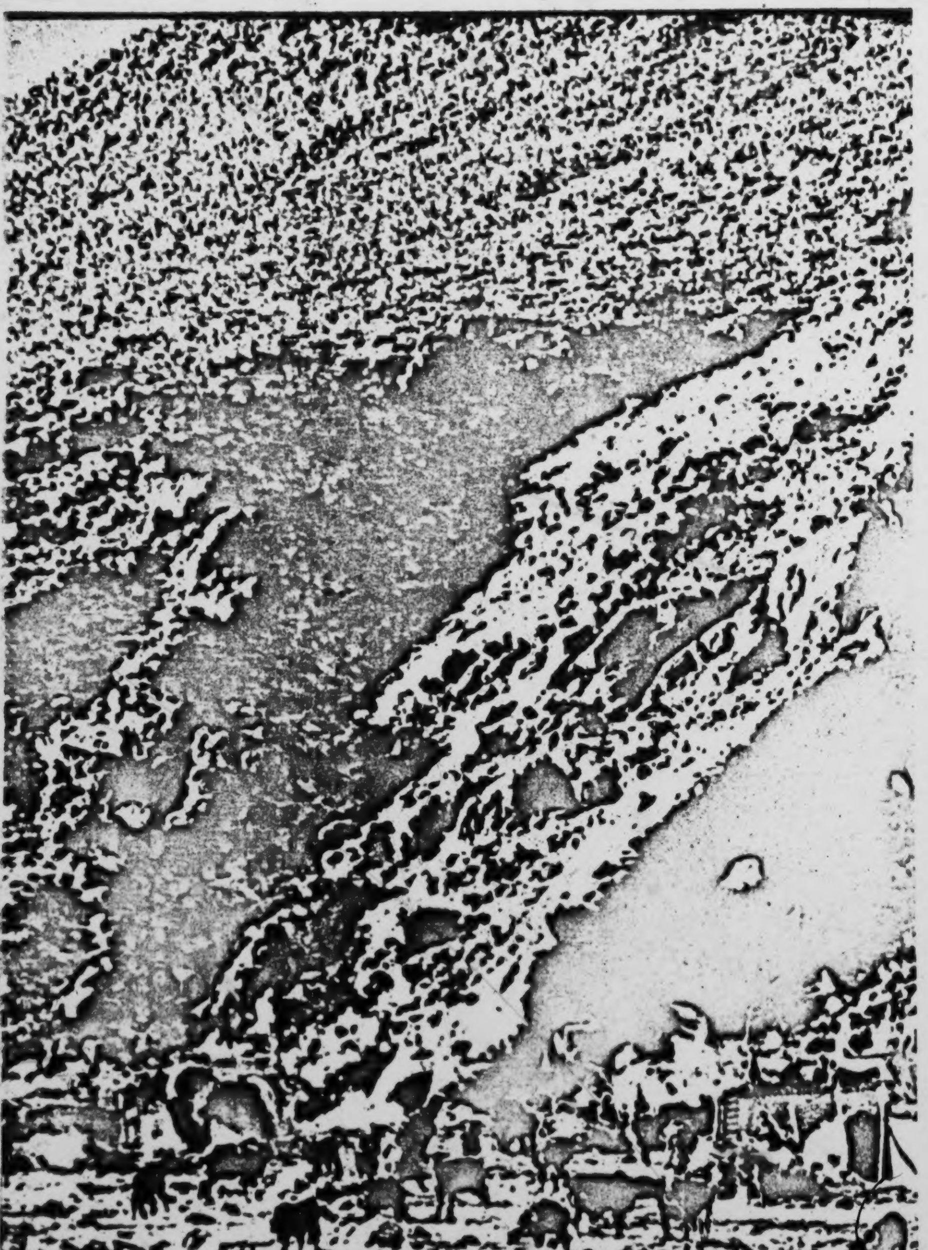
La « tarik » (« rahla », en arabe) orne le coin de la tente réservé à l'homme. La selle de chameau est bien connue, il en existe plusieurs types : la « tamzak » fabriquée au Soudan est la plus prisée des Touareg, son dossier a une forme caractéristique, et elle s'orne de dessins en cuir vert, toute une quincaillerie est fixée derrière le dossier. L' « akoka » est encore une bonne tarik, assez honorable à monter, ses couleurs noires

32. Tente touarègue.
33. Campement touareg à Tessiben



[p 96(A)]

6: Blanguernon MS25 Tuareg

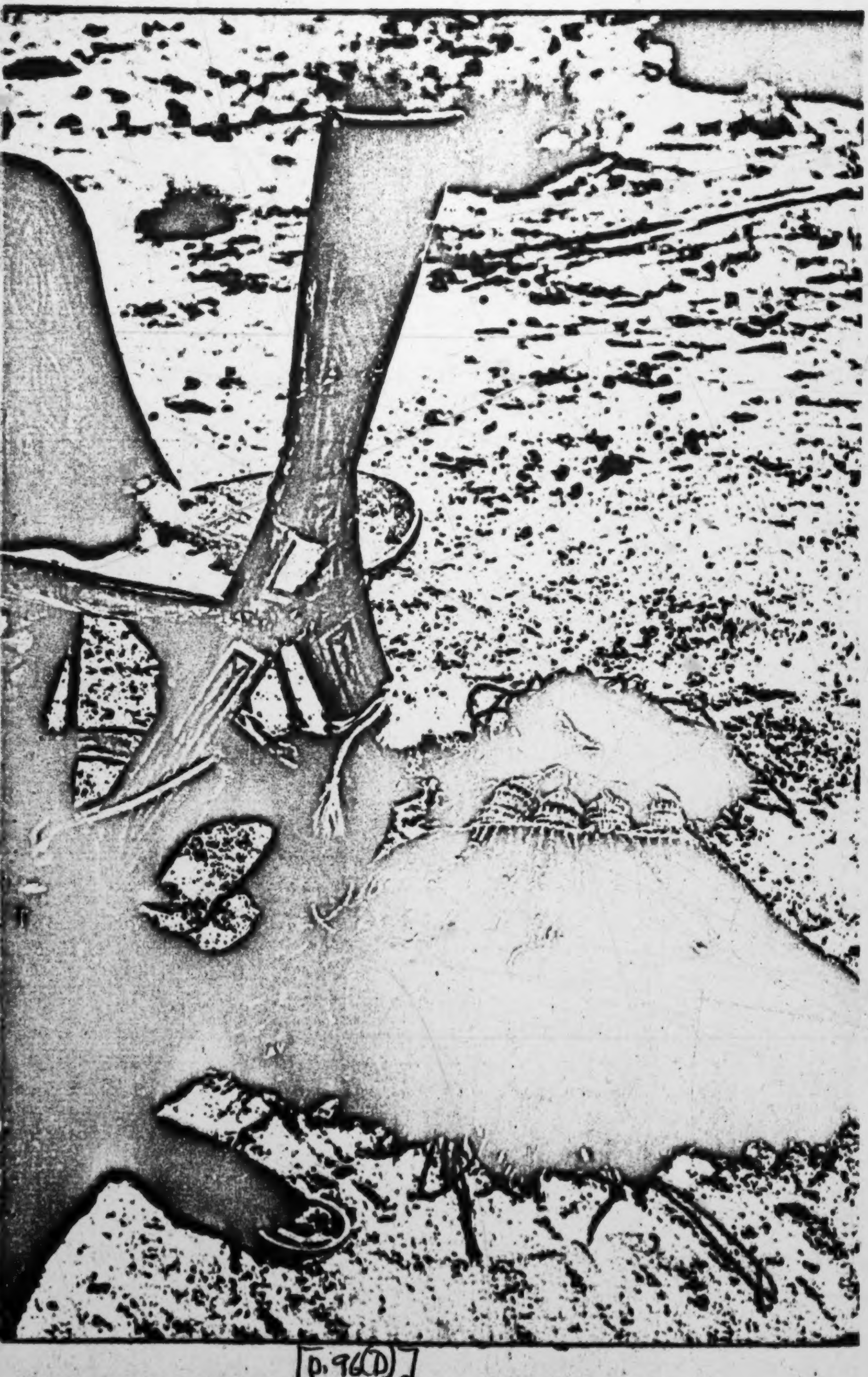


[p.96(B)]

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[p 96c]

6: Blanguernon MS25 Tuareg



[p. 96(D)]

et rouges la rendent plus discrète; elle est aussi, dit-on, plus solide. La « taïast » ne possède pas de croix en avant, elle est en bois décoré, très solide; elle convient au dressage, un homme élégant ne s'en sert pas en voyage. Afin de ne pas blesser le chameau, on pose la tarik sur deux ou trois petits tapis carrés, les « sadfar », mesurant environ 50 centimètres, qui présentent des bandes de tissu bleu et blanc formant des motifs géométriques; ils sont légèrement rembourrés avec de vieux tissus.

Pour parer le chameau, les Touareg posent sur le siège de la selle un tapis, soit du Fezzan, soit de Ghardaïa, appelé « taouart ». La sangle (haïf) est la plus lourde possible. La « rezama » (arabe, « tarant », en tamahaq), qui sert à guider l'animal, est en cuir tressé et orné de lanières de couleur; on prétend qu'une tarant en cuir de hyène rend l'animal plus rapide.

Enfin pour celui qui désire une bête particulièrement bien équipée, on fixe sur le nez du chameau un « cascabou », sorte de monture en cuivre avec pendeloque et sonnettes, ce qui confère à l'animal une fière allure et classe son propriétaire.

Le matériel collectif comprend d'abord les « abaïor » destinées à contenir l'eau; ces guerbas sont fabriquées avec des peaux de chèvre ou de mouton. Les « tamhit » (« mezoued » en arabe) servent à transporter les grains. On fabrique le beurre dans l' « edjiouer ».

Nous connaissons déjà l'usage du tendi et du pilon (iharen). Les meules dormantes ou tournantes appelées « tahount » sont utilisées près des centres de culture.

Le « terahout » est le plat hémisphérique, il existe en différentes tailles. Les « tesoukalin » sont les petites cuillers; la grande, souvent pyrogravée, se nomme « temoulalt ». La marmite de métal ou de terre cuite s'appelle « terrirt ». Tout ce qui est utilisé pour la confection du thé porte des noms arabes : la bouilloire (ralleye), la théière (béred), les verres (el kissan) et le plateau (el tabla). Le trépied se nomme « isseguida ».

24. Type de selle (taïast) avec sa sangle (aïf).

L'HABILLEMENT

La grande allure des Touareg, qui impressionne tant celui qui pour la première fois arrive au Hoggar, est due, pour beaucoup, aux vêtements qu'ils portent. La silhouette des « hommes voilés » est désormais familière. L'amplitude des vêtements, et la légèreté du tissu qui favorise les drapés harmonieux semblent exagérer la taille des hommes comme celle des femmes. Nombreux sont les voyageurs européens qui laissent errer leur imagination, parlant de fantômes bleus, se livrant à des comparaisons aussi irréelles qu'évocatrices. Il faut, ici, dépouiller, au sens propre, les Touareg de cette auréole poétique. Commençons par le pantalon appelé « iqarbi » (c'est le « sarroil », en arabe). Très large et non plissé, une coulisse à la taille permet de serrer l'iqarbi à l'aide d'une ceinture de cuir tressé appelée « tamenalt »; il n'y a pas de poche. On compte 1,50 m. de tissu en 140 de large pour sa fabrication. Il est souvent en satinette noire ou en chegga. L'amplitude du sarroil est indispensable pour monter à chameau, s'asseoir par terre et dormir avec.

L' « éressoui » est une immense gandoura de tari (tissu bleu imprégné d'indigo qui déteint et donne aux Touareg cette teinte de peau caractéristique) ou de mahmoudi (cotonnade blanche). La largeur de la gandoura doit être supérieure à l'envergure des bras, soit en général trois largeurs de tissu, 2,40 m. environ. L'éressoui est fendu presque entièrement sur les côtés et possède une immense poche plaquée à gauche sur la poitrine. On compte 8 mètres de tissu en 80 centimètres. D'ordinaire les Touareg portent un éressoui bleu par-dessus un éressoui blanc, ils relèvent sur chaque épaule l'excédent de tissu qui normalement devrait pendre sur les bras, provoquant ainsi une opposition du bleu et du blanc du plus heureux effet. Le bras se trouve découvert et laisse apparaître le bracelet de pierre taillée (serpentine) appelé « habidj », qui est une arme de défense dans la lutte.

On appelle « takamist n'kora » une gandoura de forme identique à l'éressoui, mais faite de tissu fabriqué au Soudan, composé de petites bandes de un centimètre cousues les unes aux autres. La teinture bleue du takamist adhère particulièrement à la peau. Les Touareg ne portent ce vêtement que les jours de fête, car il coûte très cher.

Le « tameskinout » est également une gandoura faite dans un tissu fabriqué au Soudan, mais dont les bandes ont une largeur de 4 à 5 centimètres. Ce vêtement fort onéreux, lui aussi, se rencontre beaucoup plus rarement.

Une autre gandoura appelée « rati », qui ne se porte que dans les grandes occasions, possède des rayures de teintes violine et beige; elle s'orne de broderies, formant des cercles dans le dos. La grande poche de poitrine est également brodée. On appelle « taguelmoust » le voile bleu brillant aux drapés soigneusement étudiés qui cache le visage des Touareg, que les romanciers ont nommé « litham », mot inconnu au Hoggar. La grandeur du taguelmoust est en général de 3,50 m. sur 0,25 m. Le tissage de type soudanais ressemble à celui du takamist dont les bandes ont un centimètre. Le choix d'un taguelmoust est malaisé pour un Européen, il est fonction du nombre de bandes, de la qualité de la teinture bleue qui, lorsque le tissu est neuf, ressemble au papier carbone tant elle est brillante. Le taguelmoust ne se lave qu'après un long usage, il ne peut plus alors servir lors d'une cérémonie. La façon d'arranger son taguelmoust classe un homme, il permet aux initiés de distinguer les tribus. Le chèche, blanc ou noir, que l'on porte de plus en plus, est d'importation arabe, il offre l'avantage de durer plus longtemps et de coûter beaucoup moins cher; 4 mètres ou 4,50 m. sont nécessaires pour obtenir l'allure voulue. Certains Touareg font des arrangements de chèche et de taguelmoust du plus heureux effet. Sans entrer dans les hypothèses qui ont été émises sur l'origine du port du voile chez les hommes, bornons-nous à dire, comme les Touareg, que c'est la coutume, et notons qu'il est indispensable de se voiler lorsque l'on circule au désert; tout Français qui voyage à chameau ou à pied se rend compte rapidement qu'il lui faut suivre cette coutume sous peine de voir son visage prendre l'allure d'une peau de lézard. Le taguelmoust a l'avantage sur le chèche de déposer sur la peau une couche de teinture grasse qui évite les crevasses dues à la sécheresse de l'air.

La chaussure du Targui est la naïl appelée « ighatimen ». Sa forme arrondie est bien connue. Une lanière de cuir passe entre le pouce et l'index, deux bandes de cuir recouvrent le pied et sont cousues presque à la hauteur du talon. La semelle comprend trois épaisseurs cousues entre elles par une ou plusieurs lignes de points. Des dessins aux couleurs agréables ornent les différentes naïls et permettent d'en distinguer l'origine. Les ighatimen sont fabriquées au Soudan, les plus célèbres viennent de Zinder ou de Tahoua.

Les tribus montagnardes — Dag Rali et Adjouh n'Téhélé surtout — confectionnent des naïls d'un type particulier, appelées « imarkaden ». Le bout est droit, légèrement plus large que le pied, le talon est également droit, les côtés dessinent une courbe formant un resserrement vers la voûte plantaire. L'épaisseur des couches de cuir peut atteindre un centimètre, les coutures de cuir à gros points permettent la décoration. Une longue lanière rejoint des boucles de cuir cousues sur la semelle, et se noue sur le cou-de-pied. La chaussure élégante est l' « ighatimen ».

Il faut ajouter à l'habillement d'un Targui tous les objets qu'il porte, y compris ses armes.

Le « taralabt » est un portefeuille de cuir pendu au cou. Un ingénieux système de fermeture à glissière l'empêche de s'ouvrir, il est toujours noir et décoré artistement de coutures jaunes, vertes ou rouges. De nombreuses poches intérieures permettent de serrer : la glace, le « tazolt » (noir à yeux, qui est parfois contenu dans un étui spécial), le « chemma » (tabac à chiquer), le « kelbou » (natron destiné à adoucir le tabac), les papiers personnels et parfois de l'argent.

Du cou pendent, suspendues par un fil de cuir, les amulettes appelées « tera »; ce sont de petits rectangles de cuir, contenant soit des papiers écrits par un taleb, soit des produits magiques préservant des maladies, des Kél es Souf et du malheur en général. Chaque Targui est abondamment pourvu de tera qui lui rendent la vie supportable.

L' « iremdan » (« menguech », en arabe) est un instrument indispensable; il comporte une lame coupante, un poinçon et une petite pince (du genre pince à épiler). Ces lames pivotent autour d'un axe; un anneau permet de suspendre l'iremdan, mais ce dernier est souvent porté dans un étui spécial. Cet outil est tour à tour trousse de chirurgien, pour extraire les épines de tahla de la plante des pieds, et nécessaire de cordonnier pour réparer les naïls. Sans son iremdan, un Targui ne peut se permettre de voyager.

Nous avons déjà parlé de l' « abidj » ou bracelet de pierre polie. Le « tissak » est une petite bague d'argent, sans valeur artistique. La clef du cadenas touareg, qui pend souvent sur la poitrine, est un ornement très prisé.

Aucun Targui n'entreprend un déplacement important sans être muni de sa « takouba », l'épée portée au côté qui donne cette allure moyenâgeuse aux Touareg, semblant les faire sortir d'un livre d'images. Il y a takouba et takouba, certaines valent deux jeunes chameaux, elles se distinguent grâce aux rayures de la lame et à l'estampille marquée par le maalem. La première qualité de takouba se nomme « tazraït », elle a cinq rainures sur la lame, et un rond dont le diamètre vertical est surmonté d'une croix; une tazraït doit couper une entrave de chameau enfoncée dans du sable dont seulement cinq centimètres dépassent. Le type « arlal » n'a pas de rayure, mais porte la même marque que la tazraït, c'est une excellente takouba aussi estimée que la précédente. La « talit », de valeur sensiblement équivalente, n'a pas de rayure, possède la même marque que la tazraït, doublée d'un lion stylisé. Une « inaseri » coûte moitié moins cher, elle a trois rayures et porte un dessin en forme de croissant avec trois pointes dirigées vers le centre. La « tabloq » possède une longue rainure médiane et s'orne d'une silhouette de lion; elle coûte aussi cher qu'une inaseri. L' « adadiglen » n'a jamais été portée par un lâche, elle vaut une tabloq, une longue rainure médiane est flanquée de deux petites rainures; de chaque côté de la grande rainure deux K se tournent le dos. L' « elghenihé » est une épée beaucoup plus rare, bien qu'elle ne vaille que la moitié d'une adadiglen;

elle n'a qu'un seul tranchant, trois grandes rainures, et un croissant avec une pointe dirigée vers le centre. La « tama », beaucoup plus commune, vaut à peine la moitié de l'elghenihé; on la reconnaît à sa rainure médiane, à deux petites rainures parallèles, et à deux croissants dont une seule pointe se dirige vers le centre. Il existe d'autres takouba, de fabrication récente; elles sont parfois des copies des vieilles lames, mais on les reconnaît aisément. Certaines vieilles takouba ne portent pas de marques distinctives, il faut pour les apprécier être un véritable connaisseur.

On rencontre encore des Touareg portant la lance de fer : l' « allar », qui était une arme de jet à petite distance. Elle mesure environ 1,90 m. Le port de la lance se perd de plus en plus. Pour chasser le mouflon on utilise une sorte de javelot dont la pointe et le talon ont la forme de ceux de la lance; cette arme se nomme « tarrada ».

Notons pour mémoire des armes qui ne se portent plus : le « tilok », poignard de bras magnifiquement décoré, maintenu à l'avant-bras par un bracelet de cuir; l' « arrar », bouclier en peau d'antilope, blanc, orné en son milieu de dessins et d'appliques de métal; ce grand rectangle aux sommets arrondis donnait aux guerriers une allure des plus impressionnantes. Les boucliers sont actuellement introuvables.

Pour en finir avec l'habillement de l'homme, citons le « tabroq », couverture venant de Timimoun appelée « dokali », porté les jours de grand froid et qui donne aux Touareg une ressemblance avec certains Indiens d'Amérique.

Les femmes touarègues (« tamat », « tidedin » au pluriel) portent des vêtements qui par bien des points ressemblent à ceux des hommes. Elles ne sont pas voilées, mais quand un étranger leur est présenté, elles dissimulent leur visage par simple pudeur.

Comme les hommes, elles portent une longue gandoura de tari appelée « erressoui », mais l'ouverture du côté n'a guère que 30 centimètres sous les bras. Il existe une erressoui blanche portée sous la bleue. La femme a également une « takamist n'kora » qu'elle revêt lors d'une visite ou d'une fête.

Elle s'enveloppe dans un grand rectangle de tari de 3 mètres sur 2, appelé « afar ». La clef du cadenas est attachée à un coin du voile; elle fait contrepoids lorsque l'afar est rejeté par-dessus l'épaule.

L' « ikaraï » est le châle de tête, on l'appelle plus particulièrement « alechou », lorsqu'il est fait avec du tissu de taguelmoust; il mesure environ 1,50 m. sur 0,50 m. Lors de l'ilougan, qui est une sorte de quadrille à chameau, un méhariste enlève l'alechou à une femme et s'enfuit, poursuivi par les autres Touareg qui cherchent à reprendre le voile. Le vainqueur est fort considéré !

Le « tabarikant » est un très grand voile de 3 mètres sur 2, dont la teinte d'un rose très soutenu est du plus heureux effet; il était importé de Tripolitaine, c'est un tissage de laine très fin. Le tabarikant est de plus en plus rare, il se transmet de mère à fille et ne se porte que les jours de fête. Le « raïki » est un autre voile, aussi grand que le tabarikant en tissu de laine, mais blanc; il est aussi très rare.

La Targuia ne porte pas de sarroil, mais une sorte de jupon arrivant au genou, simple pièce de tissu nouée à la taille. appelé « assedjebès ». Les fillettes prennent l'assedjebès lorsqu'elles sont nubiles.

Les femmes chaussent les « ighatimen », portent des « tera » et possèdent toutes un « taralabt » d'une forme un peu différente de celui des hommes. L' « iremdan » est souvent porté sans étui. En hiver, le « tabrok » (dokkali) est aussi un vêtement féminin.

Les tout jeunes enfants sont nus, plus tard ils prennent la gandoura bleue; les garçons ont un sarroil vers huit ou neuf ans. Vers quinze ans, ils commencent à se voiler.

La Nourriture

Les Touareg sont particulièrement sobres, et leurs conditions d'existence ne les prédisposent pas à la confection d'une cuisine finement préparée. La nourriture touarègue n'a rien qui puisse flatter les goûts d'un gourmet. Les quelques

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[Facing p. 104]

plats agréables à manger pour un Français ont été empruntés aux Arabes et ne seront pas mentionnés ici.

Les éléments de base de l'alimentation touarègue sont : le mil, le lait et les dattes. Le mil (enelé) vient du Soudan, ou est récolté au Hoggar en culture d'été; ce dernier, dont le grain est plus petit, est apprécié davantage, mais insuffisant en quantité.

Le mil (« bechena » des Arabes) est écrasé au pilon et vanné, afin de ne conserver que la farine blanche. Cette farine est parfois consommée telle qu'elle vient d'être écrasée, c'est le « tibik » utilisé sur la piste par le méhariste pressé et parfois même au campement.

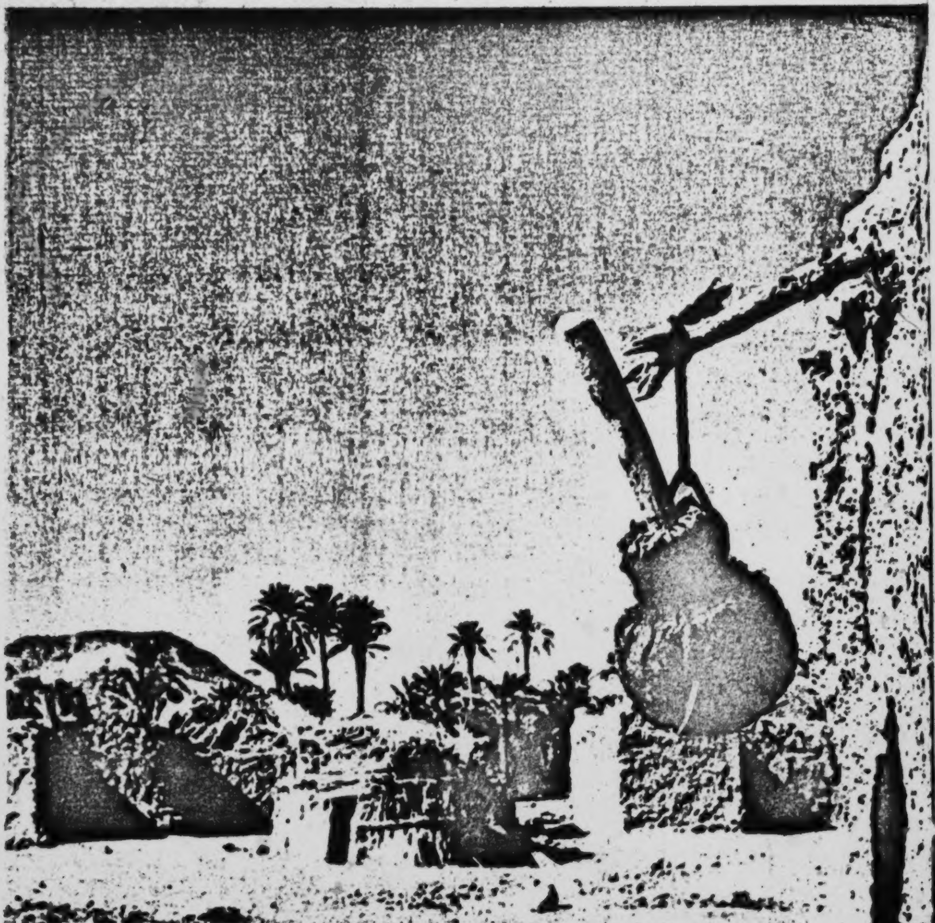
On appelle également « tibik » une préparation plus savante : le mil, écrasé, vanné, puis lavé, est mis dans une tarahout. Des galets chauffés sont enfouis dans les grains, jusqu'au moment où ces derniers deviennent légèrement cuits, plutôt torréfiés. On vérifie le degré de cuisson à l'odeur agréable qui se dégage du plat. Ce grain est ensuite concassé avec des dattes sèches. La poudre ainsi obtenue est consommée sans autre cuisson.

L' « arahara » est une recette plus compliquée : écraser du mil, de façon à obtenir une farine bien fine; concasser des dattes, y ajouter un peu d'eau afin de former une pâte; écraser du « tikamarin »; mélanger farine, pâte de dattes et poudre de fromage; verser beaucoup d'eau jusqu'à obtention d'un liquide ayant l'apparence du lait. Consommer frais en été.

L' « asink » constitue le plat national des Touareg : écraser du mil de façon à obtenir une moitié de fine farine et l'autre de grains grossiers. Séparer grains et farine, et verser les grains dans une marmite d'eau bouillante; faire cuire deux heures jusqu'à ce que les grains gorgés d'eau fassent une bouillie, assez liquide. Verser la farine dans cette bouillie en tournant le mélange avec l' « esseroui » (une palette de bois utilisée spécialement pour l'asink), la marmite restant sur le feu. Obtenir une consistance assez ferme, servir dans le tarahout, ajouter du lait si possible et consommer chaud. Lorsque le lait fait défaut, on peut verser du beurre ou consommer l'asink au naturel.

35. A l'étape un Targui écrase son mil dans une peau de mouton.

6: Blanguernon MS25 Tuareg



[Facing p. 105]

Le lait, autre aliment de base, est bu pur dès qu'il est trait, ou mélangé à du lait aigre, ou bien encore coupé de petit-lait. Pour fabriquer le beurre, le lait, versé dans une «adjiouer» (« chekoua » des Arabes), reste une journée, de préférence au soleil, ce qui le fait aigrir rapidement. Le lait aigre est ensuite versé dans une autre chekoua, que l'on remue jusqu'à ce que l'on obtienne une boule de beurre. Le petit-lait aigre demeuré dans la chekoua est bu dans la journée.

Le beurre frais (« zebda » en arabe) est appelé beurre blanc (en tamahaq : « oudi oua amellen »); il est consommé rapidement mais en petite quantité. La grosse production est transformée en « dahan » (arabe, « oudi », en tamahaq) qui se conserve longtemps. Le beurre blanc, additionné de dattes, en petite quantité, de quelques grains de blé ou de mil et de plusieurs tiges d'une plante appelée « aïnessis », cuit pendant très longtemps. Lorsqu'il est à point, on le verse dans le « tahatiat » ou le « arraïan » afin d'être conservé. Le tahatiat est une sorte de guerba fabriquée avec la peau du cou du chameau; elle conserve la forme arquée primitive. L'arraïan a la forme d'une bonbonne, c'est un morceau de peau de chameau moulé dans un trou de sable, rempli de crottes de chameau et de gravier, l'embouchure fortement serrée par une corde, que l'on fait ainsi sécher et durcir.

Le « tikamarin » est un fromage à base de lait entier fabriqué de la façon suivante : on tue un jeune chevreau, dont on garde précieusement l'estomac encore plein de lait, on laisse durcir ce lait dans la poche stomacale, puis on le conserve soigneusement. Dans un tarahout de cinq à huit litres plein de lait, on plonge un morceau de la semence ci-dessus décrite, environ de la grosseur d'un dé. Au bout d'une journée, le lait se caille entièrement. On prend une poignée de ce fromage encore frais, on l'écrase entre ses mains, préalablement lavées, puis on en fait des plaques de 15 centimètres sur 5 centimètres environ. Ces plaques sont déposées afin d'être séchées sur un lit de tiges d'afazzou. Le tikamarin se mange sec; on le conserve plus d'une année, on dit qu'il est encore consommable au bout de quatre ans.

36. Dans l'oasis d'Idelès. A droite, un récipient à beurre (tahtiat).

L'« ioulsan » (« qlila » en arabe) est un fromage fabriqué à partir du lait aigre restant de la fabrication du beurre. Ce lait aigre que l'on verse dans une marmite est chauffé longtemps. Le contenu de la marmite est versé dans un filtre spécial, sorte de couffin d'afazzou; l'eau s'écoule, le fromage qui reste est ensuite façonné en petits pains circulaires de 6 centimètres de diamètre sur 2 centimètres d'épaisseur. L'ioulsan se consomme rapidement, mais on le conserve sec et il entre surtout dans la composition de l'argira que l'on mange en été.

Les Touareg aiment beaucoup la viande, mais ils en mangent relativement peu souvent, cependant certains Touareg disent qu'il ne faut pas passer dix jours sans en manger.

La chèvre est la viande la plus courante, le mouton est mangé moins souvent et le chameau dans des circonstances exceptionnelles. La viande de gazelle et de mouflon est très appréciée, surtout parce qu'elle est gratuite; sa consommation reste soumise à un facteur de chance. Le lièvre n'est mangé que par les enfants ou les Nègres. Les oiseaux sont peu appréciés, qu'ils soient sauvages ou domestiques.

Les viandes sont mangées bouillies ou grillées, toujours bien cuites. Le mechoui touareg se nomme « abatoul » (trou). On creuse un trou dans un sable à grains assez gros, on y fait un grand feu. Les braises sont ensuite dégagées du trou et la bête, dépecée, largement ouverte, y est déposée, sans beurre ni épices. On recouvre de sable sur lequel on maintient un feu durant deux ou trois heures. La bête est retirée, fortement frappée à coups de bâton pour chasser les grains de sable et livrée à la dégustation.

Les Touareg ne mangent pour ainsi dire jamais de légumes verts; ils conservent des oignons séchés (tarafaret) qui servent à donner quelque goût aux plats; les tomates séchées produites en abondance au Hoggar sont aussi utilisées.

Le blé, assez peu employé, permet la fabrication de couscous et de galettes appelées « taguella ». Les Touareg font des taguella avec la farine de mil, mais elles sont franchement détestables.

Il faut noter le scrupule des Touareg en ce qui concerne les interdits islamiques en matière de nourriture.

En fait ils continuent à manger ce qui a été leur nourriture traditionnelle, et il se trouve que la coutume cadre avec les règles musulmanes.

Les enfants mangent, pour s'amuser, des « tilout », ainsi que des « dobs », ces gros lézards, qu'ils font griller sur des braises. Ils leur ouvrent le ventre, puis dégustent par pincées la chair cuite dans la peau, un peu comme on mangerait un œuf à la coque.

Les œufs de poule sont assez peu appréciés, les enfants en acceptent, mais préfèrent les œufs de dob.

Le daman, appelé akaokao, farouche petit rongeur des collines granitiques, fournit une nourriture réservée aux Nègres.

La nourriture européenne n'a pour ainsi dire pas pénétré sous la tente, seules les pâtes ont de l'attrait, mais les Touareg ne vont pas encore jusqu'à en acheter. Le riz est considéré comme un remède. Comme conserves on peut voir des Touareg manger des sardines à l'huile, des confitures et utiliser du lait en boîte. Tous ces aliments ne sont pas acceptés avec enthousiasme, ils sont trop chers; et les Touareg paraissent être vraiment conservateurs en ce qui concerne la nourriture, comme pour l'ensemble de leurs coutumes.

Ils boivent de l'eau, du lait et du thé d'importation relativement récente, qui devient une nécessité. Il n'est pas besoin de rappeler le rituel dont s'entourent la confection et la dégustation du thé.

Le café n'est guère bu qu'avec des Français, ou s'il est pris sous la tente c'est à titre de remède. Est-il besoin de dire que les Touareg ne boivent pas d'alcool, et qu'actuellement il n'y a aucune exception à cette règle ?

LA SANTÉ PUBLIQUE

Il paraît pratiquement impossible de dresser pour le Hoggar un tableau démographique : les chiffres pour les années antérieures à 1947 sont rares et sujets à caution; ils donnent un ordre de grandeur acceptable, mais ne permettent pas d'établir avec exactitude les mouvements de population.

On doit donc tenir compte, dans ce domaine, des chiffres des derniers recensements et des observations faites sur des tribus que l'on peut aisément visiter, en essayant d'étendre prudemment ces observations à l'ensemble de la population.

En 1948 on comptait 6 048 nomades
4 240 harratin
soit 10 288 âmes
1949 6 013 nomades
4 285 harratin
soit 10 298 âmes

Le chiffre de la population du Hoggar semble sensiblement stationnaire (même si l'on ne se base pas uniquement sur les chiffres ci-dessus). La natalité n'est pas très grande, mais supérieure à la mortalité qui est faible. La mortalité infantile est pratiquement incontrôlable.

En 1948, on comptait 1 028 hommes pour 1 202 femmes, ce qui permettrait d'admettre l'opinion courante qu'il y a, relativement aux autres peuples, plus d'hommes que de femmes chez les Touareg. Il faut cependant se garder des affirmations de ce genre sans avoir au préalable examiné toutes les causes qui peuvent provoquer un tel état de fait. Il est à peu près certain que les Touareg contrôlent leur natalité. Le chef de tribu peut interdire des naissances ou les recommander suivant le nombre des membres de la tribu. Cette mesure paraît sage dans un pays qui a peine à nourrir la population existante. Tout se passe comme si, empiriquement, les Touareg avaient trouvé le nombre idéal d'individus que puisse nourrir leur sol, et qu'ils fussent assez sages pour essayer de le maintenir.

Les hommes interrogés à ce sujet éludent la question, disant que cela regarde leurs compagnes, et qu'ils ignorent les moyens employés. Les femmes sont également très réticentes, pour ne pas dire muettes.

Certaines d'entre elles prétendent avorter en absorbant des plantes prises en décoction. Les médecins français connaissent les propriétés de ces plantes, ils estiment que cette médicamentation doit être insuffisante pour produire l'effet recherché. A force de patience, j'ai pu arriver à connaître un moyen qui, pour dangereux qu'il soit, doit être efficace; je n'ai eu ce renseignement que par une seule femme, et n'ai jamais pu en avoir confirmation, car il est difficile d'aborder ces sujets de but en blanc. Les femmes utiliseraient une sonde qu'elles fabriquent avec une « pierre » appelée « azarif » (« cheb » en arabe) qui est de l'alun; elles lui donnent la taille d'un crayon à ardoise. Cette sonde ayant produit un effet mécanique se dissout par la suite. Il est vraisemblable que beaucoup de femmes sont victimes de ces manœuvres, car en interrogeant les Touareg on constate une assez forte mortalité féminine à un âge relativement jeune. C'est peut-être là qu'il faut rechercher la cause de cette plus grande proportion d'hommes par rapport aux femmes.

La maladie la plus répandue au Hoggar est sans doute le paludisme, contracté le plus souvent en terre soudanaise et répandu au Hoggar, où les anophèles sont fréquents dans les centres de culture et dans tous les points d'eau permanents ou temporaires. Le professeur Rémy, de la faculté de Nancy, en a trouvé dans le tiggert de Tarahouaout, à la guelta d'In-Ezzebib; le médecin capitaine Galan en a récolté dans la guelta d'Afilal à près de 2 000 mètres d'altitude.

Ce qui fait le plus de ravage chez les Touareg, ce sont les pneumonies et leurs complications pulmonaires; elles sont favorisées par les froids de l'hiver très mal supportés dans des vêtements trop légers.

En 1949, une épidémie de rougeole a, par ses suites pulmonaires, pris l'allure d'une catastrophe.

Les maladies vénériennes sont très fréquentes chez les harratin, plus rares chez les Touareg.

Une calamité des centres de culture est le trachome, rehaussé de toutes les conjonctivites que transmettent les mouches qui pullulent et séjournent en grappes autour des yeux des enfants. Les Touareg semblent préservés des maux d'yeux, ils ont très rarement le trachome.

La variole, autrefois si commune et si redoutée, a pratiquement disparu, grâce aux vaccinations systématiques. Ce fut une curiosité, en avril 1951, de voir rentrer du Soudan deux Touareg couverts de boutons de variole.

La tuberculose ne semble pas avoir fait son apparition, les cuti-réactions pratiquées à l'école de Tamanrasset sont négatives chez les enfants nés au Hoggar. Le cancer paraît ne pas se manifester.

Si les Touareg sont abondamment pourvus de poux, surtout en hiver, de même que les harratin, on n'a jamais constaté un cas de typhus. La typhoïde est inconnue, de même que la diphtérie, le tétanos et la poliomyélite.

Le pays est donc suffisamment préservé de graves maladies; mais il faut noter un fléau : la sous-alimentation, décrit et bien étudié par le médecin capitaine Galan dans une publication de l'institut Pasteur d'Algérie : *Contribution à l'étude du problème alimentaire au Hoggar.*

Touareg et Nègres commencent à aimer la médicamentation européenne et fréquentent davantage l'infirmerie; ils apprécient surtout l'aspirine, la quinine (qui devient un terme générique pour tous les comprimés) et la pénicilline. Ils restent fidèles à leur pharmacopée surtout à base de plantes, dont voici quelques exemples.

Maladies pulmonaires : le piment fort et le rellachem sont des spécifiques; pour la pleurésie, il faut faire fondre de la graisse de chameau en présence du taïnoust qui est le fruit d'un acacia, manger le plus chaud possible et serrer sa poitrine avec une corde.

Pour l'estomac, du beurre mélangé avec du tahist.

En cas de diarrhée, le takamezout est souverain, pris dans du thé, ou absorbé en feuilles. Ce takamezout jouit d'un grand renom auprès des Touareg : il contient disent-ils, quarante remèdes, mais ne guérit pas les jambes cassées.

La constipation est vaincue par l'adjardjar et la taharadjellé. Le mal de tête est sans remède, le thé est encore ce qui est préférable. Le foie se traite avec de l'ihemhad pris dans du lait. Celui qui a des ganglions à l'aine ou sous l'aisselle peut les faire disparaître aisément en les frottant légèrement avec de la salive, le matin de très bonne heure; mais il est un autre moyen plus efficace qui consiste à chauffer des crottes de chèvre et à les poser sur les ongles du membre malade.

Pour une plaie ouverte, faire un emplâtre avec du lait et du tassa en poudre.

Les rhumatismes se soignent aisément, on creuse une sorte de puits de 1 mètre de diamètre sur 1,50 m. de profondeur, le rhumatisant s'y installe, on recouvre le puits d'une couverture, et l'on donne au malade une infusion d'oïaq afin qu'il dorme. Il existe une source appelée In-Ahadja qui serait également excellente pour traiter les rhumatismes.

La viande de chacal, mangée conjointement avec des décoctions de rellachem durant trois jours, est le meilleur remède contre la blennorragie; le clou de girofle ne peut qu'aider la guérison.

On emploie encore la viande du chacal pour guérir la syphilis, mais il faut en outre boire le matin du lait dans lequel a macéré de la coloquinte; pendant que l'on boit ce lait, on fait cuire des brochettes de graisse que l'on mange ensuite; durant toute la journée, boire du bouillon gras. Au bout de trois jours on constate dans les selles des petites granulations blanches qui indiquent la réussite du traitement.

On soignait autrefois la variole d'une façon suffisamment efficace en faisant un trou dans le sable et en chauffant ce trou comme si l'on devait faire un méchoui, moins fortement cependant; on couchait le varioleux dans le trou, puis on le recouvrait de sable, et il ne restait plus qu'à attendre.

La rougeole demande à être soignée au chaud, en mangeant de la viande de lièvre, de gazelle ou de mouflon.

Les maux de dents ne résistent pas au traitement suivant : après avoir réuni de la graine d'oignon, de l'ouzouaz, du blé, du sel, s'en remplir la bouche, et conserver ces médicaments une demi-heure la bouche close. Lorsque les adolescents bourgeonnent, ce qui les défigure, il est indispensable de faire brûler de la graine d'oignon et d'en respirer la fumée, on dit que tous les vers sortent immédiatement. Autour d'un furoncle, appliquer une pâte composée de lait et de tanzet (sorte de haricot du Soudan) réduit en poudre.

RITES MAGIQUES

Voilà un sujet qu'il est très difficile de traiter, car les secrets sont jalousement gardés par ceux qui les possèdent et veulent en tirer profit, ou soigneusement dissimulés par ceux qui les connaissent d'une façon désintéressée, mais manquent de confiance dans l'interrogateur, ou redoutent les représailles.

Le Hoggar, situé aux frontières de l'Islam et du monde noir, est à coup sûr imprégné de coutumes magiques; l'islamisation superficielle de la population qui a conservé un fond de croyance aux génies, souvent inavoué, mais présent, se prête admirablement aux rites secrets de la magie.

Cependant il semble que les Touareg, bien qu'ils soient très superstitieux, soient étrangers aux sortilèges maléfiques, spécialité des femmes du Tidikelt, des Ajjers et du Soudan. Le plus célèbre des maléfices est le « borbor », c'est avant tout l'œuvre des Négresses.

Le borbor agit de deux façons : ou bien il tend à empoisonner un individu dont on veut se débarrasser, ou bien il sert simplement à diminuer les forces d'un être dont on souhaite se venger ou que l'on désire s'attacher (dans ces derniers cas, il agit un peu à la façon d'un philtre d'amour). De toute façon, le borbor ne produit ses effets qu'à longue échéance, il est individuel et préparé dans un but précis; il doit, pour être efficace, être administré sournoisement.

Obtenir une recette précise de borbor paraît impossible. Voici les principaux ingrédients qui entrent dans sa composition, le dosage est affaire de spécialiste.

L'élément de base semble être la cervelle d'un individu mort depuis peu; on doit aller la quérir la nuit dans un cimetière. On raconte qu'une femme ayant voulu dérober le cerveau d'un marabout récemment décédé fut trouvée morte, foudroyée par la puissance du défunt, serrant dans sa main crispée des débris de son larcin.

L'excipient, une fois récolté, est conservé dans un vase afin de lui incorporer les éléments actifs pour un individu donné. La liste en est longue; notons toutes les sécrétions externes de la personne visée : sueur, prise sous l'aisselle de préférence, larmes, cérumen, urine, sang (menstruel de préférence), sperme. On ramasse aussi les cheveux, les rognures d'ongles, la crasse des bras, celle des ongles, et la terre foulée par le pied nu. Tout ou partie de ces ingrédients est incorporé à l'excipient, mélangé, puis cuit. Cette cuisine diabolique est faite la nuit par deux femmes initiées, entièrement nues. La marmite, au bout d'un certain temps, s'élève dans les airs et gravite dans la pièce close, les femmes la poursuivent en fouettant l'air avec un foulard et en récitant des paroles secrètes. Elles deviennent comme folles.

Le borbor est incorporé à du couscous, qui, dit-on, peut être roulé avec une main prélevée sur un mort, mais j'ai eu peu de confirmations de cette pratique. On administre le borbor en le jetant sur le chemin que doit parcourir la victime, s'il est impossible de le lui faire manger.

Philtre ou poison, le borbor diffère assez peu dans sa composition, seules les quantités doivent varier.

Lorsqu'une femme désire la mort de sa rivale, elle dispose d'un autre procédé. Ayant pu se procurer du sang menstruel de l'ennemie, elle va trouver un taleb spécialisé dans la magie; ce dernier enveloppe le sang dans un papier ou un chiffon sur lequel il écrit des paroles consacrées, puis il jette le tout dans une séguia permanente. Tant que coulera la séguia, le sang de la rivale s'écoulera et elle mourra de cette hémorragie.

Il est un contrepoison du borbor, appelé « bottal », substance noirâtre que l'on jette sur des braises et dont les émanations rendent vaines les attaques du borbor.

Il faut citer ici deux plantes qui, sans donner la mort, aux dires des Touareg, rendent fous momentanément : c'est d'abord l' « afeleleh » (« bettina » en arabe), la jusquiame noire (le contrepoison consiste à faire ingurgiter de la viande ou mieux de la graisse de chameau), ensuite le « bourzig » absorbé par les femmes qui veulent grossir, mais qui à forte dose provoque une folie passagère durant laquelle la victime débite des paroles sans suite dont elle ne se souvient pas.

Les opérations magiques sont des plus variées, et tout le monde peut s'attendre chaque jour à en être victime. Les Nègres sont hantés par cette crainte, les Touareg semblent n'être pas tracassés par ces manœuvres magiques. Cependant tous portent des « tera », amulettes protectrices délivrées par les taleb; ainsi la religion musulmane, plus ou moins déformée, lutte contre la magie, ou parfois y collabore.

La croyance au mauvais œil est commune aux Nègres et aux Touareg : certaines personnes peuvent par leurs paroles attirer les pires calamités, rendre malade, provoquer des accidents, faire crever des animaux. Il est heureusement d'autres personnes qui ont le pouvoir contraire, et qui, en s'approchant d'un dormeur et en plaçant leur main près de sa figure, donnent à ce dernier force et chance pour la journée.

En général, les femmes portent malheur le matin; cependant si une intime faisait entrevoir son sexe avant un départ matinal, la chance sourirait au chasseur.

De celui qui possède le mauvais œil, on dit en tamahaq : « illé tahot ».

Qui peut donner cette chance ou cette malchance que porte en lui l'individu et qui peut parfois rayonner hors de lui ? A cette question, on répond : Dieu, car, en somme, on est musulman; mais chacun est persuadé que ce sont les génies, les Kel es Souf comme disent les Touareg, qui sont les agents de cette vie supra-humaine. Les Kel es Souf constituent un peuple d'esprits invisibles le jour, mais qui la nuit peuvent apparaître aux humains sous les formes les plus variées. La tombée de la nuit est le moment le plus propice aux exploits des Kel es Souf. Toutes les manifestations des forces naturelles sont attribuées à ces génies : les tourbillons, l'écho, les crues d'oued, les éboulements, un feu spontané dans des herbes sèches. En revanche, le mirage (« eillel ») n'est pas l'œuvre des Kel es Souf.

Celui qui entend ou voit un de ces génies est toujours troublé, il peut tomber malade et même devenir fou, car s'il existe des Kel es Souf indifférents, en très petit nombre d'ailleurs, il n'en est aucun de bon. C'est pourquoi il faut savoir s'en protéger; on le fait d'ordinaire en invoquant Dieu, en portant des talismans et en ayant toujours avec soi un objet en fer.

Les Kel es Souf affectionnent certains endroits et y résident volontiers, entre autres : les ravins profonds, d'où ils font pleuvoir des pierres sur les malheureux humains qui s'y aventurent, les grottes au fond desquelles apparaissent d'étranges lueurs. La guelta d'In-Tafeute est peuplée de génies, les salines de l'Amadror regorgent de Kel es Souf qui la nuit mènent un tapage infernal, cassant du sel, taillant des blocs, enlevant tout sommeil à ceux qui viennent travailler et qui, au petit matin, ne voient aucune trace de cette activité nocturne. Certains hauts lieux, dont le plus célèbre est Garet el Djenoun, sont aussi des lieux d'élection de tout ce monde invisible.

On dit qu'autrefois des hommes particulièrement puissants entretenaient un commerce d'amitié avec les Kel es Souf, qui avaient un langage propre à leur monde. On se transmet encore deux façons de compter jusqu'à dix utilisées par les génies :

	Première manière :	*Deuxième manière :*
1 —	Djoukhien	Dienana
2 —	Djouressin	Dessinena
3 —	Djettar	Makarkada
4 —	Djettouri	Matezoua
5 —	Alendiez	Souraten
6 —	Indiez	Sourataïni
7 —	Hamalou	Tiguemelguemal
8 —	Fellali	Teguedtassa
9 —	Terra	Nougomelli
10 —	Feck	Nourobelli

Les mésaventures des humains avec les Kel es Souf sont des plus nombreuses. Tout Targui un peu en confiance racontera les siennes, et, excité par le sujet, celles des autres. Il est des récits classiques, tel celui de Titi.

Titi était un Targui astucieux qui, un certain soir, arriva dans un oued boisé de tabrakat. En descendant de chameau à l'endroit où il comptait passer la nuit, il aperçut une femme. Il la salua et commença à desseller sa monture. Lorsqu'il enlevait un sac, la femme le lui prenait et le posait à terre. Il alla chercher du bois, elle vint l'aider; il alluma son feu, elle tisonna les braises; cette sollicitude et cette imitation de ses gestes inquiétèrent Titi, qui devina en cette femme à l'opulente chevelure un Kel es Souf. Il prépara sa galette de mil, la femme répétait chacun de ses mouvements. Alors Titi, saisissant un brandon, l'introduisit rapidement dans ses cheveux par le bout non enflammé, la femme l'imita, mais se trompa de côté, sa chevelure prit feu, elle s'enfuit en hurlant, se roula à terre, se frotta aux arbres qui se mirent à flamber. Et depuis cette aventure fort ancienne on voit dans l'oued Ouriren les restes des tabrakat incendiés par le Kel es Souf.

Tel autre Targui, alors que tombait la nuit, aperçut dans un ravin les feux d'un campement, vers lesquels il se dirigea. A peine fut-il descendu de chameau qu'on l'invita à manger. Comme il avait grand-faim, il écourta les salutations d'usage. S'étant assis sur un magnifique tapis il observa les gens habillés comme des Touareg, certes, mais dont il ne pouvait déterminer la caste, ni trouver de ressemblance avec quiconque de ses connaissances. Tout lui sembla étrange, mais le comble fut de se voir servir l'asink dans un terahout en or. Il comprit en un instant que ce campement était celui des Kel es Souf. Il s'empara du plat, bondit vers son chameau qui par bonheur n'était pas dessellé et s'enfuit dans la nuit. Quand il fut suffisamment loin, il voulut regarder le fameux plat. Hélas ! il avait disparu, et ce fait lui confirma qu'il avait été la victime des Kel es Souf.

Les phénomènes de voyance à distance sont courants en milieu touareg, ils sont surtout l'apanage des femmes. On raconte que lors des rezzous d'antan, certaines Targuias savaient le résultat d'un combat qui se déroulait à plus de quatre cents kilomètres, telle épouse voyait son mari blessé, telle sœur apprenait la mort de son frère, et ces nouvelles se vérifiaient au retour des guerriers. Actuellement encore on pratique cette voyance à distance. Voici les deux façons d'opérer. A la tombée de la nuit, la femme douée de ce pouvoir se lave méticuleusement et revêt ses vêtements les plus beaux. Elle se dirige vers un « debni », qui est un tombeau préislamique, puis se couche sur les pierres et prononce les paroles suivantes : « Imeguedda enkerguedda », dont on ne connaît pas la signification. Appliquant son oreille contre les pierres, elle peut entendre des nouvelles transmises certainement par les Kel es Souf. Le debni parle brièvement, trois fois seulement, et il n'est pas permis de l'interroger.

L'autre procédé exige le sacrifice d'une chèvre. On enlève l'herbe contenue dans son estomac, et on en fait une ou plusieurs boules. La nuit étant tombée, la femme se dirige vers un endroit plat hors de toute présence humaine, elle jette le plus loin possible les boules, puis se couche sur le sol en y appliquant son oreille. Si les Kel es Souf sont favorables, les nouvelles arrivent aussi succinctes mais aussi précises qu'avec le moyen précédent. Ce procédé se nomme « tizomitin ». Il existe des moyens d'interroger le destin, appelés « idjehan », en traçant sur le sable des points dont on ignore le compte exact. La technique opératoire diffère suivant la manière de tracer les points. Ce sont des sortes de réussites, car les réponses sont oui ou non. Quelques Touareg connaissent un autre moyen d'obtenir des réponses plus variées, mais l'apprentissage en est long.

Il est d'autres superstitions comme celle qui exige de mettre de vieilles marmites en évidence dans un champ de blé, pour avoir une bonne récolte, ou bien une mâchoire d'âne; citons aussi la coutume propre aux Négresses de manger des cuisses de chat au mois de mars afin de grossir.

Toutes ces croyances devraient être rassemblées, mais cela exigerait un long travail de patience, qui ne pourrait se faire que dans un climat de confiance.

On peut dire que le Hoggar vit encore dans un monde magique malgré la présence de l'Islam. Cette crainte des esprits qui paraît puérile à un Occidental est très réelle. « L'imagination, dit Fraser, sait agir sur l'homme avec autant d'efficacité que la gravitation, et peut le tuer avec la même certitude que le ferait une dose d'acide prussique. » La répugnance inexpliquée que montrent les Touareg envers certains aliments ou certains comportements n'est autre qu'une manifestation de tabous destinés à les préserver des forces spirituelles dégagées par les personnes ou les choses de leur entourage.

Il serait peut-être fructueux d'étudier les coutumes du monde touareg à la lumière de la philosophie des forces dont le R. P. Tempels expose les principes dans sa *Philosophie bantoue*.

V

LA VIE INDIVIDUELLE

Il est bon pour terminer cet aperçu sur le Hoggar de jeter un coup d'œil sur la suite des activités du Targui depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Cette trame toute naturelle permet de saisir, beaucoup mieux que par des études fragmentaires, peut-être plus approfondies, l'ensemble de la vie d'un individu au sein de la tribu, pour autant que l'on puisse dissocier ce qui est individuel de ce qui est tribal.

Le jeune Targui fait son entrée dans le monde sous la tente, sur un tapis de sable propre, du sable de l'oued le plus proche, qui comme on sait est pratiquement stérile, tant l'insolation détruit tous les germes microbiens. Avant d'accoucher la jeune maman a suivi les conseils de sa tante ou de sa mère, elle a gravi et descendu de petites collines dès les premières douleurs, afin de « permettre à l'enfant de bien se placer ». Les douleurs s'accélérant, la jeune femme, rentrée sous la tente, s'agenouille sur le sable, les fesses reposant sur les talons et les genoux très écartés; elle s'accroche, les bras levés, à deux cordes qui pendent des piquets de la tente. Près d'elle, deux femmes la tiennent par la taille, l'encouragent, la conseillent. Les eaux sont rapidement absorbées par le sable qui est renouvelé, puis naturellement, sans aucune aide des matrones, l'enfant vient s'allonger sur un lit de sable propre, son premier berceau. Durant l'accouchement il est de bon ton de dissimuler sa souffrance.

[p.119]

[FACING P. 120]

Dans les tribus nobles, chez les Kel Rela en particulier, la femme qui commence à ressentir les douleurs de l'enfantement s'éloigne du camp, va dans un ravin suffisamment abrité, où le sable est bien propre; elle accouche seule, se tenant dans la position indiquée ci-dessus, puis revient au campement, tenant son bébé dans les bras. Elle ne manifeste pas la moindre joie devant les compliments des autres femmes. Parlant de cette coutume des nobles à une femme vassale, cette dernière me dit : « En effet les nobles agissent ainsi, mais c'est par crânerie. » Le mot qu'elle employa se traduirait plutôt par « chiqué ».

Le bébé, lavé, est enveloppé dans un tissu de coton, de préférence un vieux chèche, puis couché sur un tapis près de sa mère.

Pendant trois jours on lui donne du lait de chèvre à l'aide d'une petite cuiller, et seulement au bout de ce délai la jeune maman l'allaitera. Si la mère n'a pas suffisamment de lait, l'enfant est élevé au lait de chèvre, à moins qu'une femme du campement puisse nourrir le bébé.

Durant sept jours l'accouchée se repose et ne reçoit aucun homme, à part ses proches, mais presque toutes les femmes se lèvent dès le deuxième jour. Dans les tribus nobles, les plus islamisées, les femmes observent une retraite de quarante jours.

La femme nouvellement accouchée offre une proie particulièrement désarmée aux Kel es Souf. Afin de protéger son enfant et elle-même des entreprises des génies, elle fait brûler du taharadjellé sous la tente et ne sort de l'asaber que munie d'un couteau, ce qui, paraît-il, est souverain contre les maléfices. A propos de superstition, on dit qu'une femme n'aura jamais plus d'enfant si, lors de sa délivrance, elle retourne à l'envers la poche fœtale. Il est une autre cause de stérilité, c'est d'être frappée par la queue d'un ourane.

Les accouchements se passent en général fort bien, mais il y a un pourcentage d'accidents que l'on ne connaît pas, soit comme mortalité infantile, soit comme fièvres puerpérales. Contre ces accidents consécutifs aux couches, les Touareg sont complètement impuissants.

37. Les delous utilisés pour maintenir l'eau fraiche.

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[Facing p.121]

Au septième jour de sa vie l'enfant reçoit son nom, c'est l'occasion d'une fête à laquelle sont conviés tous les proches. Un grand repas est servi, suivi de tendi et d'ilougan. Il est honorable d'être parrain, et de donner son nom à l'enfant, cet honneur se paie en cadeaux (aïouf). Lorsque plusieurs personnes sont candidates au parrainage, on tire l'élu à la courte paille.

Comme toutes les mamans du monde, la Targuia dorlote son bébé, lui prodigue des caresses, s'émeut de l'entendre crier et chante pour l'endormir : « O lièvre apporte le sommeil, mon enfant ne veut pas dormir. » Dès qu'il sait marcher l'enfant fait connaissance avec le campement, il rôde aux abords des tentes, s'amuse avec les domestiques noirs près du feu, apprend à parler, reste très attaché à sa mère qui, jour après jour, lui apprend les usages. L'observation journalière des coutumes rend l'enfant très obéissant et très respectueux.

Vers cinq ans, le jeune Targui commence à suivre ses frères ou ses sœurs qui vont garder les chèvres, seulement chez les imrads. Les jeunes nobles suivent leur berger nègre. L'enfant apprend ainsi à connaître son pays, les sentiers, les herbes, les animaux et leurs mœurs. C'est un vieux domestique qui fera remarquer une trace sur le sable, en disant : « Voici le chameau de ton père, cette empreinte est celle de la chamelle qui vient d'avoir un petit. »

Au cours de ses allées et venues à travers les pâturages, la vie du désert s'inscrit dans sa mémoire. Il note la trace de la gazelle sur le sable et celle du guépard qui la poursuit. « Regarde, dit le vieil esclave, malgré la ruse du guépard qui s'approchait en rampant, la gazelle a deviné sa présence, car elle a bondi. Voici le saut du guépard, vois comme les traces sont profondes, il a bondi cinq fois, mais n'a pu saisir la gazelle qui était un grand mâle. » Le jeune Targui relève la tête et manifeste sa joie de savoir la gazelle sauvée, car après ses bonds fulgurants le guépard ne peut vaincre la gazelle à la course. « Mais toi, dit l'esclave, lorsque tu auras un fusil, tu t'approcheras de la gazelle comme le fait le guépard, contre le vent, et tu ne la manqueras pas.

« Ces jolis dessins sur la dune sont l'œuvre du khanfous.

38. Jeune Targui et son serviteur noir à Ideles.

Il est rentré ce matin dans son trou, sous cette pierre. Prends garde en la soulevant, car le khanfous est souvent l'esclave du scorpion, on dit même que le khanfous est son père. Méfie-toi de cette trace, elle fut faite par la vipère, suivons-la... C'est ici qu'elle se termine, dans cette touffe de chabrok. Prends une pierre, dit le vieux domestique, moi je vais mettre le feu au buisson. » Le chabrok s'enflamme en crépitant et bientôt on entend le sifflement du reptile qui sort de son trou, engourdi; l'enfant frappe, c'est sa première chasse.

Ainsi, chaque jour le désert révèle ses secrets. Ce trait vert que termine un point rouge, là-bas sur le rocher, c'est « matarter », le lézard venimeux. Il remue la tête de bas en haut, comme s'il faisait une prière au soleil. Il ne faut pas y toucher, car sa morsure est foudroyante. Le gros dob, recouvert d'écailles, dont la queue énorme est armée de piquants, sera un jouet pour l'enfant qui s'en empare, à condition de ne pas se faire mordre, car le dob ne lâche pas prise et il faudrait amputer le doigt. Si par chance le jeune Targui a capturé une femelle, il pourra manger les œufs qui sont un délice pour les enfants. « L'estomac du dob était plein d'eau, fait-il remarquer à son esclave. — C'est, dit ce dernier, que nous sommes vendredi, et le dob ne boit que ce jour. Même s'il n'y a pas d'eau aux environs, même s'il ne pleut pas, Dieu envoie chaque vendredi la ration du dob. Lorsque tu veux conserver un dob pour t'en amuser le lendemain, attache-le avec une corde, mais ne le tiens jamais prisonnier dans un sac qui a contenu des dattes ou du sucre, car il mourrait. »

Vivant en perpétuel contact avec la nature, le jeune Targui arrive à en connaître les secrets, chacune de ses observations l'instruit, il est curieux de tout ce qui vit et qui bouge autour de lui. Son esclave, qui le suit, le protège et l'aime comme un père, explique chacune des observations avec les mots et les images d'une âme simple, brodant sur de vieux thèmes du pays. « L'oiseau noir et blanc qui nous accompagne, volant de rocher en buisson, c'est « moula-moula ». Il ne faut pas le tuer, car il porte bonheur à ceux qu'il escorte; de plus c'est un messager, chaque fois qu'il vient près de toi et qu'il pépie, il veut t'annoncer l'arrivée d'un ami, ou te prévenir de la perte d'un objet, ou encore te mettre en garde contre une vipère qui rampe vers toi. « Moula-moula » sait tout, et il le dit aux hommes, mais il faut comprendre son langage, nombreux sont au Hoggar ceux qui entendent ses messages. Il te faudra apprendre le parler de « moula-moula ».

« L'autre jour, tu as eu peur en entendant souffler ce gros lézard que tu voulais prendre pour t'amuser comme avec un dob, c'était un ourane. Sa queue est fine, mais plus dangereuse que la grosse queue du dob. Lorsque l'ourane fouette un homme, la trace reste à jamais gravée dans sa chair, et il n'est point bon pour un Targui de capturer un ourane, car il fut, dit-on, l'oncle de la première mère des Touareg. C'est pour cela qu'il se fâche quand l'un des tiens veut le ridiculiser. En revanche, il craint les Nègres et fuit devant nous, car il sait que nous le mangeons. Ne cherche pas à capturer l'ourane; un Targui que je connais voulut, une fois, transgresser l'usage. C'était un jour d'été en plein Tanezrouft, il attrapa un ourane, lui mit une corde au cou et l'attacha sur son chameau. Pour quelle raison l'homme mit-il pied à terre et lâcha-t-il la bride de sa monture, je l'ignore, mais l'ourane à ce moment fouetta le chameau qui partit au grand trot. Toujours fouettant, l'ourane fit courir sa monture jusqu'à ce que, épuisée, elle tombât, refusant tout effort. L'homme faillit mourir de soif en suivant les traces de sa bête. Lorsqu'il la rejoignit, il libéra l'ourane avant même de boire. »

Le soir, en rentrant sous la tente, fatigué de sa journée de course, l'esprit plein de ses découvertes, l'enfant s'installe près du feu dont les flammes exécutent pour lui une danse merveilleuse. Ses yeux se ferment, tandis que Vénus, « celle qui vendit son père pour avoir la beauté », se cache à l'horizon. Cela n'est point du goût de la mère, l'enfant doit manger, et l'on mange tard sous la tente, car les esclaves doivent traire les chamelles et les chèvres avant de préparer le souper. Elle réveille son fils, l'attire contre elle, le couvrant d'un dokkali pour le préserver de la fraîcheur du soir, puis commence à conter des histoires du passé.

Ces récits, qui constituent le folklore touareg, tendent à disparaître. Beaucoup de jeunes gens les ignorent, il faut s'adresser aux vieux Touareg, à ceux qui regrettent le temps des rezzous, ou de préférence aux femmes, qui de tout temps ont été les gardiennes des traditions.

Certaines de ces histoires sont des fables qui mettent en présence les animaux du Hoggar ou ceux du Soudan, elles ont quelquefois une moralité exprimée, mais cela est rare; d'autres sont des contes merveilleux dans lesquels monstres et génies inquiètent les hommes, souvent un héros réussit à les vaincre. Ces contes sont très longs, ils contiennent un enseignement des usages, et je pense qu'ils apportent un message de lointains ancêtres. Ce message, parfois stylisé, tronqué, ou embelli par la transmission orale, mérite d'être étudié, il faudrait pour cela rassembler le maximum de contes, avant qu'ils tombent dans l'oubli.

Voici l'histoire du chacal et du dob, telle que me l'a contée un de mes élèves, Targui de noble race.

Le chacal et le dob chassaient de concert, lorsque le hasard les fit tomber sur une chèvre qui passa bientôt de vie à trépas. Le dob préparait le feu tandis que le chacal dépeçait l'animal. Déjà le foie et le cœur grillaient sur les charbons, dégageant une odeur alléchante qui inspira au chacal des regrets sur la promesse qu'il avait faite au dob de partager la chasse. Astucieux et retors, il chercha le moyen de frustrer son compagnon de sa part de butin. « Veux-tu, dit-il au dob, aller porter ce foie et ce cœur à ma vieille mère qui habite dans le ravin voisin ? La pauvre ne peut plus chasser. Pendant ce temps je partagerai la viande. » Voici donc le dob parti en trottinant à travers sable et rochers en tenant de son mieux les cadeaux du fils attentionné.

Dès le départ de son compère, le chacal bondit à travers le ravin, escalade la colline et va attendre le dob au rendez-vous fixé ; contrefaisant l'impotent, il reçoit en remerciant les présents que lui remet le lézard. Ce dernier prend le chemin du retour de son allure cahotante. En arrivant sur les lieux de la chasse, il voit le chacal allongé près d'une touffe d'afazzou, repu et somnolent, mais point de viande comme il l'espérait.

« Où est donc ma part ? » questionna-t-il.

C'est à peine si le chacal daigna le regarder; un rire strident fit comprendre à l'infortuné dob qu'il avait été victime d'une ruse.

Mécontent d'avoir été aussi grossièrement berné, et vexé par les façons du chacal, le lézard attacha les os de la chèvre à la queue du dormeur. Quand il eut fini son travail, il dit :

« Réveille-toi, voici un homme qui vient vers nous.

— Peu importe, répond le chacal sans même ouvrir les yeux.

— Attention, ami, deux chiens l'accompagnent. »

Sans demander d'explications, le chacal s'élance et court à perdre haleine. A chacun de ses bonds, les os frappent le sol, lui faisant croire que les chiens sont près de le saisir. Il court, et court encore, et dans sa course éperdue les os tombent un par un. Il n'en reste plus qu'un, quand, épuisé, il se retourne pour faire face à son ennemi. Il comprend alors comment le dob s'est vengé. Furieux il revient sur ses pas, bien décidé à punir le lézard de son audace.

Mais le dob avait prévu la colère du chacal, il s'était caché dans le trou d'un rocher et montrait à peine le bout de son nez.

« Comment donc as-tu pu faire ce trou pour t'y cacher ? J'aimerais avoir pour moi une demeure aussi sûre, dit doucement le chacal.

— C'est très facile, assure le dob, va chercher du bois sec en abondance, tu le disposeras contre le rocher et tu feras un grand feu. Lorsque les flammes seront hautes, tu donneras un grand coup de tête dans la roche et celle-ci s'ouvrira. Nous autres dobs, nous faisons toujours ainsi. »

Poussé par sa colère, le chacal suivit exactement les conseils du dob. Assommé par le coup qu'il donna, il tomba dans le feu où il fut rôti.

Les histoires de ce genre sont nombreuses, toujours amusantes et pleines d'enseignements, tant par l'observation du caractère des bêtes que par les leçons qui en découlent.

Voici une histoire dans laquelle le chacal est dupé par le hérisson. Ce dernier jouit de la réputation la plus flatteuse sous le rapport de l'astuce.

Un hérisson et un chacal se trouvèrent un jour devant une chamelle morte, qui offrait aux deux compères un excellent festin. « Va chercher du feu », dit le chacal au hérisson, espérant lui jouer un tour de sa façon durant son absence. Le hérisson, méfiant à juste titre, répondit : « Toi, qui as des jambes plus longues que les miennes, et dont la réputation de coureur n'est plus à faire, tu auras bien plus vite fait d'aller quérir le feu; va, je t'attends en gardant notre bien. »

Le chacal part de son petit trot qui lui permet de couvrir les plus longues distances sans fatigue. Le hérisson, ayant surveillé le départ de son compère, revient vers la chamelle, la découpe en menus morceaux qu'il va enfouir près d'un tahla. Lorsqu'il eut dissimulé toute la bête, recouvert les trous de sable et effacé les traces de ses multiples voyages, il enfonça la queue de la chamelle dans un trou, ne laissant sortir de terre que quelques touffes de poils. Apercevant alors le chacal qui ramenait un tison, il saisit le bout de la queue de la chamelle et fit mine de s'arc-bouter comme pour la sortir de terre.

« Que fais-tu dans cette posture ridicule ? dit le chacal. Donne-moi plutôt des nouvelles de la chamelle que je ne vois plus ici. »

Essoufflé, le hérisson répond : « La bête n'était pas morte, elle a entendu que nous voulions la faire cuire, à peine étais-tu parti qu'elle a fait un trou dans le sol pour s'y cacher. Moi qui ne suis pas fort, je n'ai pas pu l'empêcher de creuser ni de s'enterrer; mais je la tiens par la queue, elle ne pourra pas aller bien loin.

— Donne-moi ta place, je n'aurai pas de peine à la faire sortir.

— Ne t'énerve pas, dit le hérisson, nous avons tout notre temps. »

Hélas ! le chacal n'écouta pas ces conseils de modération, il tira violemment, s'écroula en arrière, la queue de la chamelle pendant lamentablement de sa gueule.

« Ta précipitation nous a été fatale, dit le hérisson, la chamelle est disparue sous terre, du moins nous reste-t-il la queue dont nous nous contenterons.

— Tu n'auras rien, sot hérisson », glapit le chacal en colère.

Il se saisit de la queue et s'enfuit pour apaiser sa faim.

Ecoutons à présent une histoire, « einoukhast », comme disent les Touareg, qui est très connue et souvent contée :

LE LION, LA HYÈNE ET LE CHACAL.

Le gibier se faisant rare, le lion convia, un certain jour d'été, la hyène et le chacal à chasser avec lui.

L'association se révéla fructueuse; au bout de peu de temps antilopes et gazelles jonchaient le sol. Un plantureux repas s'offrait aux chasseurs. Le lion, équitable par nature, demanda à la hyène de faire les parts de chacun. De sa puissante mâchoire cette dernière eut tôt fait de tailler le gibier en pièces, qu'elle disposa en trois tas sensiblement égaux. « Fort bien, dit le lion, quand elle eut terminé son ouvrage, mais que signifient ces tas ?

« Celui-ci, dit la hyène, est pour toi, cet autre pour moi, et le dernier pour le chacal. »

Deux puissants coups de pattes qui renversèrent la hyène furent la première réaction du lion, qui expliqua ensuite : « Ce n'est pas une façon de partager, les gens ont bien raison de dire que ton esprit est obtus. »

Le lion reprit son calme et dit en s'adressant au chacal : « Essaie à ton tour de régler cette question. »

Le chacal rétablit les tas de viande éparpillés par le lion et dit : « Ce premier tas est pour toi, ce deuxième pour ton repas du soir, et ce troisième tas pour ton déjeuner de demain. »

Le lion s'extasia. « Qui t'a appris à partager ainsi ?

— C'est, dit le chacal, la gifle que tu donnas à la hyène. »

Souvent la tradition orale transmet des histoires vécues, dépouillées de tout merveilleux, mais qui sont des leçons profitables, telles les deux anecdotes suivantes.

La Négresse et les trois « Tahenchit » (1).

Un certain jour, dans un village, une Négresse sortit pour ramasser du bois. Elle avait fini de rassembler son fagot, lorsqu'elle aperçut, courant dans sa direction, trois tahenchit féroces et affamées. Lâchant son bois, invoquant Dieu, la Négresse grimpa dans l'arbre le plus proche. Egratignée par les épines du tamat sauveur, elle regarda les trois fauves qui, gueule écumante, faisaient le siège de l'arbre. La journée passa, vint la nuit. Les fauves semblaient dormir, la Négresse en avait bien envie aussi, mais chaque fois qu'elle s'assoupissait, elle frôlait de peu la chute. Ce qui devait arriver, arriva; elle ferma les yeux, puis tomba. En s'effondrant, elle poussa un hurlement, puis un autre plus strident encore en touchant le sol au milieu des tahenchit.

« Prenez chacun votre morceau », cria-t-elle, en cachant sa tête dans ses bras.

Mais les tahenchit, effrayées par les cris et les bruits de chute, s'étaient enfuies vers le désert. La Négresse en fit autant vers le village.

La tahenchit est redoutée des Touareg qui vont au Soudan, ce fauve ne vit pas au Hoggar actuellement; la mission Augièras-Draper en 1927-1928 en a trouvé un en bordure du Tanezrouft, près de Timissao. La férocité de ces animaux est peu croyable. Les Touareg disent que l'un d'eux, surpris par une meute de cynhyènes, s'était réfugié sur un arbre; il craignait d'être assiégé longtemps. Connaissant la voracité des tahenchit, il se fit une entaille au doigt et laissa tomber du sang sur l'un des fauves. Au bout de peu de temps la meute se jeta sur celui

---

(1) Les Touareg appellent tahenchit le cynhyène — *lycaon pictus*. C'est un animal féroce; chassant en bandes, il s'attaque à l'homme et parfois au lion.

39. Remplissage d'une guerba avec un entonnoir de bois.

40. Famille harratin à Tahaggart.

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[pi 128(A)]

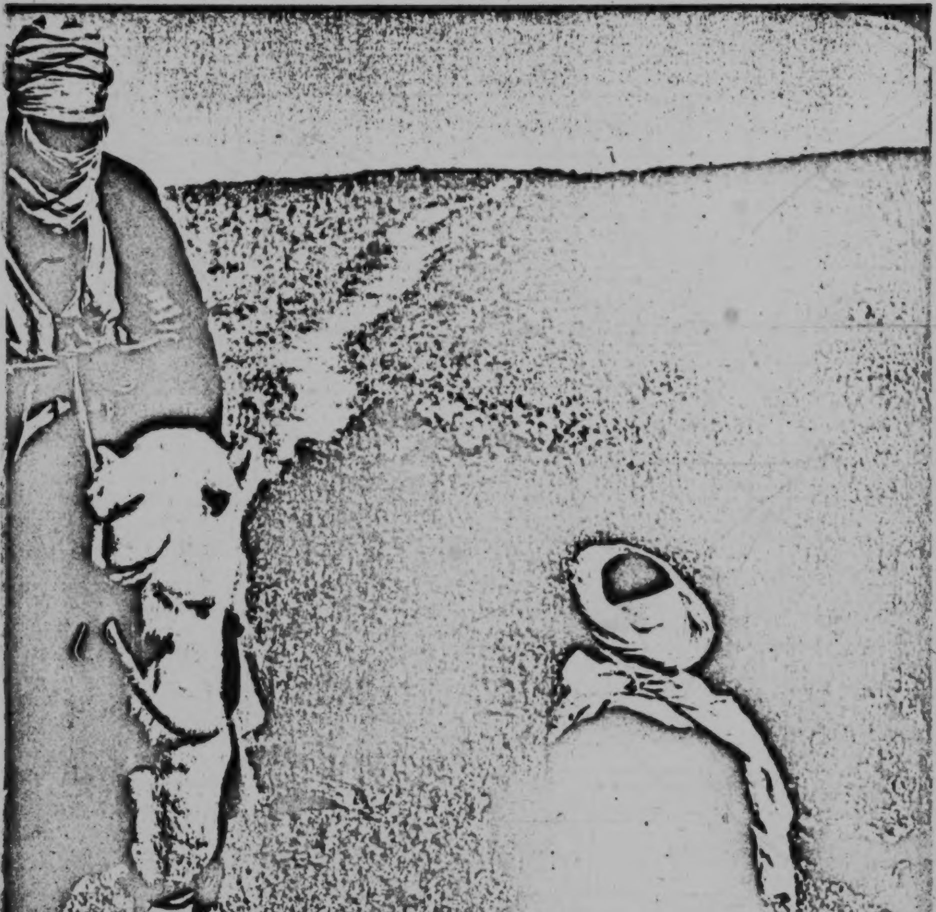
6: Blanguernon **MS25 Tuareg**

[p. 128(B)]

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[p.128(C)]

6: Blanguernon MS25 Tuareg



[p. 128(D)]

qui recevait les gouttes de sang, essayant de le mettre en pièces. La bête attaquée s'enfuit, poursuivie par toute la meute. Le Targui se tira de ce mauvais pas grâce à sa connaissance des mœurs des bêtes du désert.

Cette autre histoire prouve qu'en toute circonstance il est bon d'être armé.

LES DEUX FRÈRES ET LE LION.

On dit que deux frères, vivant encore sous la tente de leurs parents, étaient unis d'une rare affection. Presque en âge de se marier, ils allaient souvent courtiser les jeunes filles des campements voisins. De tendis en ahals, ils se montraient de vrais Touareg.

Un soir l'un d'eux s'en alla seul, vêtu de ses plus beaux atours et armé de sa lance. Comme le campement où il se rendait était assez proche, il partit à pied.

Ayant marché une bonne heure, il s'aperçut que le campement qu'il cherchait avait déménagé. Sur l'emplacement du camp rôdait un lion qui essayait de trouver pâture.

Apercevant l'homme, la bête prit peur, rugit et bondit. Le Targui, prompt à la défense, jeta sa lance qui transperça les pattes avant et arrière gauches. Malgré l'entrave que constituait l'arme, le lion frappa l'homme de sa patte valide, le tua et le déchiqueta.

Au matin, ne voyant pas revenir son frère, l'autre Targui s'inquiéta. Il s'arma soigneusement, prenant sa lance, son bouclier et sa takouba, et partit en suivant les traces.

Arrivé sur les lieux du drame, il eut vite fait d'en reconstituer les péripéties et d'en constater l'issue fatale. Comme c'était un homme de cœur, il ne pouvait revenir au campement sans avoir vengé son frère.

Il vérifia si sa takouba sortait aisément de sa gaine, serra son bouclier et affermit sa lance. Une fois prêt, il cria : « Arr arr rrrinek » à plusieurs reprises et de toutes ses forces. (Ce cri a, paraît-il, le pouvoir de rendre le lion particulièrement furieux.)

Le lion apparut bientôt, la crinière hérissée, l'œil

41. Corvée de bois à Tizzolaîne.
42. Piste chamelière. Boubaker donne les issalen (les nouvelles).

terrible. L'homme poussa de nouveau son cri. La bête furieuse s'élança. Au premier bond, la lance, qui entravait encore ses pattes, se rompit. Le Targui jeta son trait, mais l'animal bondissant ne fut pas atteint. Esquivant le terrible coup de patte du fauve avec son bouclier, le Targui dégaina, et d'un coup de sabre trancha la tête du lion.

Il revint à sa tente avec son trophée, la lance brisée de son frère.

Même pour aller à l'ahal, il faut, au désert, être très bien armé !

Aux environs de presque tous les points d'eau du Hoggar, on peut observer sur les roches des gravures rupestres. Les Touareg connaissent bien ces témoignages d'un autre âge, par tradition ils attribuent ces œuvres à deux personnages mythiques dont nous avons cité les noms dans un précédent chapitre : Amamellen et Elias. Voici une légende se rapportant à ces deux héros.

Il y a longtemps, fort longtemps, bien avant que les Touareg vinssent au Hoggar, des peuples vivaient sur ces terres. Dire quels étaient ces peuples, nul à présent ne le pourrait. Tout ce que l'on sait, c'est que certains d'entre eux étaient riches, car la terre était féconde et les pluies abondantes. Les chefs étaient vénérés ainsi qu'en témoignent leurs tombeaux, leur pouvoir sur les esprits était grand, car ils connaissaient le langage des Kel es Souf. Mais tout ceci est mort, et il n'est point bon de percer à jour des secrets oubliés.

En ce temps donc vivait un homme appelé Amamellen, noble de son état; il était riche, ses esclaves étaient nombreux pour garder ses troupeaux disséminés par tout le Hoggar. On ignore comment il apprit son art, mais il était d'une rare habileté à tracer sur les rochers les silhouettes de tous les animaux qu'il voyait autour de lui dans le désert. Il savait aussi reproduire les hommes. Il gravait le plus souvent sur de belles pierres lisses, et parfois il colorait diversement ses dessins.

Amamellen avait un neveu, le fils de sa sœur, garçon intelligent, adroit et courageux, qui l'accompagnait souvent dans ses déplacements. Au contact de son oncle, Elias apprit très vite à graver et à peindre.

Amamellen se montrait satisfait et heureux des progrès de son neveu.

En grandissant, ce dernier affirmait ses dons, il devint même plus habile que son oncle. Tous les gens parlaient de lui, vantaient son savoir-faire, son adresse en peinture et en gravure. On disait également qu'Elias possédait une force peu commune. On citait de lui le trait suivant. Alors qu'il s'entraînait à graver sur les roches du djebel Teferkit, près de la Tefedest, il s'aperçut que les chevreaux laissés à l'abandon par les esclaves venaient téter leur mère. Ayant appelé en vain les bergers pour séparer les animaux, il se mit en colère. D'un coup de sabre il trancha le sommet du djebel Teferkit et le planta au milieu de l'oued Adenak. Ayant séparé les chèvres de leurs petits, les unes en amont, les autres en aval, il put à son aise continuer son ouvrage.

A cette force surhumaine, il joignait des qualités d'esprit et de cœur comme il est très rare d'en rencontrer même à notre époque.

Entendre constamment louer son neveu partout où il allait rendit Amamellen jaloux, et cette jalousie s'amplifiait chaque fois qu'il voyait les travaux d'Elias.

En ce temps-là, les gens ne savaient pas contrôler leurs sentiments, et il vint un moment où Amamellen désira la mort d'Elias, poussé par l'envie et sans doute aussi par de mauvais génies.

Il ne pouvait ouvertement tuer son neveu, même par surprise, sans s'attirer la haine du pays, aussi il trouva un moyen qui devait le débarrasser d'Elias sans que l'on puisse le soupçonner. Amamellen choisit donc un esclave, garçon solide mais peu intelligent qui obéissait sans chercher à comprendre le sens des actes de son maître. « Tu iras, lui dit-il, conduire mon troupeau de chameaux dans l'oued où nous sommes passés, il y a déjà bien longtemps, près de cette montagne noire où j'ai tué une antilope dont tu as conservé les cornes.

— Mais cet oued est très loin vers le sud, hors des passages habituels de nos tribus.

— Je sais, mais telle est ma volonté. Je sais aussi que les grandes étendues sont couvertes d'excellent pâturage.

— Bien, maître, il sera fait comme tu veux.

— Tu n'iras pas seul, Elias t'accompagnera. »

Baissant le ton, Amamellen dit au Nègre la suite de son projet. Dans un murmure il termina ses explications, tandis que l'esclave, étonné, les yeux fixes, demeurait inerte. Une bourrade le ramena à la réalité.

« Va, dit le maître, et que tout soit prêt pour le lever du soleil; je préviendrai Elias. »

Le lendemain matin, une centaine de chameaux partaient vers le sud. Elias et l'esclave marchaient en tête, armés de la takouba et de la lance. Aux flancs de leurs montures pendaient deux guerbas.

Lorsque la caravane eut quitté les dernières montagnes du Hoggar et les pistes habituelles, la question de l'eau commença à se poser. Le Nègre, bien renseigné par Amamellen, avait la certitude de trouver le puits ou l'abankor avant que les guerbas fussent vides.

Elias allait, regrettant ses montagnes; il se fiait à l'esclave qui connaissait la piste, et sur son méhari, il semblait assoupi, comme écrasé par l'ennui que distillent ces immenses espaces sans horizon.

Un soir, apparut au loin une montagne isolée sur le reg. « C'est là que nous allons », dit l'esclave. Le lendemain, vers midi, Elias put voir un immense pâturage, tel que son oncle l'avait décrit. Dans le lit de l'oued, d'une largeur démesurée, s'étendait à perte de vue, vers le sud, une véritable mer de verdure. Des milliers d'oiseaux s'envolaient sur le passage des chameaux.

« Arrêtons-nous ici, dit le Nègre, c'est là que ton oncle veut que ses bêtes pâturent. »

Ils avaient établi leur camp au pied de cette montagne aux roches noires qui dominait l'étendue horizontale du désert, dont avait parlé Amamellen.

Il était encore très tôt, et cependant la chaleur devenait intenable, rien de comparable avec celle du Hoggar. Elias eut soif, il dit à l'esclave : « Va chercher de l'eau, car les guerbas sont vides.

— Hélas ! dit le Nègre, il n'y a pas d'eau dans ce pays maudit, nous avons laissé le dernier puits à sept jours derrière nous.

— Pourquoi n'as-tu pas rempli toutes les guerbas que nous avons en réserve, lors de notre dernière halte au puits ?

— Je n'y ai pas pensé, et tu ne m'en as pas donné l'ordre.

— Retourne donc à ce puits et rapporte de l'eau.

— Comment le pourrai-je, pleurnicha l'esclave, nos bêtes sont lasses, je ne peux pas atteindre le puits ni à plus forte raison en revenir. Les bêtes doivent manger pendant plusieurs jours avant de pouvoir entreprendre ce voyage. »

Elias reconnut, en lui-même, que l'esclave disait vrai; mais il se prit à songer qu'il pouvait être victime d'une machination. Au lieu de s'indigner, il réfléchit et observa.

Il y avait deux jours déjà qu'ils étaient arrivés au pâturage, deux longues journées pendant lesquelles le soleil des grands regs leur sembla faire bouillir le sable et les pierres. Les animaux broutaient sans arrêt les feuilles humides qui, tout en les nourrissant, leur permettent de rester plusieurs mois sans boire. Elias souffrait de la soif, il s'étonnait de voir l'esclave dans son état normal, allant du campement au pâturage, revenant sous le soleil torride, accomplissant en somme son travail quotidien, alors que lui-même se sentait incapable de faire quelques pas sans défaillir.

La nuit vint; le Nègre s'endormit. Elias, qui veillait, s'empara des naïls de l'esclave et déposa sur les semelles une mince couche de beurre. Ayant remis les naïls à leur place, il s'allongea et simula le sommeil sans cesser d'observer l'esclave.

Bien avant le jour, le Nègre se chaussa, examina le dormeur un moment, puis, rassuré, sortit en silence du campement. Alors, bondissant de roche en roche, il grimpa sur la montagne et disparut.

Dès les premiers rayons du soleil, Elias partit à son tour vers la montagne en suivant les empreintes laissées sur les roches par les naïls graissées. Aucune trace de pas sur le sable, c'est pourquoi durant les deux premiers jours Elias n'avait pu trouver le chemin suivi par le Nègre. Cette fois il en était autrement, l'esclave ne posait le pied que sur des cailloux, aussi la piste était-elle longue et sinueuse. Elias se reposait souvent, car il était abattu par la soif, mais il repartait le plus vite possible, craignant de perdre les petites traces qui brillaient au soleil. Après une heure d'une marche pénible, il arriva devant un trou, entre deux rochers, au fond duquel luisait un miroir d'eau.

S'étant rassasié, Elias sentit ses forces revenir rapidement, il retourna au campement par le même chemin. Il ne dit rien de sa découverte au Nègre. Les jours passèrent. L'esclave ne s'étonnait même pas qu'Elias pût vivre sans boire. Il suivait les ordres de son maître sans chercher à comprendre, il était sûr de ne pas avoir été suivi en allant boire, et cela lui suffisait.

Au Hoggar, Amamellen s'impatientait; un mois déjà s'était écoulé et son esclave n'était point de retour. Son projet avait peut-être réussi au-delà de toute espérance, Elias était mort, et mort avec lui le témoin gênant. Ainsi pensait Amamellen, mais il fallait en être sûr. Il s'équipa et partit.

Quelles ne furent pas sa surprise et sa colère quand, arrivé au pâturage, il aperçut Elias allongé sur son tapis tandis que le Nègre revenait de compter les bêtes. Cependant, malgré sa déception, il se contint.

« Comment as-tu bu ? demanda-t-il à son neveu.

— Je n'ai pas bu, répondit Elias, le Nègre pourrait en jurer. »

De fait le Nègre, pris à part, confirma les paroles d'Elias.

« Peu importe, reprit Amamellen, l'essentiel est que le troupeau soit en bon état et je vous félicite. Pour l'instant, je compte rester quelque temps ici avec l'esclave. Toi, Elias, tu prendras ton chameau et tu partiras au puits qui est à sept jours d'ici en marchant vers le Hoggar. A ce puits j'ai laissé cent chamelles, cent chevaux et cent ânes, tu les feras boire, et tu rempliras les cent guerbas que j'ai cachées près du puits, après les avoir réparées, car beaucoup sont déchirées. Ensuite tu rentreras au Hoggar où je te rejoindrai. »

Elias prit congé de son oncle, puis partit dans la nuit. Il préférait ce départ nocturne qui lui permettait de remplir sa guerba à l'aguelman sans être vu. Il ne connaissait pas les desseins de son oncle et partait, joyeux de quitter ces lieux où il avait failli mourir de soif.

Resté avec son esclave, Amamellen se réjouit du départ d'Elias, car cette fois la mort de son neveu était certaine malgré toute son ingéniosité. En effet des pillards se dirigeaient vers le puits afin de voler des troupeaux, et ces cruels razzieurs ne laissaient jamais personne vivant pour conter leurs tristes exploits. Elias, devant rester longtemps aux alentours du point d'eau pour accomplir le travail imposé par son oncle, tomberait immanquablement sous les coups des pillards et périrait aussi sûrement que si Amamellen lui avait plongé sa lame dans le cœur.

Elias pressait l'allure de son chameau, car la veille au soir il avait aperçu vers le levant de nombreux feux. Il savait qu'en ces régions éloignées des montagnes du Hoggar il n'était pas en sécurité. Une aussi grande réunion de feux était suspecte. Il s'agissait sans doute d'un rezzou se dirigeant vers le Hoggar qui devait fatalement passer près du puits où il se rendait.

Il mit seulement trois jours pour atteindre le puits, ayant trotté toutes les nuits. Sans délai il rassembla les troupeaux d'Amamellen, tira de l'eau nuit et jour pour les abreuver, répara les guerbas déchirées, puis les remplit toutes.

Alors qu'il allait se mettre en route, apparut une troupe armée et menaçante qui commença à entourer les troupeaux avec le désir évident de les voler. Elias sauta de son chameau et enfourcha le plus fougueux étalon du troupeau. Armé de son sabre et protégé par son bouclier, il vola vers le groupe le plus nombreux. Tel un démon frappant à droite, frappant à gauche, il répandit la terreur chez les assaillants qui s'enfuirent, effrayés par l'exploit d'Elias, jurant avoir affaire à un Kel es Souf.

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[FACING p.136]

Sans plus attendre, Elias, poussant les troupeaux devant lui, prit la direction du Hoggar dont il apercevait à l'horizon les sommets bleutés.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ du puits, le pays devenait plus sauvage, la morne étendue des regs faisait place aux premiers contreforts du Hoggar, les oueds se glissaient en de profonds défilés. Ce spectacle ravissait Elias, car il lui annonçait son pays. Il fut attaqué au détour d'un oued par un important groupe de pillards. Il lança ses troupeaux, chevaux en tête, dans l'oued encaissé. Criant, hurlant, il affolait ses bêtes, aiguillonnant les traînardes avec sa lance.

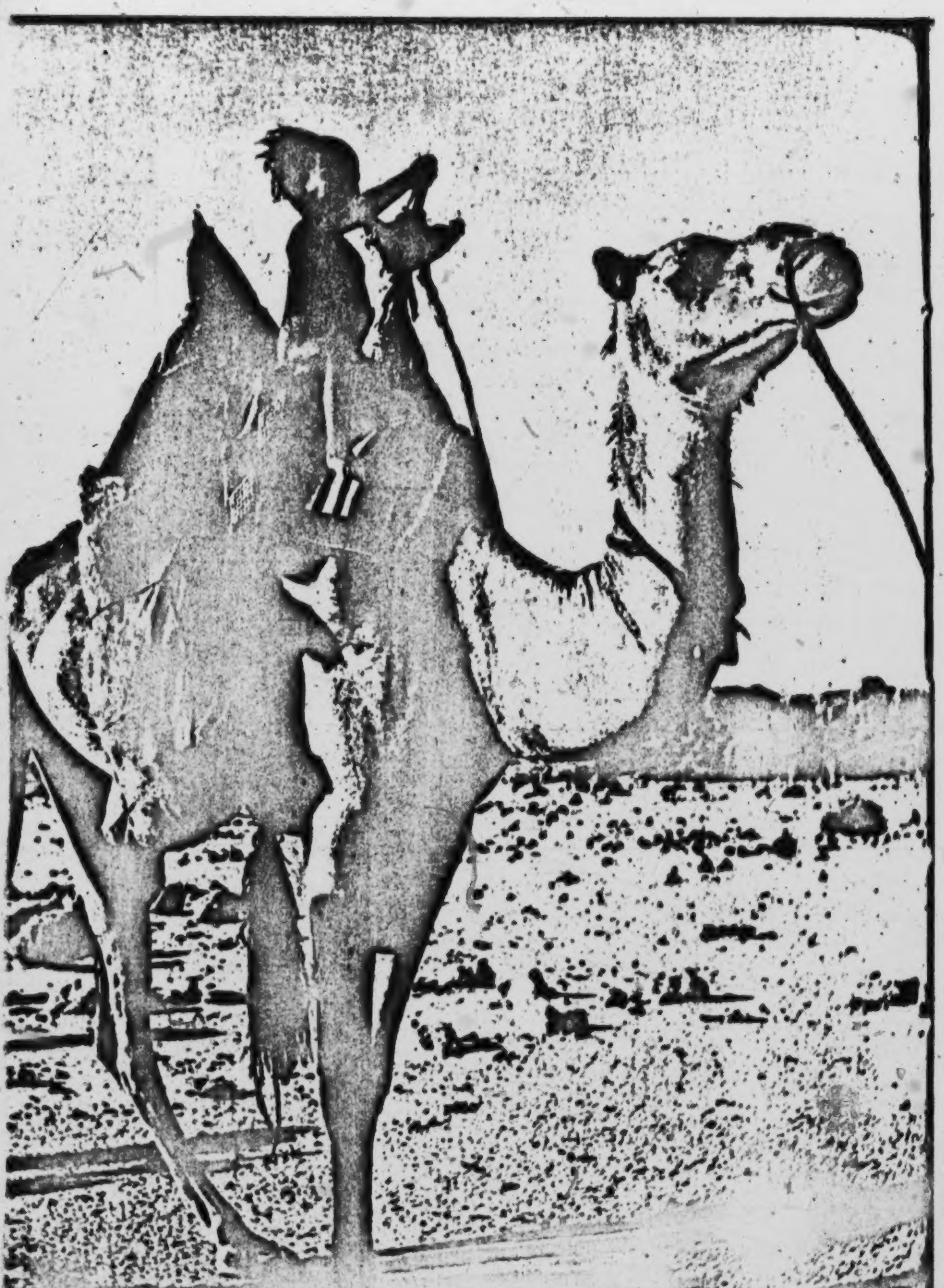
Les animaux galopaient en masse compacte, donnant l'impression d'un torrent en crue dévalant une gorge étroite. Elias, toujours monté sur son cheval, n'eut pas de peine à mettre en fuite les assaillants coincés contre les bords à pic de la falaise par le flot des bêtes affolées.

Cependant les pillards ne voulaient pas lâcher une proie aussi belle : tant de bêtes, et gardées par un seul homme, fût-il un diable, devaient être razziées, et ce diable puni de son audace. Il leur fallait agir avant qu'Elias pénétrât dans les hautes montagnes du Hoggar, repaire jusqu'alors inviolé. Ils attendirent que les troupeaux se fussent engagés dans le vaste cirque de Tamanrasset. Là l'oued s'étale, longe l'Adrar Haggarène, aux pics vertigineux, bute sur l'Adriane dont les parois verticales interdisent tout passage.

Anes, chevaux, chameaux, allaient en rangs serrés dans le lit de l'oued bordé de verdure, lorsque Elias s'aperçut que les razzieurs dessinaient un vaste arc de cercle de façon à l'acculer contre les falaises de l'Adriane. Contrairement à leur habitude, les pillards avançaient en silence, resserrant peu à peu leurs rangs. Le silence était angoissant, et malgré son courage et sa ruse Elias se sentit perdu. Il allait succomber sous le nombre, tout près de ses montagnes natales dont il énumérait les sommets machinalement. Il n'était plus question de rééditer l'exploit du puits, les razzieurs ne se laisseraient pas impressionner une seconde fois.

Elias eut une inspiration. Il s'élança sur la pente d'éboulis

43. Halte.



[Facing p. 137]

qui borde la montagne, il la gravit jusqu'en haut, au pied du vertigineux à pic de la falaise. Il regarda un instant le mouvement des pillards, puis dégainant son sabre il frappa la falaise d'un coup si puissant qu'il entailla la montagne. L'immense bloc ainsi arraché alla tomber dans un oued voisin. Dévalant à toute vitesse l'éboulis, il força les troupeaux à grimper la pente et à franchir ce col qu'il venait d'entailler. Toutes les bêtes disparurent sous les yeux des pillards qui regardaient, médusés, celui qui, ayant tranché la montagne, les défiait du haut de la brèche.

Ainsi finit cette histoire d'Elias. Il doit en exister d'autres concernant ce héros, mais elles sont enfouies au fond des mémoires.

On peut encore actuellement admirer l'exploit d'Elias : la brèche de l'Adriane caractérise Tamanrasset, et le rocher qui fut arraché à la montagne gît à huit kilomètres de là dans l'oued In-Zaouen où il est demeuré planté, témoignant de la valeur du héros.

Ainsi, observant la nature, écoutant les récits des anciens, le jeune Targui grandit et forme son jugement. Vers six ou sept ans, il subit la circoncision : « agadam »; un repas important réunit les proches à cette occasion.

Près des femmes, le jeune garçon apprend à coudre le tissu et le cuir. Il confectionne des jouets avec de vieux chiffons, ce sont en général des chameaux aux formes stylisées, ayant parfois une réelle valeur artistique. Son jouet à la main, il fait des courses avec ses camarades, afin de savoir quel est le chameau le plus rapide. Fillettes et garçons fabriquent également des poupées habillées à la mode touarègue, ils jouent au campement, rendent des visites, boivent le thé et déménagent. Le jeune garçon taille dans des galets plats des chameaux stylisés au maximum, ou bien utilise des mâchoires de chèvre coupées en deux.

Un amusement de choix consiste à monter un âne et à le faire galoper, ce qui ne va pas sans de nombreuses chutes au début. Cependant le chameau hante l'enfant; son père l'a

44. Jeu d'enfant targui chez les Dag Rali.

déjà fait monter pour une promenade autour du camp, mais ce que désire le petit garçon, c'est être maître de sa monture, la guider à travers les éboulis de la montagne toute proche, puis la lancer au grand trot sur le plateau qui borde l'oued, pas plus loin, car on l'apercevrait du campement, il risquerait de sérieuses remontrances pour avoir pris un chameau afin de s'amuser. Pourtant ses parents savent qu'il en est ainsi, puisque eux-mêmes en firent autant autrefois, mais le « canoun » doit être appliqué.

Lorsque, par chance, le campement est voisin d'une guelta, l'enfant peut s'ébattre dans l'eau, c'est le jeu favori de l'été.

Deux campements importants sont-ils voisins qu'aussitôt s'organisent des jeux collectifs. Tantôt on joue une sorte de hockey avec une balle de cuir rembourrée de poil de chèvre, que l'on frappe d'un gourdin prélevé sur un tahla; tantôt de véritables séances de lutte à main plate se déroulent à la grande joie des spectateurs, qui déclarent perdant celui des deux jouteurs qui le premier tombe à terre. L'excitation gagnant les enfants, on en arrive à de véritables combats entre les deux campements, et c'est la guerre. Bâtons et cailloux entrent en jeu, ruses et force se déploient. On s'arrête à la nuit, ou au premier blessé, mais la coutume veut que l'on ne dise rien aux parents, surtout pas l'origine de la blessure; l'enfant qui le ferait serait perdu d'honneur, et les parents sont si peu compréhensifs !

La fillette se prépare près de sa mère à sa tâche de maîtresse de maison. Elle coud, en collaboration avec les femmes qui ne font jamais un ouvrage individuel. On lui apprend à découper les fines lanières de cuir, et à les tresser; pendant qu'elle travaille on lui enseigne les traditions dont elle sera plus tard la gardienne farouche, ayant souvent à rappeler aux hommes, qui, toujours en voyage, ont tendance à oublier de menus usages, les véritables « canouns » touareg.

Au cours de leurs jeux, les enfants apprennent de leurs aînés l'écriture tifinar, ils tracent dans le sable des mots, puis des phrases. Mais c'est le soir, à la veillée, que la mère leur précisera l'orthographe des mots acquis. Ainsi, insensiblement, l'enfant sait lire et écrire sa langue; il n'aura jamais une grande aisance, mais cela est dû à la difficulté du mode d'écriture.

Chaque Targui connaît le moyen mnémotechnique de se rappeler les lettres de l'alphabet tifinar, c'est la phrase suivante : « Fatimata oult Oghanis, tagueltenit mraou issen edssedis; tedjehenet ouart thouadis », que l'on peut traduire ainsi : « Fatimata fille d'Oghanis dont la dot (à verser) est de seize chevaux; nul ne peut toucher ses côtes. » En fait beaucoup de lettres manquent dans cette phrase, mais c'est un acquis suffisant.

Chez les imrads le jeune garçon, à partir de dix ans, accompagne son père soit au Soudan, soit aux salines de l'Amadror. De cette façon, peu à peu, il acquiert le sens de la piste. Le noble reste plus longtemps au campement; en écoutant les discussions de ses aînés, il s'initie au commandement.

Insensiblement le jeune Targui commence à se voiler, d'abord avec un vieux chèche, qu'il essaie d'arranger suivant l'usage. C'est vers quinze ans qu'il prendra définitivement le taguelmoust, lors d'une fête; il participera à un ilougan, monté sur son chameau, don de son parrain, ou sur une bête d'emprunt.

À cette occasion il reçoit des cadeaux, une takouba, un taguelmoust, ou une takamist. C'est un jeune homme. La fille prend officiellement son alechou au moment de la puberté; elle aussi reçoit des cadeaux : l'alechou, des vêtements. Elle est très entourée. On la considère comme une femme. Jusqu'ici elle restait muette devant les hommes, conservant un maintien timide; c'en est fini de cette attitude, chacun l'oblige à parler, à se comporter en maîtresse de maison.

Garçons et filles qui ont pris le taguelmoust et l'alechou peuvent désormais assister aux réunions de grandes personnes, mais ils ne prennent la parole que s'ils sont interrogés.

Les occupations des jeunes gens sont sensiblement les mêmes que celles des adultes. Les filles participent à l'entretien de la tente, cousent des vêtements, fabriquent les sacs de cuir; chez les imrads, elles vont traire les vaches.

Le jeune homme commence à voyager seul, s'occupe des chameaux. S'il s'amuse encore à lutter avec ses amis, il ne connaît plus à présent l'escrime à la takouba qui se pratiquait autrefois.

Jamais l'enfant n'a pu manifester sa volonté dans le campement de ses parents, il a dû toujours se plier aux canouns; quand par hasard il faisait preuve de désobéissance, ses parents n'hésitaient pas à recourir aux châtiments corporels, quelques gifles sans plus; lors d'une faute plus grave ou d'une récidive, il se voyait attaché, tel un chevreau, et condamné à demeurer sous la tente. Cependant les punitions sont l'exception, une parole, un regard suffisent. Il n'est point bon, disent les Touareg, de trop frapper les enfants. Cette éducation donne au jeune Targui un caractère fier, un sens aigu de sa dignité et une réserve qui paraît parfois inquiétante. L'obéissance absolue aux usages oblige à mener une vie morale peut-être plus rigide que ne saurait le faire une religion. Connaître un Targui et prévoir son comportement est très difficile pour un Français qui doit faire le tri entre ce qui est individuel et ce qui vient de la contrainte exercée par la société touarègue, et songer également à la teinture islamique qui recouvre l'ensemble.

Bientôt arrive le temps où le jeune Targui va pouvoir assister aux tendi et aux ahals. Il est nécessaire de dire ici quelques mots des problèmes sexuels.

On a beaucoup exagéré dans certains récits la liberté de mœurs des Touareg. L'éducation des garçons qui maintient l'enfant très souvent éloigné des adultes, celle des filles qui les tient attachées, à leur mère et les oblige à une attitude pudique, ne prédisposent pas à la licence.

Il n'y a pas à proprement parler d'éducation sexuelle, la jeune fille est ignorante pendant très longtemps de tout ce qui a trait à la conception. Incidemment, grâce à une compagne plus âgée, elle apprend l'essentiel des relations intimes entre les hommes et les femmes. Le jeune homme est initié beaucoup plus tôt, car il sort aisément du campement; renseigné par des camarades, il ne tarde pas à nouer une intrigue avec une Négresse des environs. Dans les conversations entre jeunes

Touareg se transmettent les usages sexuels, qui sont observés comme les autres coutumes; il en est un fort intéressant, c'est le respect envers la jeune fille touarègue. Contrairement à une opinion communément admise, la jeune fille qui va se marier est toujours vierge (physiquement) chez les nobles, et presque toujours chez les imrads.

Dans leur prime jeunesse, les Touareg se conduisent comme tous les enfants du monde, ils pratiquent la masturbation solitaire, filles et garçons utilisent les procédés particuliers au pays. Les premières relations amoureuses entre jeunes filles et garçons touareg ont lieu à la suite de fêtes. Il est bon de définir ces fêtes, car on a beaucoup brodé sur les fameuses « cours d'amour ».

Nous avons vu que pour marquer une cérémonie familiale les Touareg organisent un tendi. Le tendi tire son nom de l'instrument utilisé, c'est le grand mortier de bois sur lequel a été tendue une peau, préalablement mouillée. Les femmes s'assemblent autour du tendi, une ou deux frappent, suivant des rythmes traditionnels, la peau qui résonne sourdement. L'une d'entre elles chante d'interminables couplets, tandis que ses compagnes scandent la mesure en frappant la paume de leurs mains, et reprennent en chœur le refrain. Les chants évoquent des combats passés, des faits récents aussi, ils vantent les mérites d'un chameau, ou ceux d'un personnage, certains sont improvisés. Participent aux tendi les femmes veuves, divorcées, et les jeunes filles, mais les femmes mariées y vont également avec la permission du mari. Toute femme s'éloignera du tendi si l'un de ses parents s'en approche.

Les chants vont leur train, accompagnés du tam-tam; les hommes alors viennent s'asseoir derrière les chanteuses, écoutent, chantent aussi. Chacun serre sa compagne de près, mais ne sort guère des limites d'un flirt public. Le tendi se poursuit tard dans la nuit, alors que les personnes âgées dorment sous les tentes.

De jour, le tendi est l'accompagnement indispensable de l'ilougan, que l'on pourrait définir : un quadrille à chameau.

Les jeunes Touareg font une toilette très soignée, où chacun fait preuve d'une coquetterie raffinée. Le chameau est harnaché le plus luxueusement possible. La moitié des méharistes se place sur une ligne à une cinquantaine de mètres du tendi, l'autre moitié se tient à une distance égale de l'autre côté du tendi. Par groupes de deux, les Touareg vont d'une ligne à l'autre, chaque Targui surveille son attitude, se tient droit, mais souple, relève au maximum la tête de sa monture, maintient celle-ci à la hauteur de son voisin et la fait trotter à l'allure dite « senat-senat » ou « kibarat ».

Délaissant ce va-et-vient, un groupe de méharistes fait le tour du tendi le plus près possible des femmes, l'un des Touareg s'empare de l'alechou d'une chanteuse et s'enfuit au grand galop, cravachant sa monture. Ses amis le poursuivent, essayant de lui reprendre le voile. Celui qui réussit rapporte en vainqueur le voile à sa propriétaire. Il est salué de « tarallélit » (you-you des Mauresques). L'ilougan dure jusqu'à la tombée du jour.

Il faut noter que le tendi n'est pas originaire du Hoggar, il a été importé de l'Adrar des Iforas et du Tamesna.

Une réunion propre au Hoggar est l' « assihar ». Autour d'une joueuse d'imzad renommée se rassemblent un grand nombre de femmes et d'hommes. On écoute le violon, qui entonne les premières mesures d'un chant connu, puis un homme ou une femme se met à chanter. Entre les chants les conversations vont leur train, et à la faveur de l'obscurité des flirts s'ébauchent, mais dans le domaine de la correction la plus stricte.

Lorsque se termine, tard dans la nuit, l'assihar, jeunes gens et jeunes filles s'éloignent par petits groupes, c'est l'ahal. Une femme escortée par deux ou trois jeunes gens va s'asseoir au détour d'un oued. Ses compagnons lui parlent, à haute voix lorsque chacun peut entendre la conversation, ou très bas à l'oreille quand ce sont des confidences. L'un d'eux prend la main de la jeune femme et la serre dans la sienne; un vieux Targui disait : « Autrefois je suis resté trois nuits durant à serrer la main de la femme que je désirais, et durant trois jours je n'ai pas mangé. »

Il est un langage des mains étranger à la conversation de l'ahal, en voici plusieurs exemples. Ayant joint sa main à celle de la femme, les doigts entrecroisés, opposer son pouce à l'extrémité de l'autre pouce veut dire : Je te désire beaucoup; tracer un cercle sur la paume de la main, en appuyant l'index au centre du cercle, c'est demander une union intime; la femme sollicitée prend la main de son soupirant et du revers de son index trace une ligne partant du poignet et allant vers les doigts, ce qui veut dire : Je refuse; mais lorsque ayant tracé, cette ligne, elle en trace une autre en sens inverse, il faut comprendre : Pars avec tes amis et reviens seul.

Une fois seul avec son amie, le jeune Targui continuera sa cour, parfois platonique, souvent moins. Joignant leurs visages, narine contre narine, ils se respirent mutuellement. Ce baiser sur la bouche est connu mais peu pratiqué. Des caresses manuelles succèdent aux baisers. Les hommes en restent souvent à ce stade avec les vierges, car ils savent « reconnaître une vierge à sa démarche, à son maintien, à la dureté des seins et au réflexe du tendon d'Achille » ! Les Touareg connaissent d'autres caresses, qui tout en satisfaisant les sens respectent la virginité physique.

Il faut noter que l'homosexualité, tant masculine que féminine, est inconnue en milieu touareg.

On dit que la bestialité, quoique très rare, existe cependant, mais elle serait pratiquée comme remède contre les maladies vénériennes.

Ces coutumes sexuelles permettent de comprendre l'équilibre des Touareg, qui bien que musulmans ne souffrent pas de refoulements. Le viol n'existe pas, et lorsqu'une femme se refuse jamais l'homme ne lui en tiendra rigueur, ni ne manifestera de jalousie envers un camarade plus heureux. Ajoutons qu'ils sont d'une discrétion absolue dans leurs relations féminines. C'est à ces manifestations de la vie intime que l'on voit le prestige dont jouit la femme touarègue.

Arrive le moment où le Targui songe à se marier, assez tardivement, vers vingt-cinq ans en général. Il charge un membre de sa famille de faire la demande. Le messager dit au

6: Blanguernon

[Facing p. 144]

père de la jeune fille : « Je voudrais une tente et un asaber. » Le père comprend que l'on demande sa fille en mariage à l'aide de cette métaphore. « Tidjera-ouet », répond-il pour donner son accord. Alors commence la discussion sur la dot que le prétendant doit donner à la fiancée, et sur l'importance des cadeaux à la famille. Il existe un barème des dots à verser aux femmes, qui varie suivant la tribu à laquelle elles appartiennent.

Pour prendre une fille Kel Rela, il faut donner à la jeune épousée sept chamelles; une Dag Rali doit recevoir trois chamelles; les autres imrads une seule. Le mari doit fournir la tente. Le jour du mariage, un taleb ou, à défaut, le chef de la tribu enregistre les dons du mari qui ne sont pas forcément versés, mais qu'il reconnaît devoir.

Tout étant en règle, on annonce le mariage et la date de la cérémonie. Un énorme repas pour lequel on a abattu un chameau et de nombreuses chèvres est servi aux invités. Tendi et ilougan se succèdent sans interruption.

A l'endroit où sera montée la tente des jeunes époux, un gros tas de sable est préparé. Une femme de la famille de la jeune fille s'y assoit, tenant un gourdin entre ses mains, puis baissant la tête, repose son front sur ses mains jointes. Deux hommes saisissent la tente à demi roulée, et par trois fois la lancent par-dessus la femme ainsi assise.

Durant toute la journée la fiancée demeure sous la tente de ses parents, le fiancé parle avec les vieux du campement et ne participe pas aux réjouissances publiques.

La tente des futurs époux montée, le prétendant y passera une nuit seul, assis sur le tas de sable, sans dormir; cette tradition est surtout respectée chez les Kel Rela. La seconde nuit la fiancée deviendra sa femme. Autrefois existait une coutume qui s'est perdue : durant trois nuits le tas de sable était conservé dans la tente, les deux époux dormaient séparés par le tas, et la coutume disait : « La première nuit, cette femme est ta sœur; la deuxième, elle est ta mère; la troisième, elle est ta belle-mère; la quatrième, elle devient ton épouse. » Et l'on ôtait le tas de sable.

45. L'écrivain public.

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[facing p.145]

Avant d'entrer dans la tente nuptiale le mari doit en faire trois fois le tour, la jeune femme devra en faire autant. Elle est conduite vers la tente de son mari par un groupe de femmes de sa famille. Le long du chemin qui mène à la tente, les Targuias chantent des refrains traditionnels :

« Grâce à Dieu, ma fille me quitte cette nuit. » La belle-mère salue son gendre, elle lui dit : « Offre de jolies choses à ma fille, que l'ombre qui la protégera soit due à la soie. Des dix chameaux de sa dot, l'un a la tête blanche, fais-la monter sur le plus docile, et toute sa famille la regardera. »

En approchant de la tente des jeunes époux, le cortège des femmes se heurte à l'assemblée des hommes qui conversent avec le mari. Elles chantent alors : « Grâce à Dieu, et grâce à lui avant même qu'il fût nommé. » La belle-mère salue son gendre. « Hommes, laissez-nous passer, écartez-vous ou bien nous vous pousserons et vous tomberez à la renverse, car nous possédons la plus grande force qui puisse se concevoir. »

Les hommes s'étant légèrement effacés, la jeune femme s'apprête à franchir le seuil de sa tente, quand surgit un de ses proches, la takouba au poing, qui annonce : « Tu n'entreras pas dans cette tente. » La jeune femme doit alors donner ses naïls à l'interrupteur pour enfin acquérir le droit d'être l'épouse.

Jusque vers minuit de nombreux amis restent à parler avec les jeunes mariés.

Le nouveau marié devra rester un temps assez long dans le campement de sa femme, avant de pouvoir déplacer sa tente à sa guise, ou amener sa femme dans le campement de ses parents.

Certaines tribus, imprégnées de coutumes arabes, en particulier les Issakamaren, observent l'usage suivant au lendemain du mariage : le mari qui n'a pas trouvé sa femme vierge casse, au moment du repas, l'os du gigot, absorbe la moelle, souffle à l'intérieur, puis plante les deux morceaux brisés dans le couscous. Ainsi chacun connaît l'affront qu'il a subi. Plus tard dans la vie, lorsque sa femme sera désagréable, il mettra son poing devant sa bouche et soufflera entre ses doigts, simulant son geste du premier jour. La femme, honteuse, cessera ses récriminations. Suivant une autre coutume de moins en moins

46. L'imzad.

pratiquée, la femme qui, durant la nuit de noce, n'aurait pas éprouvé la virilité de son mari, coiffe ce dernier avec l'alechou, montrant ainsi au monde l'impuissance de son époux, en le considérant comme une femme.

La situation de la femme est privilégiée au sein de la société touarègue. On a coutume de dire qu'il faut en voir la raison dans l'organisation matriarcale des tribus.

Le matriarcat n'est actuellement chez les Touareg qu'une survivance très atténuée du fait de la présence de l'Islam. Il faut noter que, sous la tente, la femme est maîtresse absolue : c'est elle qui donne les ordres aux enfants et aux Nègres, et qui organise la vie quotidienne; mais hors de la tente c'est l'homme qui commande; il décide le déplacement du campement, le départ des caravanes, les transactions commerciales. L'opinion de la femme est toujours prise en considération, elle est la gardienne des traditions, et, si elle ne possède pas ce que nous pouvons appeler les droits civiques, c'est elle qui les transmet : un Targui sera noble lorsque sa mère est noble. Le droit d'éligibilité à l'amenokalat est donné par les femmes qui, par une ascendance maternelle directe, remontent jusqu'à l'ancêtre Kella. Cette transmission des droits par les femmes constitue l'originalité de la société touarègue.

Puissante dans son foyer, aimée de son mari, respectée, la jeune épouse a toutes les chances d'être heureuse. Il est rare que le mari trompe sa femme, et si cela lui arrive, c'est loin d'elle, lorsque, parti au Soudan, il reste longtemps absent. La femme touarègue est fidèle, rares sont celles qui prennent un amant. Si un mari connaissait l'infidélité de sa femme, simplement par ouï-dire, il pourrait la répudier, mais en cas de flagrant délit il pourrait tuer les coupables, ou porter le fait à la connaissance de l'amenokal qui fixerait une amende. L'épouse trompée peut quitter son mari; dans ce cas elle retourne dans sa famille en emportant ses biens. Les divorces sont assez rares et très mal jugés.

La mort n'est pas envisagée avec terreur, tout un ensemble de croyances fortement teintées d'islamisme promettent au Targui des récompenses futures dans l'autre monde. Il semble que la charité serait particulièrement récompensée et l'égoïsme sévèrement puni, les châtiments décrits seraient des peines du talion. De longues enquêtes seraient indispensables pour démêler toutes les croyances relatives à la mort; faire la part de ce qui est musulman et de ce qui est proprement touareg se révélerait très difficile.

Quand un décès se produit sous la tente, chacun des membres de la famille conserve une attitude empreinte de la plus grande dignité à notre sens occidental. Certes il arrive que des personnes pleurent le défunt, ce qui est humain, mais l'usage veut que l'on évite les larmes; un homme, surtout, saura suffisamment se contrôler pour ne pas montrer son chagrin.

Le mort ne reste pas longtemps sous la tente, il est lavé par les femmes si c'est une femme ou par les hommes dans l'autre cas. On le parfume, on allonge ses membres dans une attitude de repos, puis on l'enveloppe d'un linceul (« tifit ») qui est cousu. Durant ces opérations, la tombe a été creusée suivant l'usage musulman. Seuls les hommes conduisent le défunt en terre. Après l'avoir déposé dans la tombe et recouvert de terre, on pose les pierres témoin, puis chacun regagne sa tente. Il n'y a ni chant ni prière.

Un repas est servi aux personnes présentes, aux frais du défunt selon les instructions qu'il a données avant de mourir. Si l'on n'exécutait pas ses volontés, le bétail désigné pour le festin périrait.

On dit que celui qui est mort dans une position de repos, les bras allongés, le visage serein, était bon et qu'il a toutes les chances d'être récompensé. En revanche, celui qui expire les jambes repliées en chien de fusil et les poings serrés contre sa figure était un méchant homme; même si durant sa vie il a dissimulé ses défauts, il est voué aux tracas futurs.

Les règles de l'héritage sont mal connues des Touareg, seuls les vieux savent les usages, car de plus en plus les tolbas introduisent la loi musulmane.

Lorsqu'un homme meurt, un huitième de son bien revient à sa femme, le reste à ses enfants. S'il n'y a pas d'enfant, un tiers est pour sa femme, le reste revient à la famille du défunt, partie aux parents, partie aux frères et sœurs. Quand la femme meurt la première, si elle a des enfants la totalité de ses biens leur est attribuée; si elle n'a pas d'enfant, la moitié revient à sa famille, l'autre moitié à son époux. Les biens d'un défunt n'ayant pas d'héritiers, ce qui est très rare, sont administrés par l'amrar de la tribu pour la collectivité.

Par testament oral fait devant deux témoins, un homme ne peut disposer que du tiers de sa fortune en faveur d'un héritier non prévu par l'usage.

Cette description de la vie du Targui depuis l'enfance jusqu'à la mort ne fait entrevoir les coutumes que d'une partie de la population du Hoggar, celle qui commande, celle qui paraît la plus attirante au voyageur, au touriste; mais il faut songer aux humbles, aux harratin cultivateurs des centres de culture, aux domestiques noirs des Touareg, leurs anciens esclaves. Rassembler leurs traditions qui viennent se greffer sur un ensemble de coutumes touarègues doit être un travail à part, car une enquête sérieuse sur les Noirs ne peut se mener de front avec celle menée sur les Touareg. La crainte atavique des Nègres en face de l'imouhar les rend muets, gagner leur confiance est une œuvre de longue haleine, connaître leur vie intime, leurs joies et leurs peines demandera une grande patience.

Pourtant, ce qui constitue l'originalité du Hoggar, c'est cette intime fusion de deux modes de vie dissemblables : on ne connaîtra réellement ce pays qu'après avoir compris Touareg et Nègres, et réalisé les véritables sentiments qu'ils nourrissent les uns pour les autres, en dehors de ce que nous observons superficiellement chaque jour.

Nota. Les formes religieuses, d'après Huxley, suivent un déterminisme psychologique selon lequel les religions monothéistes supérieures auraient été découvertes par les « hommes de pensée » et les religions polythéistes par les « hommes d'action ». Il est permis de se demander si les Touareg, qui étaient autrefois avant tout « hommes d'action » n'auraient pas, pour cette raison, conservé les survivances religieuses néolithiques; et si la paix française, supprimant leur activité essentielle, n'a pas suscité chez eux un courant psychologique les portant à la contemplation et favorisant l'islamisation. Car la présence des marabouts, des chorfa, et des tolba arabes, si actifs soient-ils, ne suffit pas à expliquer ce courant religieux qui tend à faire disparaître les coutumes touarègues.

NOTE SUR LE MATRIARCAT TOUAREG

Le Hoggar, qui constitue une sorte de réserve ethnique, où règne un système encore féodal, offre une curiosité sociologique : c'est un reliquat de famille matriarcale. Ce matriarcat, sapé par l'influence grandissante de l'Islam, a tendance à disparaître. Il est bon de détruire certaines idées fausses qui ont cours en ce qui concerne la famille touarègue : « La femme commande », « L'hospitalité touarègue est caractérisée par une promiscuité, sorte de prostitution traditionnelle ». La vérité est tout autre. L'origine du matriarcat touareg se perd certainement dans les coutumes néolithiques, l'ignorance du processus de la conception a pu en être la cause. La conséquence de cette organisation familiale était l'exogamie, qui tend à disparaître; l'inceste est un crime plus terrible que le meurtre. C'est le matriarcat qui est gardien du système des castes : le devoir de s'assister mutuellement confère aux guerriers (nobles) une part du fruit du travail des autres et leur donne la propriété du sol. La prostitution n'existe pas, la monogamie est la règle, la femme est respectée. « Le droit maternel, comme dit L.-G. Richard, consiste plutôt en obligations mutuelles qu'en prérogatives ou avantages. » Il n'existe pas une liberté féminine, car la femme se doit à la famille; en fait elle n'exerce aucun droit, elle le transmet. Une coutume encore pratiquée, caractéristique du matriarcat, est l'obligation pour le jeune mari d'habiter un certain temps dans le campement de sa femme.

Répétons que l'Islam détruit peu à peu les coutumes matriarcales, surtout dans les successions qui sont de plus en plus régies par les usages musulmans. Les chefs désirent même aujourd'hui léguer leur pouvoir à leur fils.

[p. 150 is blank]

VI

CONCLUSION

Le Hoggar, dont je n'ai fait sentir ni le pittoresque des sites, ni l'attrait qu'il exerce sur les voyageurs, ni l'angoisse qu'il fait parfois peser sur certaines âmes, lorsque d'octobre à février la luminosité extraordinaire semble rapprocher les montagnes qui se parent au couchant des plus étonnantes couleurs, est, je crois, la portion du Sahara la plus attachante.

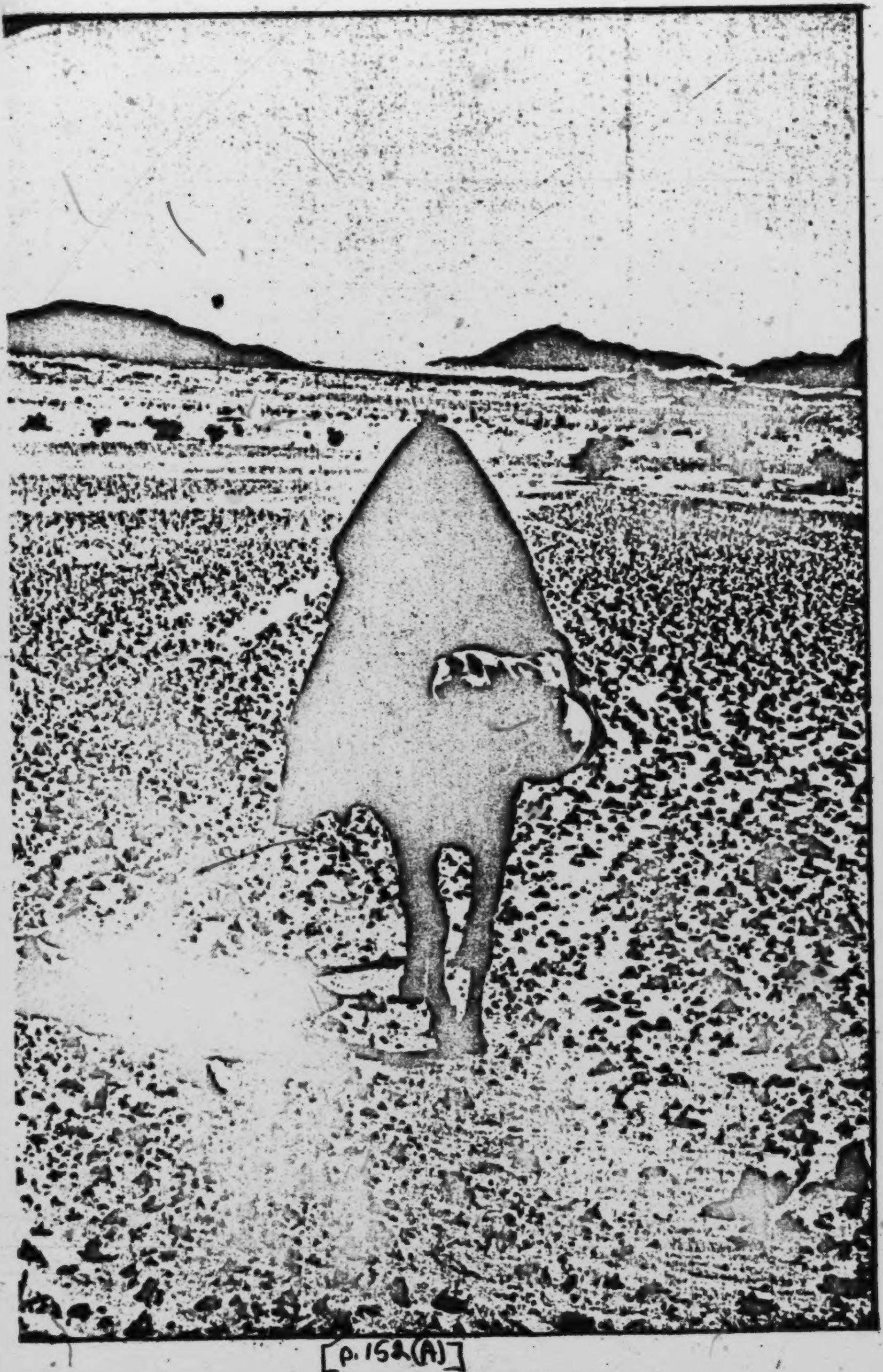
C'est à dessein que je n'ai pas soulevé les problèmes économiques qui se posent, ceux-ci dépassant le cadre de ce travail. Il est cependant permis de se demander ce que l'avenir réserve à ces Touareg, gens d'un autre âge, égarés dans le XX^e siècle. Les jeunes Touareg sont certainement heureux, leurs aînés regrettent nostalgiquement le beau temps des rezzous; mais la paix française, si elle a changé leur mode de vie ancestral, leur a apporté une sécurité qu'ils apprécient.

Les besoins des nomades sont modestes et adaptés au pays, mais à notre contact de nouveaux besoins naîtront; les populations du nord et du sud, plus évoluées, ne vont pas manquer à la longue de troubler cette sérénité enviable. Doit-on les préserver et les considérer comme une réserve ethnique, ou hâter leur évolution vers un stade de civilisation plus moderne ? Il sera, certes, regrettable de voir disparaître ces grandes silhouettes bleues, flanquées de takoubas médiévales; mais un temps viendra où, sous peine de disparaître, les Touareg devront s'adapter au monde occidental. Ce jour est encore lointain — souhaitons-le —, mais notre rôle est d'y préparer insensiblement les indigènes du Hoggar, en leur apportant les éléments d'un choix qui leur permettra peut-être de se constituer une culture originale. Quel sera le sens de cette transformation ? Il est encore trop tôt pour le dire. Cette évolution peut se précipiter sous l'influence d'apports extérieurs, la découverte de gisements miniers, par exemple, bouleverserait l'équilibre qui existe entre sédentaires et nomades.

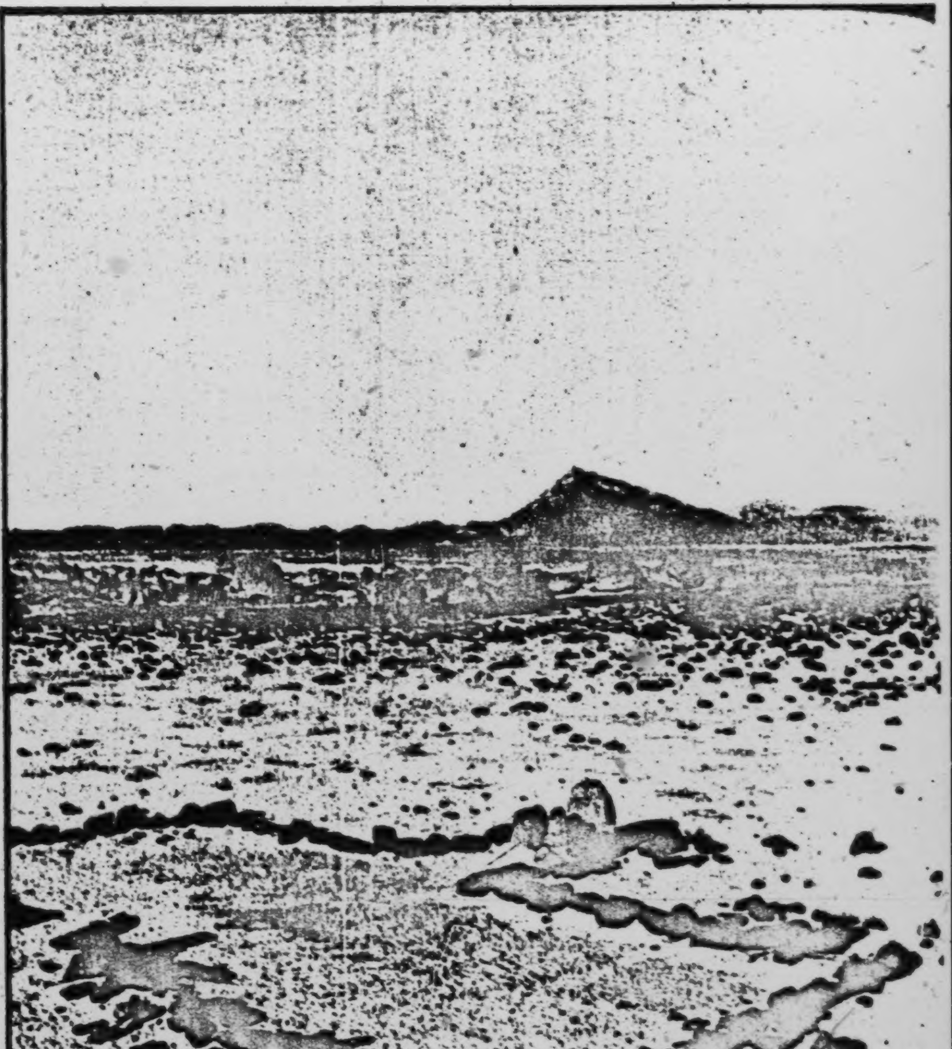
A de nombreux points de vue le Hoggar doit encore être étudié, les recherches sont de plus en plus l'apanage des spécialistes, elles sont même urgentes dans le domaine humain, car bientôt disparaîtront ceux qui connaissent les vieilles coutumes, les légendes merveilleuses et les chants traditionnels accompagnés à l'imzad.

Le grand tourisme a adopté le Hoggar, les alpinistes comptent les pics vierges qui restent à ascensionner, ils sont guidés par de jeunes Touareg qui commencent à parler français. Nous ne pouvons que nous féliciter des résultats matériels obtenus, mais combien de sahariens regrettent au fond d'eux-mêmes le temps du courrier mensuel évoquant une époque peu éloignée, mais qui déjà semble lointaine : celle qui les attira vers ce Hoggar que l'on amène peu à peu à la lumière du siècle.

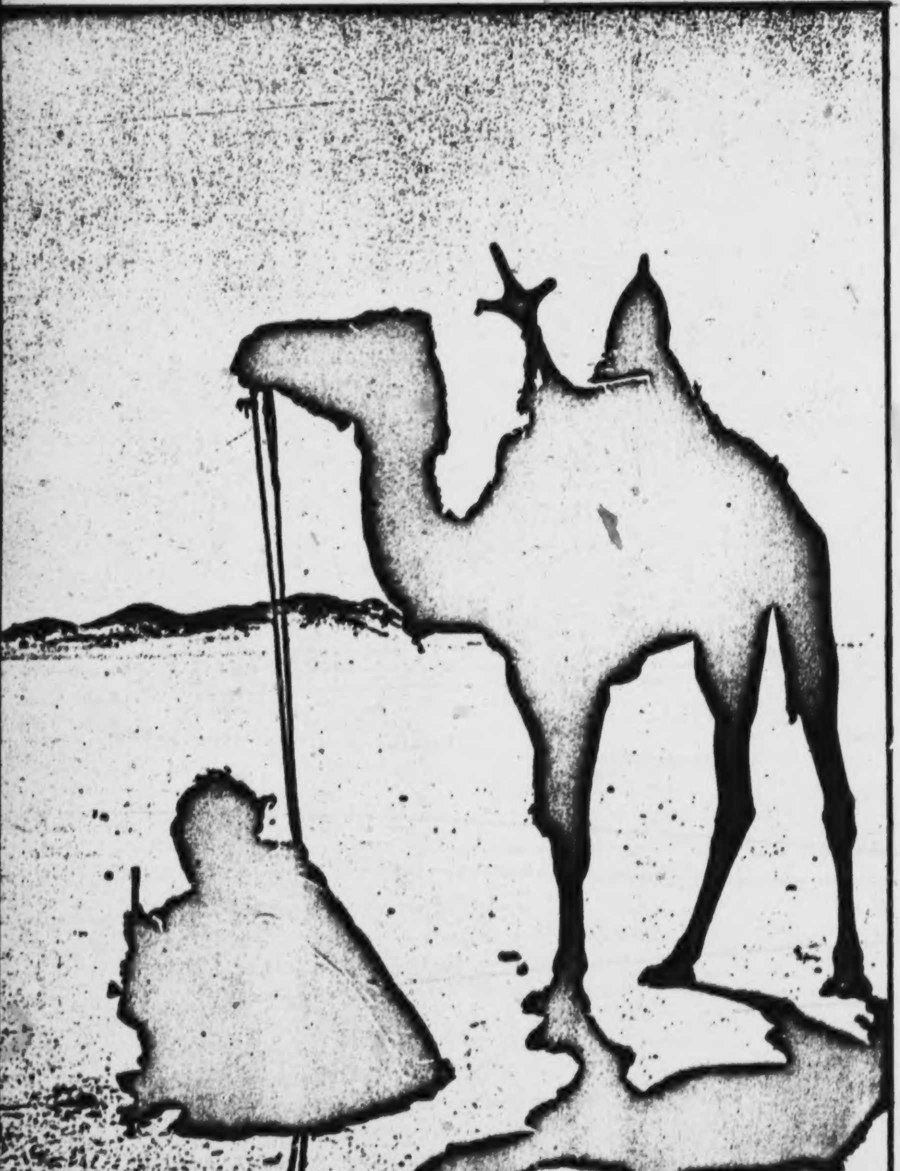
47. Femme partant en visite.
48. Une mosquée touarègue



[p. 152(A)]



[p.152(B)]



[p.152(c)]

6: Blanguernon MS25 Tuareg

[p.152(D)]

APPENDICES

I

HISTORIQUE DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

— Le 16 février 1881, la mission Flatters est massacrée par des Touareg Kel Rela et Tédjéhé Mellet, aidés de quelques imrads.

— 1887. Un rezzou de Taïtoks se fait surprendre à Hasai Hinifel. Trente Touareg sont emmenés à Alger comme prisonniers durant quatre ans. C'est avec l'aide de ces Touareg que Hanoteau établira la première grammaire tamahaq. L'un de ces prisonniers devint l'ami de l'explorateur Crampel; celui-ci devait plus tard être assassiné par son soi-disant ami.

— 1898. Kel Rela et Taïtoks sont aux prises. Ces derniers, battus par Moussa ag Amastane, s'enfuient chez les Oulimiden.

— 1899. Le commandant Pein, accompagné de Flamand, en mission, occupe le Tidikelt, coupant ainsi aux Touareg leurs marchés d'échange d'Aoulef et d'In-Salah.

La mission Foureau-Lamy traverse le Hoggar sans être inquiétée à aucun moment.

— 1900. L'amenokal Aïtarel meurt. La situation est confuse. Deux amenokals sont nommés, ce sont Mohamed ad Ourzig et Attici. Ce double commandement engendre une anarchie qui amène les Touareg à se tourner vers Moussa ag Amastane, courageux,

49. Attente d'un rendez-vous.
50. Danse nègre à Tamanrasset.

d'esprit brillant, qui parle d'un accord possible avec les Français. Ce furent cependant les Taïtoks qui firent les premiers leur soumission, surtout par désir de devancer Moussa qui était leur ennemi personnel depuis les combats de 1898.

— 1902. A la suite du pillage d'une caravane par les Kel Ahaggar, le lieutenant Cottenest est envoyé au Hoggar pour y faire un exemple. Il faut lire le récit de cette expédition : *La Randonnée du lieutenant Cottenest*, écrit par le commandant Cauvet, pour apprécier l'homme à qui nous devons le Hoggar. Après un périple en territoire touareg qui dénote les qualités du chef de l'expédition, Cottenest livre combat à Tit, à la gara Tin-Essa. Une centaine de Touareg furent tués en faisant un assaut à la lance et au sabre. Les Dag Rali et Adjouh n'Téhélé furent les tribus les plus éprouvées par cette lutte.

— 1903. Le commandant Laperrine et ses lieutenants font une tournée pacifique au Hoggar.

— 1904. Moussa ag Amastane fait acte de soumission à In-Salah.

Le commandant Laperrine, accompagné du père de Foucauld, de MM. Gautier et Chudeau, contourne le Hoggar par l'ouest et effectue une liaison avec les troupes coloniales à Timiaouine.

— 1905. Le père de Foucauld s'installe à Tamanrasset d'une façon définitive.

Le lieutenant Roussel est le premier chef de poste de Tamanrasset.

— 1908. Incidents entre Kel Rela et Taïtoks; ces derniers sont refoulés au Soudan.

— 1909. Incidents entre les Kel Rela et les tribus touarègues des Ajjers.

— 1910. Moussa ag Amastane, l'amenokal, va en France faire un voyage avec le père de Foucauld.

— 1914. Le territoire des Ajjers est occupé.

— 1916. Nouveaux incidents entre Kel Rela et Taïtoks.

Le 2 décembre 1916, le père de Foucauld est assassiné à Tamanrasset par des Senoussistes accompagnés d'Aït Loen qui emportent vingt fusils et trois mille cartouches.

— 1917. Révolte de quelques partis imrads ayant pour objectif le vol des chameaux des sahariens français.

Le capitaine Masson livre combat à un groupement de Touareg dans l'oued Ilaman, le 5 avril 1917 (treize tués, dont deux militaires français).

Le 1^er^ juin, près d'Iniker, le détachement Pietri est attaqué (cinq tués, deux blessés, deux disparus).

Le 26 juillet, le sous-lieutenant Lehuraux doit combattre un parti de trois cents Touareg.

— 1918. Rétablissement de la paix au Hoggar. Les Taïtoks sont définitivement évincés de leurs terres et refoulés au Soudan.

— 1920. Le général Laperrine meurt des suites d'un accident d'avion, à Anesbaraka.

— 1921. Décès de Moussa ag Amastane. Akhamouk ag Yemma lui succède.

— 1925. Les Taïtoks réclament leurs terres confisquées au profit des Kel Rela, mais le *statu quo* est maintenu.

— 1927. Mort d'Akhamouk. Meslar ag Amayas est élu amenokal.

— 1950. Décès de Meslar. Le khalifat, Bey ag Akhamouk, est élu en 1951.

[p. 156 is blank]

II

GÉOLOGIE

Grâce aux travaux de C. Kilian, Th. Monod, J. Bourcart, et surtout à ceux de M. Lelubre partiellement publiés, on peut donner un aperçu sur la structure géologique du Hoggar et ébaucher son histoire.

Vue générale.

A. Le centre du massif est essentiellement cristallin, formé de roches très anciennes, d'âge antécambrien, déjà en partie arasé lors de la transgression tassilienne. Au tertiaire s'opère un rajeunissement du relief par suite d'un volcanisme puissant. Cet ensemble cristallin de base est à une altitude de 2 600 mètres au centre du massif, il s'abaisse à la périphérie pour former le fossé séparant l'Atakor des tassilis.

B. Les tassilis sont des plateaux de grès non métamorphiques. Ces grès entourent le cristallin d'une façon presque continue. Sur le socle cristallin reposent d'abord : des conglomérats qui forment les grès inférieurs des tassilis internes, ensuite des grès à colonnettes, surmontés de schistes à graptolithes (dépression intra-tassilienne) et dominés par les grès supérieurs des tassilis externes.

Les pays prétassiliens montrent du dévonien et du carbonifère avec fossiles.

Allant au-delà de la simple description des roches, M. Lelubre a pu déterminer la genèse et l'histoire géologique du Hoggar grâce à des données de stratigraphie, de lithologie et de tectonique.

1° *Stratigraphie.* — Les schistes à graptolithes gothlandiens reposent sur des grès non métamorphisés ordoviciens ou peut-être cambriens, eux-mêmes assis sur d'épais conglomérats de base qui sont discordants sur des schistes cristallins plissés, granitisés et arasés; ce qui permet de déduire que les ensembles cristallophylliens inférieurs sont antécambriens. D'autre part, M. Lelubre a découvert dans le pays cristallin antécambrien une discordance suggaro-pharusienne, montrant ainsi l'existence d'un ancien bassin pharusien s'allongeant tel un immense fossé nord-sud entre deux massifs suggariens. Les deux lignes de discordance suivies par M. Lelubre sont jalonnées par des massifs de rhyolites, qui sortent du reg actuel, marquant un volcanisme ancien au bord de ces fractures subméridiennes semblables aux cassures récentes de l'Afrique orientale. La ligne de discordance orientale longe le 5° de longitude est depuis l'Adrar In-Hédrane au nord jusqu'à la bordure est du tassili de Tin-Reroh; la ligne occidentale se suit depuis le massif d'In-Zize jusqu'à l'Adrar des Iforas (40 km. ouest de Tin-Elhaoua), elle longe la bordure ouest du tassili de Timissao. Ces deux cycles orogéniques, suggarien et pharusien, ont chacun leur métamorphisme, leurs granitisations et leurs plissements particuliers.

2° *Lithologie.* — Les principales roches relevées par M. Lelubre sont les schistes cristallins, les granites et les filons.

Les schistes cristallins (micaschistes, gneiss, etc.) forment de grandes montagnes : Egéré, Arefsa, Tourha; ils dominent dans les séries suggariennes et pharusiennes.

Il y a des granites de différents âges. Ceux du type pharusien semblent être à « l'emporte-pièce », ayant déterminé des auréoles métamorphiques de contact, tels le Serkout, In-Tounin, Tesselit. D'autres granites plus anciens se présentent en « grandes ellipses allongées nord-sud », le massif de la Tefedest en est le type.

Les principales roches filoniennes sont les micro-granites : région de Tarahouaout et du Sersouf; les pegmatites sont abondantes dans les granites et les gneiss; des filons de quartz semblent remplir de vastes cassures et forment de longues montagnes : bordure de l'oued Igharghar; les rhyolites forment d'énormes massifs à l'ouest du Hoggar, alignés en deux longues traînées. On trouve de belles séries de cipolins et de marbres, seuls calcaires du Hoggar, dans l'Egéré, le Tourha, et à Azrou. Enfin des roches volcaniques recouvrent d'immenses étendues, surtout au centre du Hoggar.

3° *Tectonique*. — Grâce à la résistance à l'érosion des cipolins, M. Lelubre a pu observer une très ancienne tectonique souple à laquelle une tectonique cassante se superpose : phénomène peut-être consécutif à l'orgénèse pharusienne. D'autre part la tectonique hercynienne s'est marquée dans les tassilis par de très grands plis-failles. Enfin des cassures, issues des plis de fond du système alpin, seraient sans doute liées au volcanisme récent.

HISTOIRE GÉOLOGIQUE DU HOGGAR

1° *Antécambrien*.

a) Cycle suggarien. Presque tous les schistes cristallins du Hoggar sont de cet âge. Il est presque impossible d'établir des divisions de temps durant cette période qui vit une intense sédimentation suivie de plissements du type appalachien. Ce cycle s'est terminé par l'émersion des chaînes suggariennes.

b) Cycle pharusien. Une longue période d'érosion succéda, comblant le sillon inter-suggarien. Ces séries subirent un métamorphisme moins intense que lors du cycle précédent. De puissants plissements se produisirent, et, postérieurement, apparaissent les granites à « l'emporte-pièce ». Les émissions de rhyolites se placeraient à la base du pharusien.

2° *Transgression tassilienne. Cycle hercynien.*

L'issue du cycle pharusien marque la fin de l'histoire profonde du Hoggar, qui dès lors forme un système solide armé par les intrusions granitiques. Une érosion de longue durée affecta ce vieux massif. On ne peut dire si la transgression qui suivit toucha tout le Hoggar, son ampleur montre qu'elle était d'ordre continental.

Certains schistes contiennent les premiers fossiles datés : graptolithes du gothlandien inférieur. Dans une série supérieure, Conrad Kilian a pu déceler des périodes lagunaires, qui traduisent de légers mouvements calédoniens. Des conglomérats séparent la série post-tassilienne qui serait du dévonien moyen ou du carbonifère. Cette série extérieure de couverture est affectée par de profonds plis hercyniens, dont la grande faille de Tadjemout est l'exemple le plus net. On ne sait pas dans quelle mesure ce plissement a affecté le substratum cristallin.

3° *Transgression cénomanienne.*

La grande invasion marine qui a recouvert le Sahara au crétacé moyen et coupé en deux l'Afrique a respecté le Hoggar. Seul un peu de crétacé a été trouvé par C. Kilian dans la région d'Amguid. C'est là sans doute la dernière incursion de la mer, encore ne s'agit-il vraisemblablement que d'un golfe.

4° *Cycle alpin.*

Il faut attendre le plissement alpin pour voir une manifestation orogénique au pays touareg. On peut admettre que les contrecoups de ce plissement aient déterminé un volcanisme tertiaire-quaternaire, dont les laves recouvrent une grande partie du Hoggar et qui dut exhausser le noyau central. Une étude profonde de ce volcanisme n'a pas encore été faite par des géologues spécialisés (1). Peut-être sera-t-il possible de discerner des phases essentielles dans cet ensemble éruptif.

---

(1) P. Bordet étudie, depuis 1950, le volcanisme du Hoggar. La thèse de M. Lelubre sur l'antécambrien au Hoggar a été publiée lors du Congrès géologique d'Alger en octobre 1952. A l'occasion de ce congrès, des monographies régionales concernant le Hoggar ont été publiées : *L'antécambrien de l'Ahaggar*, par M. Lelubre; *Les appareils volcaniques de l'Ahaggar*, par Bordet; *Ahnet et Mouydir*, par J. Follot.

L'étude du quaternaire n'a pas été entreprise. Elle permettrait peut-être de situer des points très intéressants pour l'archéologie, notamment les avances et les reculs du climat désertique.

[p. 162 is blank]

III

MÉTÉOROLOGIE

Quelques chiffres relatifs à la météorologie, fournis par l'observatoire de Tamanrasset et la station O. N. M.

Pour une période allant de 1925 à 1939 :

1° Température.

Moyenne des maxima : 28°,6
Moyenne des minima : 13°,6
M + m/2 : 21°,1
Amplitude M - m : 15°
Extrêmes maxima : 39°
Extrêmes minima : -6°,6

2° Humidité relative : %

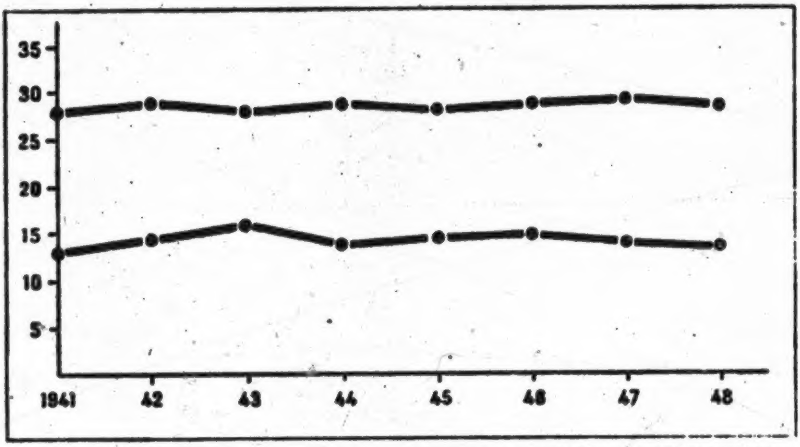
Moyenne annuelle % 33 à 7 heures
21 à 13 heures
23 à 18 heures

3° Nébulosité.

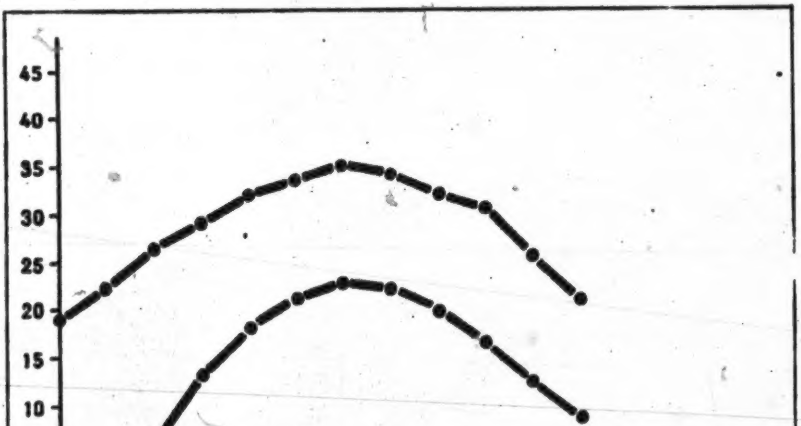
Moyenne annuelle % 2 à 7 heures
2,8 à 13 heures
3,3 à 18 heures

4° Pluie.

Moyenne annuelle en mm. : 43,8



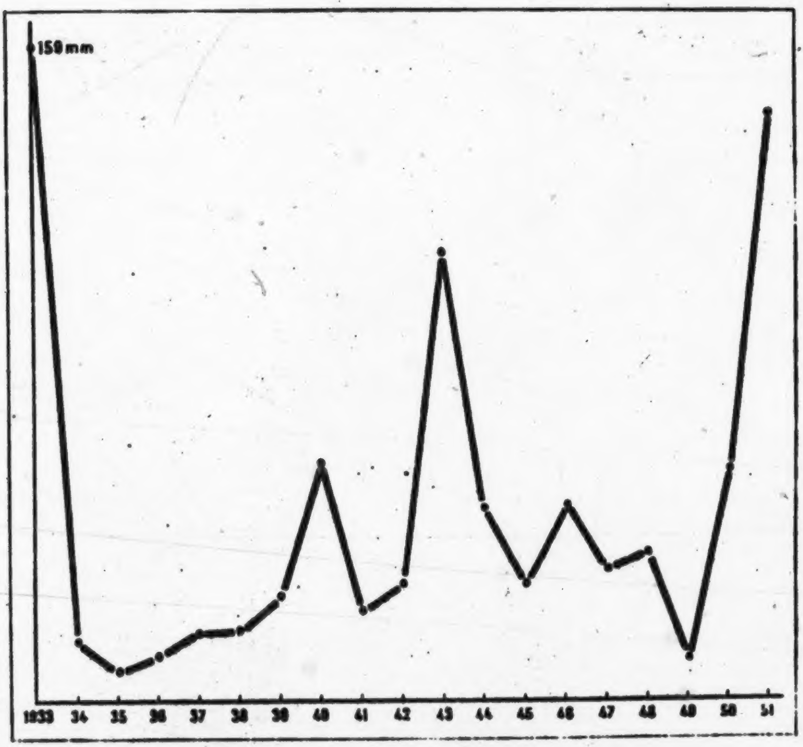
Courbe montrant la moyenne des maxima et des minima de 1941 à 1948.



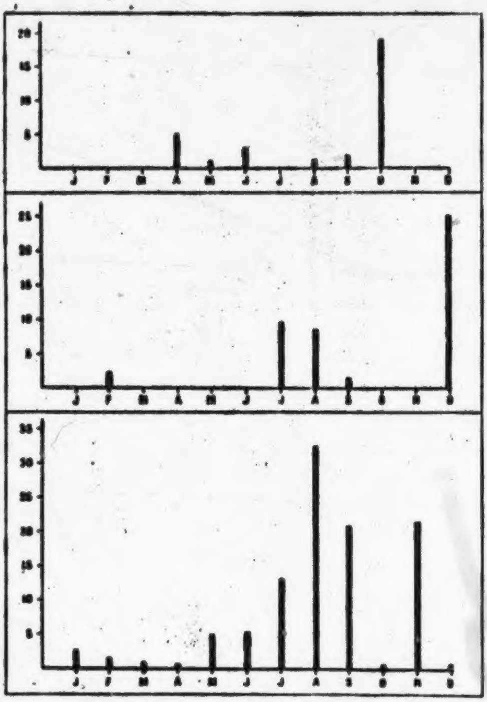
Courbe indiquant pour l'année 1943 la moyenne mensuelle des maxima et des minima.

5° Précipitations annuelles de 1933 à 1951 (en mm.).

1933 : 159
1934 : 14,1
1935 : 6,4
1936 : 10,3
1937 : 15,9
1938 : 16,6
1939 : 26
1940 : 58
1941 : 22
1942 : 28,8
1943 : 108,5
1944 : 45,9
1945 : 28
1946 : 47,5
1947 : 31,3
1948 : 35,5
1949 : 9,4
1950 : 56,2
1951 : 141,4



Pluies annuelles de 1933 à 1951.



1945 : Année de faible pluviosité.

1944 : Année de pluviosité moyenne.

1943 : Année de grande pluviosité.

Répartition des pluies au cours de l'année.

6° Précipitations mensuelles lors d'une année pluvieuse.

1951 : Janvier : 0,8 Juillet : 1,4
Février : 1,6 Août : 18,8
Mars : 0 Septembre : 96,4
Avril : 0 Octobre : 0
Mai : 0 Novembre : 0,2
Juin : 14,9 Décembre : 0

7° Précipitations mensuelles lors d'une année sèche.

1949 : Mars : 5,3 Avril : 2,1
Juillet : 1,2 Août : 0,8
Les autres mois : 0

REMARQUES SUR LA PLUVIOSITÉ

M. Dubief, de l'Institut de physique du globe d'Alger, a fait une enquête fort intéressante sur les pluies en territoire Hoggar, d'après les renseignements fournis par les Touareg, portant sur quatre-vingts années pour le Hoggar central et sur soixante années pour l'Ahnet et le Mouydir.

Il résulte de ces recherches que le régime des pluies dans le Hoggar central n'a aucune relation avec celui du Sahara septentrional.

D'autre part, la distribution des pluies du Hoggar central a quelques relations avec celle de la Tefedest, peu avec le Mouydir et aucune avec l'Ahnet; elle est complètement indépendante du Tamesna.

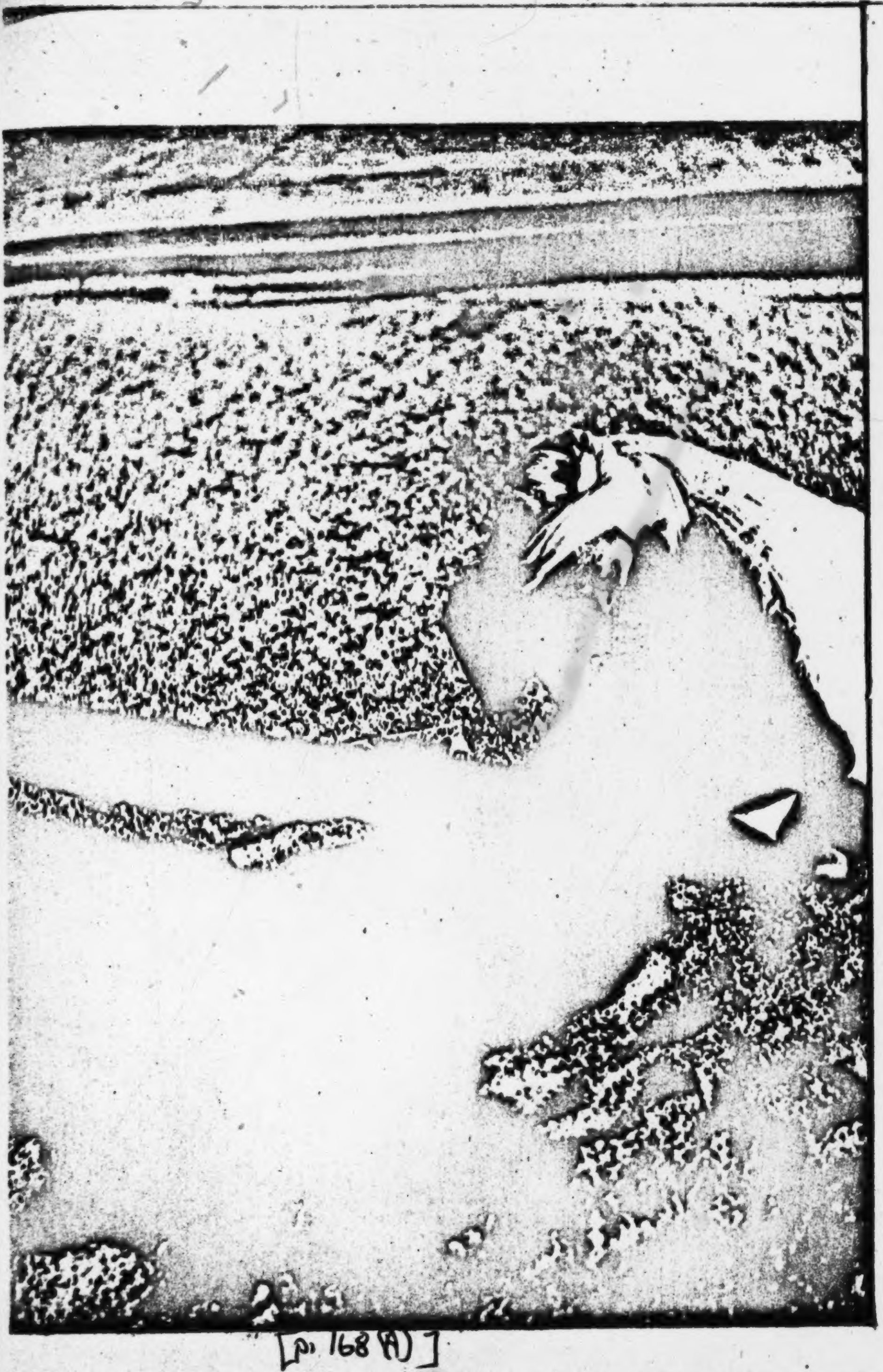
Enfin les périodes de sécheresse ne semblent pas excéder sept ans (le terme de sécheresse n'étant pas pris dans le sens météorologique, mais d'une façon relative, indiquant, pour les nomades, le défaut de pâturages).

Certains Touareg prétendent avoir observé un cycle de sept ans dans la durée de la nappe phréatique.

Les observations faites à Tamanrasset notent comme années de grosses précipitations : 1924, 1933, 1943 et 1951, ce qui donnerait un cycle de neuf ans environ.

[p. 168]

81. Après avoir tué une chèvre on souffle dans la peau pour la décoller.
82. Campement au matin.

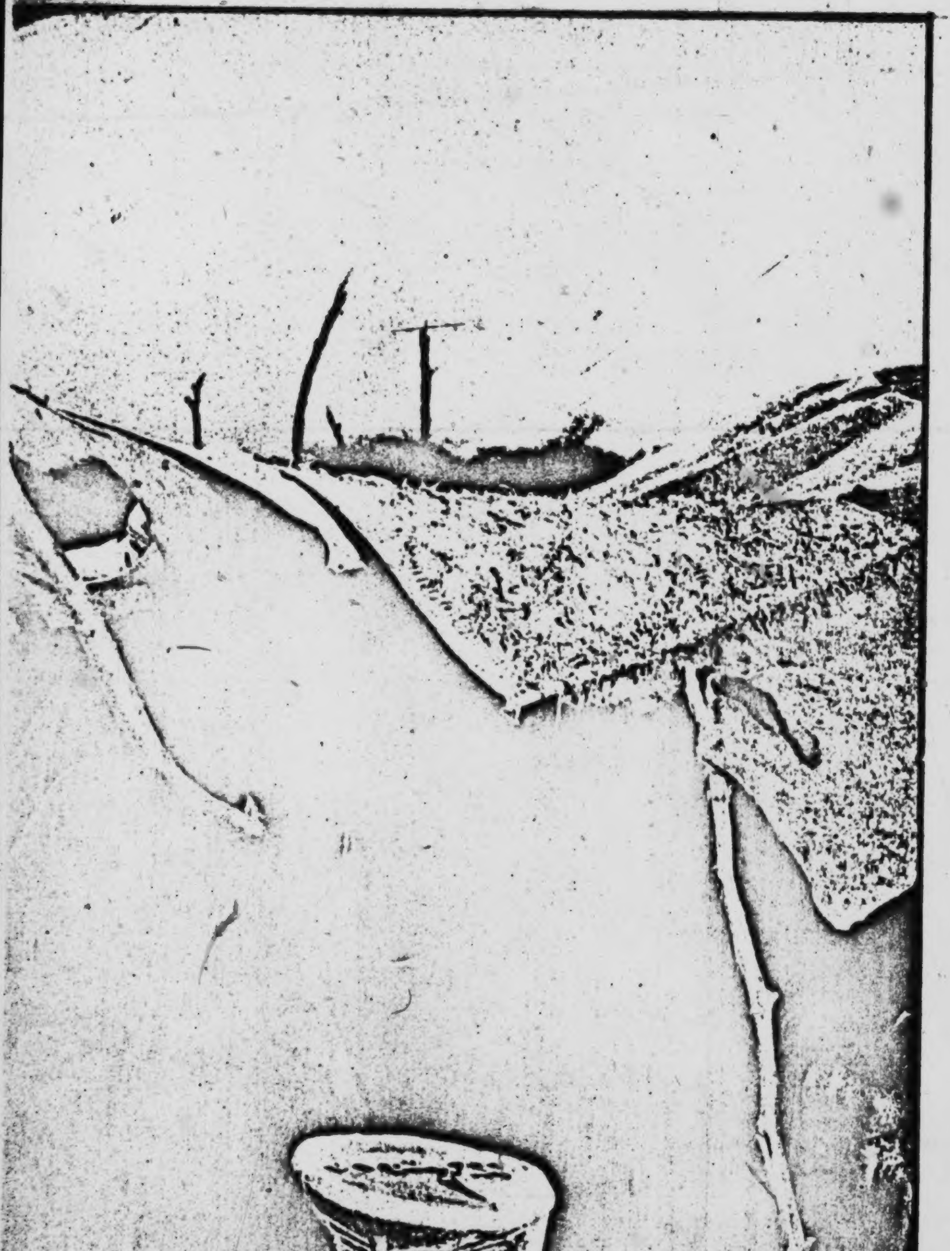


[p. 168 (A)]

6: Blanguernon MS25 Tuareg

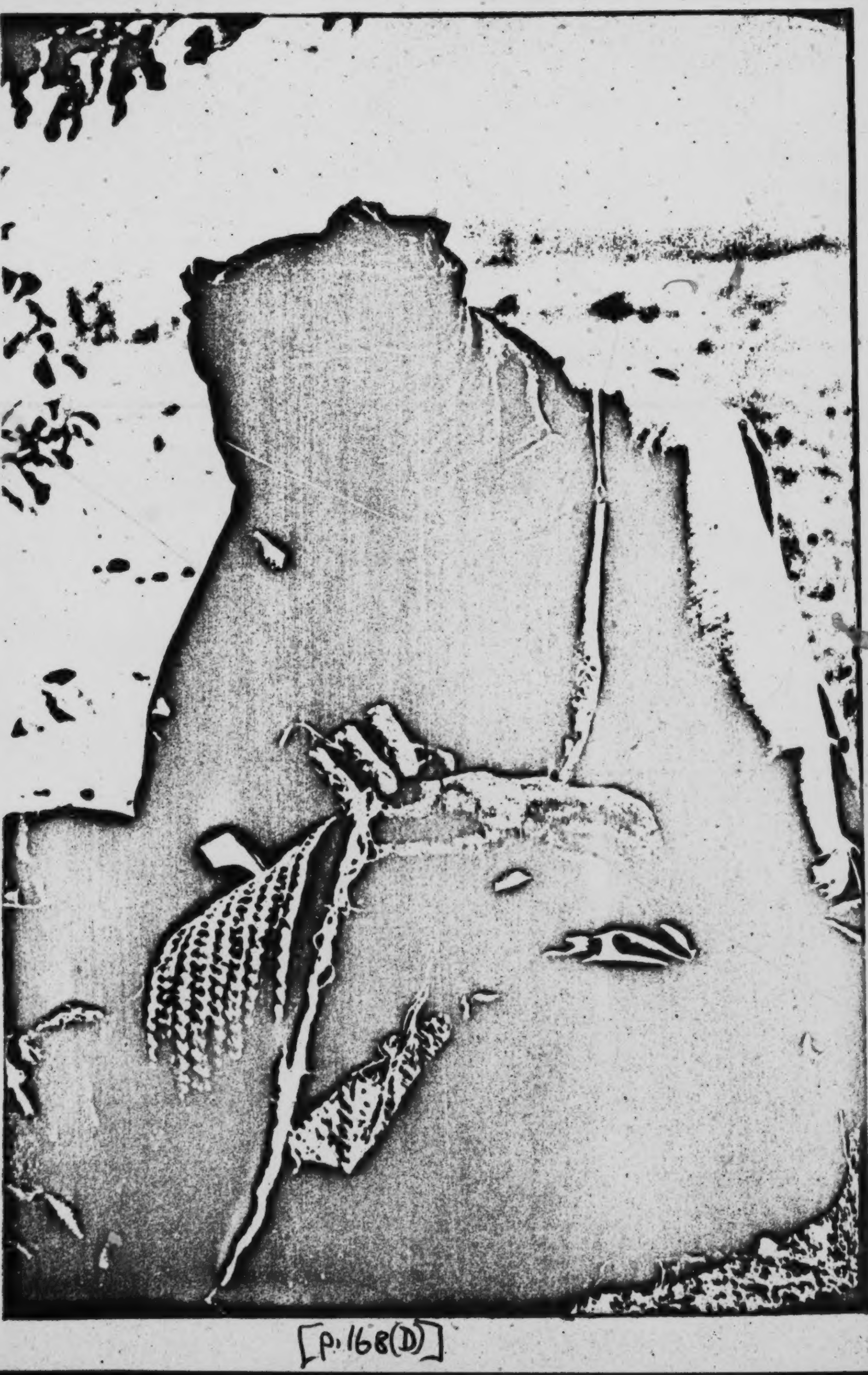
[p. 168(B)]

6: Blanguernon MS25 Tuareg



[p.168(c)]

6: Blanguernon MS25 Tuareg



[p.168(D)]

IV

PUITS OU POINTS D'EAU SUR LES PISTES CARAVANIÈRES

De Tamanrasset à Tin-Zaouaten.

Amsel : Tiggert et Tanout. Centre de culture permanent.

Tin-Tounatine : Tigget et Abankor dans l'oued Tamanrasset.

Amselka : Puits permanent dans l'oued Tamanrasset.

Tinef : Puits permanent, abondant, 1,20 m. de profondeur, dans l'oued Tamanrasset.

In-Abalesse : Abankor permanent, 0,50 m. de profondeur, dans l'oued Tamanrasset.

Tidjenaouine : Centre de culture dans l'oued Tamanrasset.

In-Amelloutine : Abankor abondant, profondeur 0,60 m., dans l'oued Tamanrasset.

Timdjaouine : 10 kilomètres sud oued Tamanrasset, mont Debla, assez abondant, 10 mètres de profondeur.

Abankor ouan Mellouline : Dans l'oued Immazarène Tin-Reroh, est du tassili. Peu abondant.

Tin-Reroh : Dans le tassili, abondant, permanent, à 40 kilomètres de la piste auto.

In el Tobol : Dans l'Adrar In el Tobol, peu abondant, à 15 kilomètres de la piste auto.

In-Tédéini : 6 kilomètres nord de Tin-Zaouaten, permanent, 10 mètres de profondeur, étayé avec des fûts d'essence, à 3 kilomètres de la piste auto.

53. Un vannier Ag Adar.

Tin-Elhaoua : Dans l'oued Tin-Elhaoua, 10 kilomètres nord de Tin-Zaouaten. Coffré, pierré, jamais à sec.

Tin-Zaouaten : Trois puits, une guelta temporaire.

De Tamanrasset vers Tessalit (Soudan).

Jusqu'à Silet, différents centres de culture.

Timissao : Puits dans l'oued, nord du tassili, étayé en pierres. Très abondant, jamais à sec. Profondeur : 6 mètres.

Tamada : Guelta temporaire, rarement à sec, est du tassili, surface 5 m. × 5 m. environ; très profonde.

In-Azaoua : Bordure sud-ouest du tassili. Puits, 1,50 m., jamais à sec.

Tiggueurt : Source abondante, dans une vallée tassilienne, à trois heures de marche au sud-est d'In-Azaoua, à deux heures à l'ouest de Tamada. Site curieux à cause de la verdure.

Aguelman de l'oued En-Nefis : Guelta temporaire à deux heures de marche d'In-Azaoua.

Ameg : Guelta permanente dans lambeau de tassili, au sud de Tirek, à la tête de l'oued In-Allarène.

Tirek : Guelta permanente, eau abondante, dans le nord du tassili de Tirek ta Settefet.

In-Ouzzal : Dans l'oued In-Ouzzal, près du confluent de l'oued Ighelian. Abondant. Profondeur : 8 mètres.

In-Djezzal : Puits abondant, jamais à sec, 23 mètres de profondeur.

Timiaouine : Puits permanent, coffré, jamais à sec. 8 mètres de profondeur.

De l'Adrar des Iforas (Timiaouine) vers le Tidikelt.

Les puits d'Ilafok et de Guernen sont comblés, en hiver les caravanes vont d'une traite à In-Ziza, en été elles passent par Timissao.

In-Ziza : Très grande guelta, environ 20 m. × 20 m., variant de 5 à 10 mètres de profondeur, jamais à sec. On en compte dix-sept autres.

Aït el Kra : Tiggert très abondant, dans les grès tassiliens, à proximité de Foum-Ezgag.

Tin-Senasset : Source assez abondante.

Tin-Eddi : Puits peu abondant, parfois à sec.

Tin-Akhenfous : Puits permanent.

Tikebetatine : Quatre ou cinq sources, débit assez abondant.

In-Rhellal : Puits peu abondant, à 150 kilomètres des premiers puits du Tidikelt.

De Tamanrasset vers In-Salah.

Par la piste automobile :

Outoul : Centre de culture.
Tit : Centre de culture.
Tilok : Puits.
In-Amguel : Centre de culture.
Iniker : Puits abondant.
Tesnou : Puits abondant.
Amsir : Puits.
Meniet : Puits.
Arak : Tiggert et guelta.
Tadjmout : Centre de culture, source.
In-Takoula : Puits.
Tiguelguemine : Guelta.
Djoraf : Source chaude.
Hassi el Khenig : Eau saumâtre.

Par la piste chamelière, à l'ouest de la piste auto.

De Tamanrasset à Abalessa : différents centres de culture.

Tin-Felki : Grand puits, jamais à sec, dans l'oued Tekouiat.

Tinn-Maroka : Puits très abondant, dans l'oued Afesfes.

Amsir ou *Arak.*

Hassi Takoumbaret : Permanent.

Hassi Belrem : Abondant, dernier puits avant le Tidikelt.

LISTE DE QUELQUES OUEDS

Région de l'Atakor :

Versant nord, dont les eaux sont collectées par l'oued In-Amguel qui coule vers le Tekouiat, lequel va se perdre dans le Tanezrouft, au sud d'In-Zize.

Oued Issakarassène	Vers l'oued In-Amguel.
Oued Hirafok	
Oued Ifrak	
Oued Tidjilgaouine	
Oued Abdassène	
Oued Zerzoua	
Oued In-Tehoulli	

Versant sud, dont les eaux sont drainées par les grands oueds Zazir et Tin-Amzi qui coulent vers la vallée de l'Azaouak.

Oued Tefougigine	Vers l'oued Tin-Amzi.
Oued Ihérane	
Oued Izerzi	
Oued Ihoular	
Oued Taguiemoute	
Oued In-Tarkit	
Oued Teredjine	Vers l'oued Zazir.
Oued Effeg	
Oued Anfeg	
Oued Tihararte	
Oued Ahahabarougue	
Oued Téguerine	
Oued In-Dalag	Vers Irharraar (du sud).
Oued Tahifet	
Oued Tarahouaout	
Oued Foutès	

Versant est, dont les eaux coulent vers l'oued Tin-

Tarabin qui lui-même va rejoindre la vallée de l'Azaouak.

Oued Itakaline	Vers Tin-Tarabin.
Oued Azrou	
Oued Tiféréfine	
Oued Tilékine	
Oued Sersouf (d'Aïtoklane)	
Oued Afrahounine	
Oued Tibelarhlarhène	
Oued Tigoulgouline	
Oued Telhouat	Vers Igharghar (du nord).

Versant ouest, dont toutes les eaux vont rejoindre l'oued Tamanrasset, soit directement, soit par son grand affluent l'oued Amded.

Oued Tilok	Vers l'oued Amded.
Oued Ilaman	
Oued Terhenanet	
Oued Outoul	
Oued Tit	
Oued Selbourak	
Oued Tiffert	
Oued Abalessa	
Oued Tisatine ouan Tiratine	Vers l'oued Tamanrasset.
Oued Tinef (qui draine les eaux du Tahelra)	
Oued Imezzarène ouan Tin-Reroh	
Oued Silet	
Oued Aguelman	

Région nord de l'Adrar des Iforas et des tassilis du sud.

Versant de l'oued Tamanrasset :

Oued Inouzzal
Oued Ilafer

Oued Ilafok
Oued In-Kadiouène
Oued Temeaguidda
Oued Tirek
Oued Iller

Versant de l'Azaouak :

Oued Tin-Zaouaten
Oued In-Atankarer
Oued Anesbaraka

Versant de l'oued Timersoï :

Oued Izedelazen

Région de la Tefedest :

Versant ouest de la Tefedest : les eaux se dirigent vers l'oued Tekouiat.

Oued Ohet
Oued In-Takoufi
Oued Idjioualène
Oued Sersouf
Oued Mertoutek
Oued Abezzou
Oued Adenek
Oued In-Ebeggi

Versant est de la Tefedest : toutes les eaux se déversent dans le grand Igharghar.

Oued Taharakit
Oued Idelès
Oued Dehine
Oued Aguelmam
Oued Ousselatine
Oued In-Berhadjane
Oued Tin-Kerkoz
Oued Amrha
Oued Ahatès

} Vers Igharghar.

Versant sud de la Tefedest :

Oued Takormiasse	Vers l'oued In-Amguel.
Oued Aethès	
Oued Tin-Eleft	

Région de l'Immidir et de l'Ahnet.

Les eaux s'écoulent surtout vers le nord pour se perdre dans les sebkha du Tidikelt; elles sont surtout drainées par les oueds Botha et Djaret.

Oued Arak
Oued Gourdane
Oued Tadjmout
Oued Tiratimine
Oued Tibratine
Oued Takoula
Oued Takoumbaret
Oued Asabaï

Région d'Amguid, versant de l'Igharghar :

Oued et Tarara
Oued Hesses
Oued Rharis
Oued El Mahek
Oued Teghert
Oued Hamsa
Oued In-Herreki

Région est du massif du Serkout :

Cette partie du Hoggar est très mal connue, les oueds sont tributaires de l'oued Tafassasset.

[p. 176 is blank]

V

LA FLORE

NOM TAMAHAQ	NOM ARABE	OBSERVATIONS DIVERSES
Ahtès		*Acacia albida.* Rare.
Aliou		*Olea Laperrini.* Haute montagne.
Adjiar	El Iatim	Arganier (?). Bois dur, pâturage pour chameau, baies comestibles.
Azaoua	Fersig	*Tamarix gallica.* Bon pâturage. Khecba pour toitures, zéribas.
Taberkat	Ethel	Bois tendre, fabrication d'écuelles et cuillers, pâturage salé; le fruit colore le cuir en rouge.
Tamat	Tahala	*Acacia segal.* Bon pâturage, bois dur.
Absaq	Tahla	*Acacia tortilis.* Bon pâturage, bois dur.
Teborak	Techat	*Banalites aegypticae.* Objets usuels; fruit comestible, remède contre la toux.
Tihok	Irak	Arbuste, bois tendre, utilisé pour le nettoyage des dents.
Telothat		Chauffage.
Tedjert	Tedjert	*Acacia eburnea.* Graines servant au tannage ; épines : clous pour rahla.
Tezzeit	Nakhla	Palmier.
Thora	Kranka	*Callotropis proscera.* Bois pour rahla ; la sève provoque des ophtalmies.
Tehounek	Jeddari	Atakor. Bois de chauffage, tannage des guerbas.
Assellouf	Elhelhab	
Tarkat		Fruit au goût de raisin, grosseur d'une jujube.
Edjaq		Bois dur, sert à fabriquer des grains de chapelet.

FLORE SPONTANÉE — VÉGÉTATION HERBACÉE — PATURAGES

	NOM TAMAHAQ	NOM ARABE	OBSERVATIONS DIVERSES
1	Tiberimt	Lemmet	Pâturage pour les ânes, un peu pour chèvres, goût de céleri (ombellifère).
2	Ennedam		Plante d'acheb.
3	Tamadi		Plante d'acheb.
4	Tamedout		Plante d'acheb.
5	Azrem	Merkad	Plante d'acheb.
6	Ourroug	Errega	Plante d'acheb.
7	Tahaout	Rguig	Plante d'acheb.
8	Tahnetnet	Tafsa	Plante vivace.
9	Afessour	Chereïk	Plante d'acheb.
10	Tanesmimet	Hamoued	Plante d'acheb; acide.
11	Afazzou	Morakba	*Panicum turgidum*. Graines consommées par les Touareg; avec la paille, confection des nattes brise-vent (asaber).
12	Akaïouad	Jonc	*Typha augustifolia*. Chèvres.
13	Akecheker		Plante épineuse. Pâturage permanent.
14	Adrilal		*Astralague prolixus*. Sorte de pois sauvage, très bon pâturage.
15	Alemmoz	Nçi	*Aristida ascencionnis*. Très bon pâturage, dans la zone du fossé périphérique après les pluies.
16	Telemmoust	Sfar	Très bon pâturage. Zone : id. ci-dessus.
17	Aslak	Habalia	Plante d'acheb. *Héliotropium ondulatum*.
18	Imatelli		Plante d'acheb.
19	Askaf	Damrane	*Traganum midatum*. Très peu au Hoggar, région de Tiffert.
20	Tadjemaït	Njem	Chiendent, près des points d'eau, pâturage médiocre.
21	Afelleleh	Bettina	Jusquiame. Rend fou deux ou trois jours; la fumée est somnifère.
22	Aressou	Arta	Bon pâturage.
23	Amateltel		Plante grimpante, sur les acacias surtout, de la taille de la vigne. Bon pâturage.
24	Atarzim	Ghardek	Lotus des Lotophages (?) d'après Duveyrier.
25	Alaouat	Gergir	Très bon pâturage. Dans les grands oueds après les crues. Fossé périphérique et Iforas.
26	Aremmas	Guettaf	*Atriplex alimus*. Laxatif, très salé, pâturage médiocre.
27	Tabakat	Sedra	Jujubier, Ziziphus lotus. Pâturage moyen, sauf pour les ânes.

	NOM TAMAHAQ	NOM ARABE	OBSERVATIONS DIVERSES
28	Almès	Guesba	Roseau.
29		Defla	Laurier-rose (poison, sauf pour les chèvres et gazelles).
30	Tedjellit	Coloquinte	Coloquinte. Gazelles, chèvres, ânes.
31	Alagoz	Hadjia	Coloquinte douce, comestible.
32	Aftezza	Chebrok	*Zilla macroptéra*. Très bon pâturage.
33	Issin	Djell	Assez bon pâturage.
34	Rellachem		Pousse dans la montagne, peu abondant, remède contre la blennorragie et contre la toux.
35	Tahara	Hâdd	*Cornulaca monacantha*. Très bon pâturage d'hiver, mauvais en été.
36	Ana	Merkh	*Ginista saharae*, genêt. Très bon pâturage.
37	Tadjerdjert		Purgatif. Assez bon pâturage.
38	Tahiart	Tinhart	Dans les séguias des centres de culture, sert à parfumer le thé.
[illegible]9	Tahli	Berdi	*Formium tenax*. Sorte de grand roseau qui pousse près des tiggerts; pâturage à chèvres. En période de disette, on consomme le cœur.
40	Taïberou	Bouzaka	Poison, rare (Atakor). Pas de contrepoison.
41	Tassa	Elbaguel	Pâturage médiocre.
42	Tanatfert	Ghatassa	Rend le lait amer.
43	Toulloult	Drinn	*Aristida pugens*. Très bon pâturage, graine comestible comme celle de l'afazzou (trois mesures contre une de blé).
44	Teferiest	Tessakra	Chardon, peu abondant, bon pâturage.
45	Takamezout	Chedengoura	Atakor seulement. Anti-dysentérique certain, donne quatorze remèdes.
46	Zezeri	Zahta	Atakor. Se met dans le thé.
47	Tihéréguéli	Chih'	Parfume le thé, remède contre les coliques.
48	Amiou	N'gouth	Bon pâturage.
49	Tamadjéhi	Kroumt	Très bon pâturage.
50	Tataït	Elgouzah	Bon pâturage.
51	Oïaq	Mrenza	Mélangé à des dattes pilées, fait grossir les femmes. Mauvaise odeur.
52	Tedjourt	Hallala	Remède contre les embarras gastriques.
53	Terfes	Terfes	Sorte de truffe.
54	Aliouen	Denoun	Sorte de grosse asperge.

[p. 180 is blank]

VI

OUTILLAGE

Voici une liste des outils utilisés par les maalmines; nombre d'entre eux sont de leur fabrication :

Tisadh : Soufflet à double poche.
Abaracha : Pièce de bois de 50 × 20 × 6 cm. servant de support à une masse de fer servant d'enclume.
Tehount : Masse de fer de 6 × 6 × 15 cm. utilisée comme enclume.
Afadis : Marteau.
Tafadist : Petit marteau.
Irendan : Pinces.
Takadimt : Hache herminette
Tataout : Gouge à bois
Tadouft : Hache
} Emmanchement de type néolithique.
Azazaoua : Lime.
Tazazaouat : Petite lime.
Tasarest : Burin.
Asfed : Poinçon.
Timouda : Cisailles.
Azazaoua ouan aserer : Lime à bois.
Anefif : Embout de soufflet.
Tibin : Creuset.

Voici une liste des objets fabriqués par les maalmines pour le compte des Touareg; cette liste n'est certainement pas complète.

Tanast : Cadenas spécial aux Touareg, bien connu des touristes; les clefs sont artistement découpées et ne sont pas un des moindres ornements des femmes. Fer, laiton, cuivre concourent à donner un effet agréable. Il existe des cadenas à une, à deux et à trois clefs, travail compliqué à plaisir, si l'on songe que ces tanast ferment des sacs de cuir que l'on peut ouvrir d'un coup de couteau, ou en relâchant une couture !

Tadeft : Petite hache.

Moussi : Couteau avec gaine, porté à la ceinture.

Indel : Poinçon destiné au travail du cuir.

Iremdan (menguech, en arabe) : Accessoire comprenant une lame coupante, un poinçon et une petite pince.

Tazozlet : Sorte de coupe-papier à lame triangulaire en laiton artistement travaillé. Dans la société touarègue il n'est pas utilisé comme coupe-papier, mais, instrument de coiffure, il sert à partager les mèches de cheveux avant le tressage.

Tistent : Alène.

Tesougla : Grosse aiguille à coudre.

Allar : La lance des Touareg.

Takouba : Le sabre.

Tarada : Le javelot.

Tilok : Le poignard de bras.

Tamenast (menassa, en arabe) : Cuvette en laiton, accessoire indispensable à tout méhariste, servant à boire, à se laver, à faire le pain, à creuser l'abankor.

Pour les harratin, les maalmines confectionnent la houe appelée aguelhim, et le gheniet, qui est un piège à mouflons.

Les Touareg utilisent des objets de bois fabriqués par les maalmines, ce sont surtout des ustensiles de cuisine.

Akous : Bol destiné à boire le lait. Il est souvent muni de petites oreilles afin de le rendre plus aisément préhensible.

Azzka : Est un très grand akous qui peut contenir près de six litres.

Tarahout : Grand plat presque hémisphérique, taillé dans la masse, l'épaisseur du bois est de 3 centimètres; il est destiné aux repas familiaux.

Tarelalt : Grand plat à fond assez plat, pouvant atteindre parfois 1 mètre de diamètre (rare).

Tendi : Le mortier de bois.

Iharen : Le pilon de bois.

Akabar : Petit mortier, parfois pyrogravé.

Tesoukalt : Cuiller de bois pyrogravée.

Temoulalt : Grande cuiller (louche) pyrogravée.

Asseguefi : Petit entonnoir de bois.

Redjeredjaten : Piquets servant à supporter la tente.

Tidjetouin : Piquets à tête ornée tenant la tente ouverte.

Tarik (rahla, en arabe) : La selle de chameau. Les maalmines du Hoggar les réparent, mais ne les fabriquent pas; les plus belles viennent de l'Aïr, ce sont celles appelées tamazak, et les akoka. Cependant les maalmines confectionnent au Hoggar une selle seulement en bois appelée taïst, solide et servant surtout au dressage.

Les principaux bijoux travaillés au Hoggar sont les suivants :

Tisak : La bague, en argent. Certains modèles ont la face inférieure en fer. La hauteur des bagues est impressionnante : 4 à 5 centimètres; elles couvrent entièrement la base des doigts des femmes, faisant ressortir la longueur et la finesse des mains.

Tisabatin : Les tisabatin sont des pendants d'oreilles, simple jonc circulaire en argent dont le diamètre est d'environ 10 centimètres; deux tisabatin pèsent 120 grammes.

Teraout : Grand triangle porté sur la poitrine, en argent, dont la face cachée est en fer.

Ahbedj (au pluriel, ihebdjen) : Les femmes en portent toujours deux. Ce sont des bracelets, dont le modèle le plus recherché a la forme d'un simple jonc, ouvert, dont les deux têtes sont polyédriques et décorées de dessins géométriques.

Tissegouar : Pendentifs temporaux, en argent.

Les Touareg n'utilisent pas l'or, seul l'argent sert à confectionner les bijoux et les porte-amulettes appelés teraout.

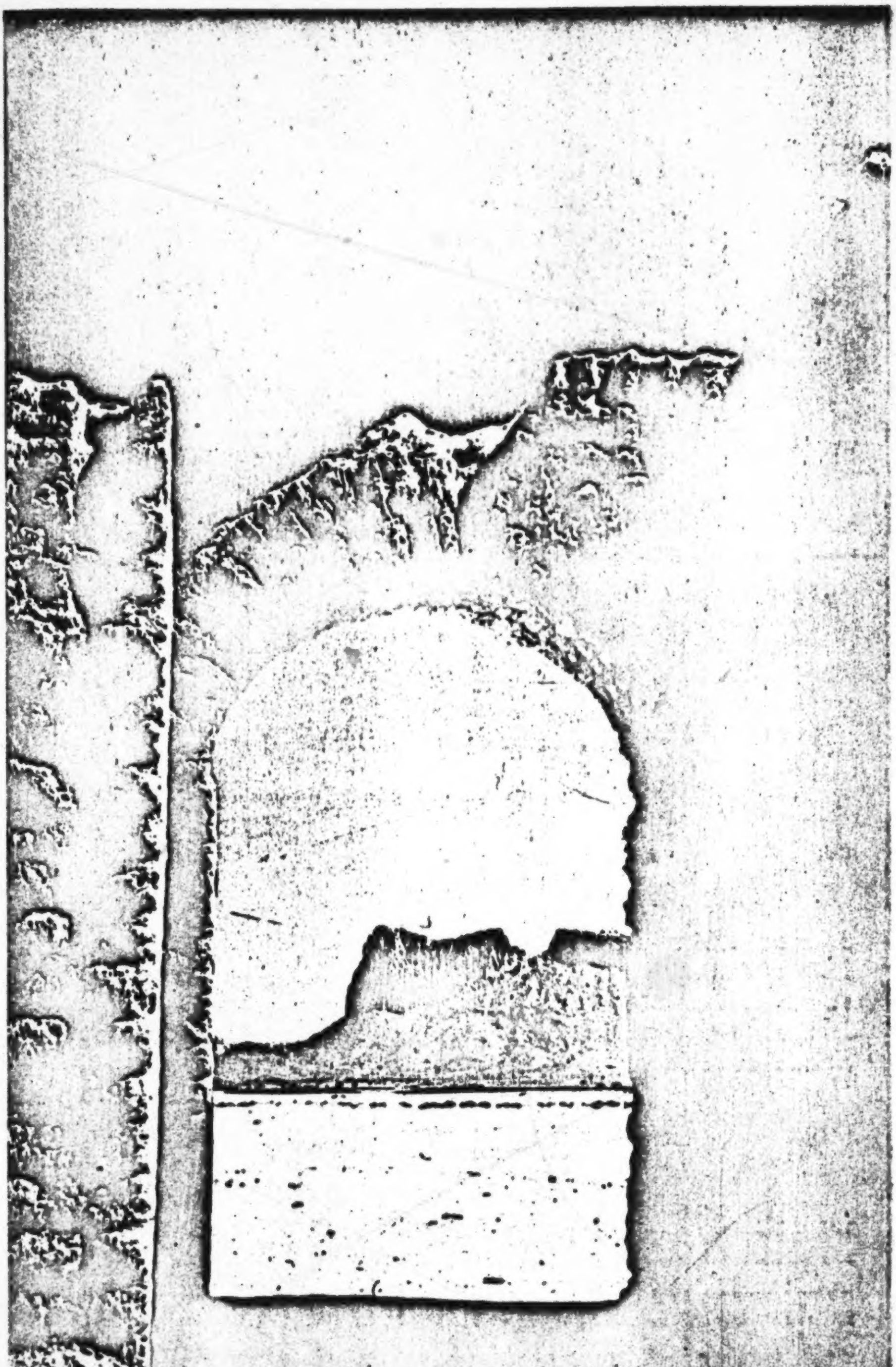
Les hommes portent des bagues aux dimensions plus restreintes que celles des femmes.

[p. 184]

54. Porte de la maison de Moussa ag Amastane (demeure actuelle des Inaden).

55. L'école nomade au campement de l'amenokal.

6: Blanguernon **MS25 Tuareg**

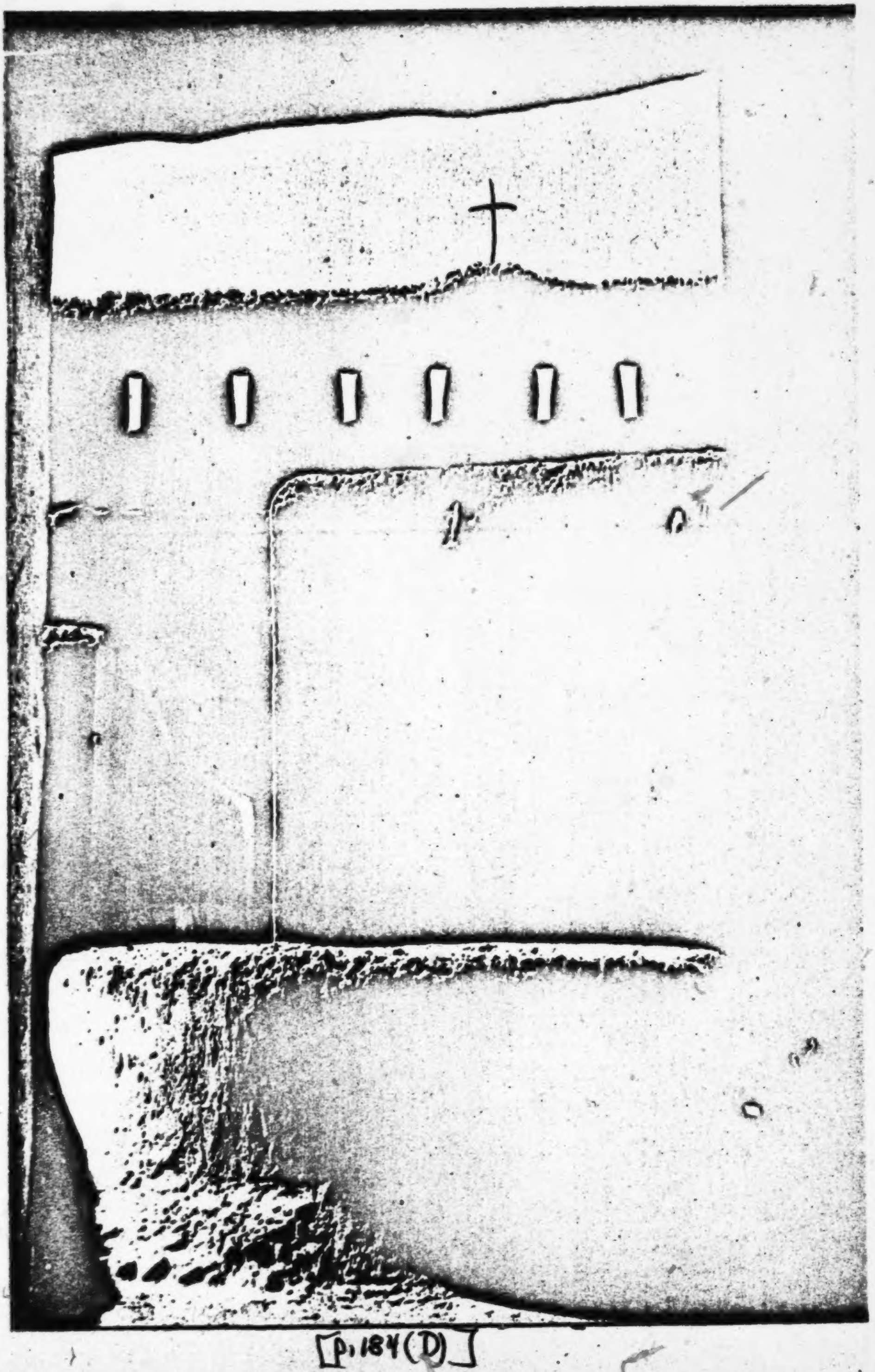


6: Blanguernon MS25 Tuareg

[p. 184 (B)]

6: Blanguernon **MS25 Tuareg**

6: Blanguernon MS25 Tuareg



[p.184(D)]

VII

LISTE DES CENTRES DE CULTURE

Abalessa (altitude : 850 mètres).

C'était le plus grand centre de culture avant notre arrivée au Hoggar; depuis, Tamanrasset a surpassé Abalessa.

Abalessa est situé à 100 kilomètres à l'ouest de Tamanrasset, dans l'oued Ibarras, au confluent de l'oued Abalessa qui reçoit les eaux des oueds Tit, Outoul, Tiffert et Iglène.

La population est de plus d'un millier de harratin.

La surface cultivable est de 150 hectares lors des années favorables; en général, les cultures couvrent 80 hectares.

Les propriétaires de jardins sont des Kel Rela, des Taïtoks, des Dag Rali et des Iklan Taoussit.

On compte onze foggaras, ce sont les plus longues et les plus profondes du Hoggar; certaines atteignent 6 kilomètres de long, et les puits de tête ont une profondeur de 8 à 10 mètres.

Environ trois cents palmiers poussent à peu près librement, presque tous sont issus de noyaux, et la moitié sont des dokkars (mâles).

Abalessa possède un bordj et une infirmerie.

Le tumulus de Tin-Hinan est situé à 2 kilomètres du bordj, dans l'oued Tiffert.

Centres de l'oued Tiffert.

Tounin Akourin.

Petit centre à 7 kilomètres en amont d'Abalessa. Deux foggaras et un tanout.

56. Bordj du Père de Foucauld.

L'amenokal a son campement permanent près des jardins dont il est le propriétaire.

Tiffert Foulani.

A 5 kilomètres en amont d'Abalessa. Trois foggaras. On compte une trentaine de palmiers. Centre actif, il est la propriété des harratin de l'endroit. C'est là que réside Si Ahmed Foulani, taleb réputé, qui joue le rôle de cadi auprès des Touareg.

Tiffert Tahtani.

A 3 kilomètres en amont d'Abalessa. Trois foggaras. Centre actif et permanent. Petit village construit en touba, dominant une quarantaine de palmiers.

Tin-Tazarouk.

A 1 kilomètre d'Abalessa, sur la piste de Silet. Une foggara. Zéribas. Grande quantité de diss (grande graminée).

Centres de l'oued Outoul.

Outoul.

Centre longtemps abandonné qui reprend vie; situé entre l'ancienne et la nouvelle piste d'In-Salah, à 20 kilomètres de Tamanrasset. Cinq foggaras, dont deux en amont. Quelques arbres fruitiers.

Tahart.

A 18 kilomètres en aval d'Outoul. Trois foggaras et un tanout. Propriétaires : Taïtoks et Tédjéhé n'Néfis.

Une centaine de palmiers, nombreux figuiers et vignes. Un tiggert avec d'abondants tahlis. Site très pittoresque.

Assileskine (altitude : 960 mètres).

Centre situé à 6 kilomètres en aval de Tahart. Souvent abandonné. Propriétaires : Taïtoks. Trois foggaras, une trentaine d'habitants. Vigne et quelques jeunes palmiers. Gravures rupestres près des zéribas.

Ennedid (altitude : 914 mètres).

A 4 kilomètres en aval d'Assileskine, dans une gorge, au confluent de l'oued Outoul. Une soixantaine d'habitants, près de cent palmiers. Propriétaires : Kel Rela, Dag Rali et Iklan Taoussit. Très joli site.

Centres de l'oued Tit.

Tit (altitude : 1 127 mètres).

Situé dans l'oued Tit, à 50 kilomètres de Tamanrasset. Centre assez important, plus de cent habitants, maisons de toubs et zéribas. Une trentaine de palmiers, de nombreux figuiers et des vignes énormes. Actuellement, quatre foggaras. Station rupestre très importante.

Tin-Emensar.

A 10 kilomètres en aval de Tit. Centre abandonné.

Dar Mouli.

A 3 kilomètres en aval de Tin-Emensar, un petit jardin est cultivé. Lieu d'une fête annuelle où se réunissent les Touareg pour la ziara de Moulay Abderrahmane.

Centres de l'oued Tamanrasset.

Tamanrasset (altitude : 1 470 mètres).

Fort Laperrine, chef-lieu administratif du Hoggar.

Le bordj militaire fut construit en 1919 et utilisé en 1920 après l'abandon de Tarahouaout.

En 1920, Tamanrasset avait quarante habitants. C'était un petit centre sans importance, ayant trois foggaras; quelques rares éthels et fersig bordaient l'oued.

L'occupation française créa de toutes pièces l'agglomération qui devint un nœud routier après la création des pistes automobiles de Tamanrasset vers In-Salah et Alger;

de Tamanrasset vers Agadès et Fort Lamy;

de Tamanrasset vers Tin-Zaouaten et Gao.

Des pistes secondaires d'intérêt local ou touristique furent ouvertes par la suite :

de Tamanrasset à Djanet par Idelès et Serouanout;

de Tamanrasset à Idelès par Tarahouaout, Tahifet;

de Tamanrasset à In-Azaoua (inachevée);

de Tamanrasset au massif de l'Asekrem par le pic de l'Ilamane (touristique);

de Tamanrasset au massif de l'Asekrem, par les gueltas d'Imalaoulaouen et l'Akarakar. Cette piste, terminée en 1952, permet de faire le circuit des hauts sommets de l'Atakor; elle complète la précédente. Son tracé, étudié par le chef d'annexe de Tamanrasset, assure le maximum de protection contre les pluies; il fait découvrir une succession de splendides panoramas et se termine au pied du plateau de l'Asekrem après avoir traversé le plus étrange jaillissement de pitons que l'on puisse imaginer. Cette piste se prolonge vers les gueltas d'Issakarassen, puis ira vers le centre de culture d'Hirafok, pour se terminer dans la Tefedest.

Des commerçants arabes et mozabites s'installèrent très vite à Tamanrasset, offrant des marchandises venues du Tell et achetant du blé, du mil, du beurre aux Touareg, faisant des prêts usuraires, en un mot drainant le peu d'argent liquide des Touareg pour le diriger vers le Mzab.

Les maisons se sont construites surtout sur la rive droite de l'oued dans les parties non irrigables. Tamanrasset ne possède aucune couleur locale, mais la teinte rouge des enduits extérieurs, la propreté et la coquetterie des rues ombragées d'éthels et fleuries de géraniums forment un ensemble agréable. Ce qui est admirable et presque unique au Hoggar, c'est le cirque de montagnes qui entoure le village; de la rive sud de l'oued, le spectacle au lever et au coucher du soleil est sensationnel.

Actuellement Tamanrasset possède une vingtaine de foggaras et une dizaine de tanouts. Les propriétaires des foggaras sont : la commune, des Adjouh n'Téhélé, des Tédjéhé n'Néfis, des harratin et des commerçants. Les foggaras ont une longueur de 4 à 5 kilomètres. Les jardins s'étendent sur près de 6 kilomètres du ksar de l'Adriane au ksar de Teggert. La surface cultivée est d'environ 70 hectares, en comptant les jardins du petit centre de Tihegouine, à 3 kilomètres en aval, arrosés par une foggara.

La commune possède un jardin magnifique, où sont essayés toutes sortes d'arbres fruitiers; il sert d'exemple aux jardiniers locaux. Beaucoup de maisons européennes ont un petit jardin irrigué par foggara ou par puits.

La population actuelle est de 2.000 habitants environ. Cet énorme accroissement de population pose un angoissant problème de l'eau. Il semble qu'un centre de culture au Hoggar ne puisse pas s'accroître indéfiniment sans envisager des travaux hydrauliques.

Tamanrasset, bien que favorisé du point de vue des ressources en eau, est une preuve de ce que l'on pourrait tenter dans les autres centres de culture si des Français pouvaient conseiller les harratin et payer d'exemple.

La population française se répartit de la façon suivante :

Un capitaine chef d'annexe, administrateur de la commune.

Deux ou trois officiers adjoints.

Des secrétaires.

Une école. Sept instituteurs, dont trois nomades.

Un observatoire de physique du globe. Trois physiciens.

Un service des télécommunications. Quatre radio, deux météo.

Une base de la société des Transports tropicaux.

Une recette postale auxiliaire.

Un hôtel.

Quelques personnes retirées à Tamanrasset, sans fonction.

Du point de vue militaire, Tamanrasset est généralement la base d'une compagnie méhariste. Des éléments du génie saharien assurent l'entretien de la piste d'In-Salah à Tamanrasset et Agadès.

La population française est d'environ 120 personnes; ce nombre est sujet à de fréquentes fluctuations.

Le nombre des commerçants mozabites et arabes, y compris leurs familles, s'élève à une centaine d'individus.

Les harratin sont au nombre d'environ 1 900, chiffre approximatif, car beaucoup de jardiniers vont et viennent d'un centre de culture à l'autre.

On ne peut parler de Tamanrasset sans songer au général Laperrine et au père de Foucauld. Le corps du général repose à Tamanrasset près de la tombe où fut enterré le père après sa mort tragique. Le bordj où vécut le père de Foucauld durant les dernières années de sa vie est un lieu de visite pour les touristes; on peut également visiter l'ermitage construit par le père sur la rive gauche de l'oued.

Près du village de l'Adriane, se trouvent les tombes de Moussa ag Amastane, l'amenokal ami de Laperrine, et de Dassine, la célèbre poétesse.

Dans la maison qui fut celle de Moussa ag Amastane travaillent les maalmines, les artisans des tribus touarègues.

Tamanrasset, centre administratif, étape obligatoire sur la piste d'A. O. F. et d'A. E. F., est aussi une escale d'aviation appelée à devenir de plus en plus importante.

Le grand tourisme tend à conquérir le Hoggar, le Touring Club de France organise depuis quelques années des caravanes d'excursionnistes. Savants appartenant à toutes les disciplines, voyageurs éclairés, alpinistes en quête de pics vierges, sont attirés par le pays encore mal connu. Pour tous, Tamanrasset est une base de départ, mais non pas un lieu de séjour.

Tissenaouine.

Dans l'oued Tissenaouine, à son confluent avec l'oued Tamanrasset. Une foggara appartenant à un hartani. Jardin très bien cultivé.

Tagrambaït.

Dans l'oued Tamanrasset, à 15 kilomètres au sud de Tamanrasset. Trois foggaras, jardins bien cultivés. Peu de possibilités d'extension.

Amsel (altitude : 1 180 mètres).

Situé dans l'oued Amsel, peu avant son confluent avec l'oued Tamanrasset, environ à 30 kilomètres au sud de Tamanrasset.

Les propriétaires de jardins sont les Adjouh n'Téhélé et les Tédjéhé n'Néfis. Les jardins sont situés en amont et en aval du tiggert, véritable ruisseau d'eau courante où poussent d'abondants tahlis. Six foggaras et trois tanouts. On compte une soixantaine d'habitants. La surface cultivable est de 30 hectares; il y aurait des possibilités d'extension vers l'aval. Quelques arbres fruitiers.

Intnérin.

Dans l'oued Tamanrasset, à 7 kilomètres au sud d'Amsel. Tiggert et de nombreux tahlis. Deux foggaras. Centre peu important, sans possibilité d'extension. Vallée encaissée et très chaude.

Idikel.

Dans l'oued Tamanrasset, à 15 kilomètres au sud d'Amsel. Accès difficile en auto. Trois foggaras et deux tanouts. Terre cultivable en grande quantité, mais menacée par les grosses crues de l'oued Tamanrasset.

Tiguenouine.

Dans l'oued Tamanrasset, à 7 kilomètres au sud de Tamanrasset. Au tiggert d'Amelalouline grande quantité de tahlis. Trois foggaras, eau abondante.

Centres situés sur la piste d'In-Azaoua.

Izerzi.

A 15 kilomètres au sud de Tamanrasset, dans l'oued Izerzi. Centre longtemps abandonné, revivifié en 1952.

Talan Téhédit.

Centre longtemps abandonné, à 20 kilomètres au sud de Tamanrasset. Cultivé depuis 1951. Eau abondante. Tiggert, tahlis. Propriétaires des jardins : Adjouh n'Téhélé et Tédjéhé n'Néfis. Trois foggaras et deux tanouts. Possibilité d'extension.

Ifok.

A 30 kilomètres au sud de Tamanrasset. Eau courante, tiggert, tahlis. Les jardins sont en amont et en aval du tiggert. Deux foggaras et trois tanouts. Centre souvent abandonné.

Région de l'Atakor.

Ilaman (altitude : 2 000 mètres).

Centre le plus élevé du Hoggar. Abandonné pendant longtemps, traces de neuf foggaras anciennes.

Actuellement le village d'Ilaman compte une douzaine d'habitants. Une foggara fonctionne ainsi que deux tanouts. Les Dag Rali sont propriétaires des jardins, leurs silos à mil donnent une allure curieuse au village.

Terhénanet (altitude : 1 950 mètres).

Situé dans l'oued Terhénanet, en bordure du massif du

Taessa. Comme le village d'Ilaman, celui de Terhénanet est au bord de la piste qui mène à l'Asekrem. En aval des jardins se trouve une petite guelta. Centre peu important : une dizaine d'habitants, deux foggaras vivantes, quatre mortes.

Centres du sud-est Atakor.

Tarahouaout (altitude : 1 317 mètres). (Fort Motylinski).

Situé dans l'oued Tarahouaout, à 80 kilomètres de Tamanrasset par la piste automobile. C'est l'ancienne capitale administrative du Hoggar, de 1908 à 1921. On peut voir, dominant l'oued, le vieux bordj, ainsi que d'anciennes maisons au pied de la falaise.

Centre important, c'est le fief de la tribu des Adjouh n'Téhélé. 52 hectares sont cultivables, irrigués par dix foggaras. On compte de nombreux tanouts. Les arbres fruitiers sont en régression, mais il y a encore des figuiers, des abricotiers et des vignes.

De nombreux tombeaux antéislamiques témoignent d'une très ancienne occupation de ce point d'eau. Trois stations de gravures rupestres existent sur des crêtes en aval du bordj.

A 6 kilomètres en aval des jardins une énorme végétation de tahlis annonce l'entrée de gorges très étroites, dans lesquelles durant dix kilomètres on peut suivre un véritable ruisseau reliant un chapelet de gueltas. C'est peut-être l'écoulement permanent le plus important du Hoggar.

In-Dalag (altitude : 1 450 mètres).

Situé dans l'oued In-Dalag, ce centre très important s'étend sur une longueur de 15 kilomètres. La nappe est alimentée par les eaux de ruissellement du sud-est de l'Atakor et du djebel Ahéléheg. Les Adjouh n'Téhélé sont les propriétaires des jardins. En période de sécheresse ce centre est en partie abandonné, ainsi que les petits villages qui se trouvent en aval : Tehi n'Oudi, Tin-Tsoumar, Tabarakaten, In-Tinai, In-Tolouline.

On compte cinq foggaras à In-Dalag. En aval des centres cultivés se trouvent des gorges où poussent des tahlis en grande quantité.

Tahifet.

Centre important situé dans l'oued du même nom, à 50 kilomètres au nord de Tarhaouaout. Les Adjouh n'Téhélé sont les propriétaires des jardins. La surface cultivable est de 22 hectares, il existe huit foggaras. A 6 kilomètres en aval des jardins est un tiggert entouré d'une grosse végétation spontanée. Le site est très pittoresque.

Centres du nord de l'Atakor.

Idelès.

Centre très important dans l'oued Tarouda, dominé par l'Adrar Tadéraz. Le village est situé sur la piste automobile de Tamanrasset à Djanet, à 265 kilomètres de Tamanrasset. Un bordj et une infirmerie ainsi que de nombreuses maisons de pierres constituent le village. Les habitants, au nombre de 300 environ, sont originaires du Tidikelt. On peut y voir les ruines d'un vieux ksar.

Les jardins appartiennent aux Kel Rela, aux Dag Rali, aux Kel Tazolé et aux Kel Amguid. La surface cultivable est d'environ 40 hectares, irrigués par huit foggaras et par une dizaine de tanouts. Environ trois cents palmiers sont assez bien entretenus; il existe aussi de nombreux figuiers et des vignes.

Amenselane.

Très petit centre à 6 kilomètres d'Idelès. Une foggara. Nombreux tahlis près du tiggert.

Tazerouk.

Centre qui fut autrefois très important, mais dont la terre cultivable est souvent emportée par lambeaux lors des grosses crues. Situé à 188 kilomètres de Tamanrasset par la piste automobile d'Idelès. La population est constituée par des Nègres affranchis qui sont propriétaires des jardins, mais dont la fainéantise a fait péricliter cette oasis privilégiée. L'altitude est de 1 896 mètres, deux récoltes de blé sont possibles dans l'année. La surface cultivable est de 45 hectares, la moitié à peine est ensemencée. Il pousse d'énormes figuiers non soignés, de très nombreux pêchers et abricotiers. Le climat d'été est, à Tazerouk, le plus agréable du Hoggar.

Dans les oueds qui aboutissent à Tazerouk, des centres de culture sont établis lors des années pluvieuses, ce sont : Sellemaï, Ihebert, Teberbert, Taouakim, Tin-Ezzar.

Tiszeit.

Centre peu important, longtemps abandonné, actuellement cultivé, situé sur la piste chamelière de Idelès à Tazerouk. Terre appartenant aux Ibardjien, ancienne tribu en voie d'extinction, redoutables montagnards et habiles chasseurs de mouflons. Source alcaline, tanout. Vignes, figuiers et de nombreux palmiers.

Tin-Founès.

Centre abandonné, situé sur la piste de l'Amadror; nombreux palmiers non soignés.

Hirafok (altitude : 1 510 mètres).

Situé dans l'oued Hirafok, sur la piste automobile de Tamanrasset à Idelès. Les jardins s'étalent en longueur et sont bien cultivés. 24 hectares de terre cultivable, irrigués par cinq foggaras et cinq tanouts. Quelques figuiers. Un bordj est construit en bordure de la piste. La vallée de l'oued est assez boisée, il existe un tiggert en aval.

Im-Amguel (altitude : 1 037 mètres).

Gros centre de culture, situé dans l'oued In-Amguel, sur la piste de Tamanrasset à In-Salah, à 144 kilomètres de Tamanrasset. Un bordj et une infirmerie. 400 habitants. Dix foggaras arrosent des jardins bien entretenus. On compte une centaine de palmiers dont la moitié est constituée de dokkars. Vignes, figuiers, abricotiers, pêchers. Volailles.

Ifrok.

En amont d'In-Amguel, sur la piste automobile d'Idelès. Centre longtemps abandonné, actuellement cultivé. Une foggara. L'oued est très boisé.

Tasahimt.

Centre abandonné, situé entre Idelès et Tazerouk. Un tiggert, en amont duquel existaient une foggara et quatre tanouts. Abondante végétation de fersig et de laurier-rose.

Centres de la Tefedest.

Mertoutek.

Centre en déclin. Il existe actuellement deux foggaras vivantes contre dix autrefois. 1 450 mètres d'altitude. Situé dans l'oued Mertoutek, à l'est de la Tefedest, à 260 kilomètres de Tamanrasset. Quelques arbres fruitiers. Stations rupestres importantes (sites Coche-Chasseloup-Laubat, Lelubre et M. Cousin).

In-Amertek.

Centre abandonné en aval de Mertoutek.

Ohet.

Centre abandonné, au nord-ouest de la Tefedest. Deux foggaras mortes. Terre des Tédjéhé Mellet.

Adenek.

Centre abandonné, dans l'oued Adenek, au confluent de l'oued Dehine. Terre des Kel Tefedest. Il reste quelques figuiers et vignes.

Abezzou.

Centre abandonné, terre des Kel In-Rhar et Eouen n'Hada. Seules des zéribas et des traces de guemouns témoignent d'anciennes cultures.

Dehine.

Centre situé à 6 kilomètres au nord de Mertoutek. Abandonné. Il reste quelques palmiers et figuiers témoins d'une ancienne prospérité.

Autres centres de culture.

Silet (altitude : 775 mètres).

Situé à 151 kilomètres de Tamanrasset, sur la piste de Tin-Zaouaten. L'oued Silet forme une grande cuvette où arrivent les eaux du Tahelra. Il existe une nappe d'eau très peu profonde qui permet aux palmiers de pousser sans irrigation. Il y a environ six mille palmiers qui ne reçoivent pratiquement aucun soin. La fécondation artificielle n'est presque pas utilisée. Cette palmeraie fut créée il y a environ deux cents ans par des Arabes du Tidikelt. Les propriétaires des palmiers sont des Kel Rela, des Iklan Taoussit et des Dag Rali. Un essai de palmeraie a été tenté par l'annexe avec des djebars de Téguezza.

Une dizaine d'habitants séjournent à Silet et cultivent de petits jardins irrigués par trois foggaras. Un bordj. Ruine d'un vieux fort arabe. Nombreux tombeaux préislamiques.

Tibeghim.

A 5 kilomètres de Silet. Petite palmeraie à l'état quasi sauvage, ce qui lui confère un aspect très pittoresque. Les palmiers appartiennent aux Kel Rela et aux Iklan Taoussit.

Aïtoklane.

Centre situé dans l'oued Sersouf, à 40 kilomètres au sud de Tazerouk. Longtemps abandonné, actuellement cultivé. Loin des pistes automobiles, ce centre est rarement visité. Les terres cultivables ont une grande superficie.

Tin-Tarabin.

Dans l'oued Tin-Tarabin, hors des pistes automobiles, ce centre est rarement visité. Abandonné, puis revivifié depuis peu. Ce centre pourrait prendre de l'essor, car les terres cultivables ont une grande surface.

Tadjmout.

Situé sur la piste de Tamanrasset à In-Salah, dans la dépression intratassilienne du Mouydir. Quelques jardins appartenant aux Kel Immidir. Palmiers (environ une centaine poussent librement dans la gorge à 1 kilomètre de la piste).

Izghan. Izeghaf. Djoraf.

Centres abandonnés à l'intérieur du massif tassilien. Nombreux palmiers appartenant aux Kel Immidir et aux Kel Ahnet. Ces sites ne sont jamais visités et restent ignorés de tous.

Tin-Teredjine.

En amont de l'oued Teredjine (piste d'In-Guezzam). Tiggert, eau abondante, jardin à l'abandon. Des tomates y poussent sans culture. Une famille Adjouh n'Téhélé fait la récolte de temps en temps.

Inroudiden.

Dans le massif du Tahèlra (sud de Tiffert), dans l'oued Inozzorou, tributaire du Tinef. Propriétaires : Iklan Taoussit. Peu important.

Isernan et *Sédéouen.*

Lors des années pluvieuses, des jardins sont établis en amont des tiggerts dans ces deux oueds tributaires de l'oued In-Dalag.

[p. 198 is blank]

INDEX DES NOMS TAMACHEQ ET ARABES

Abalessa, oasis, 72.
Abankor, point d'eau, 28, 132.
Abedjo, filet pour protéger la mamelle et empêcher le chamelon de têter, 82.
Acheb, pâturage, 23, 30.
Aciaf, étendue plate, 19.
Adjar, arbre (*accacia albida*) 87.
Afarra, enclos, 88.
Afazzou (*parricum turgidum*) 27, 88, 105, 106, 125.
Aguelmam, voir guelta.
Ahal, flirt, 129 et suivantes, 140, 142, 143.
Ais, cheval, 85.
Akhaoui, selle de femme, 95.
Akli, esclave, 48, 56, 57, 58.
Alenkad, gazelle, 31.
Alommoz, petite graminée, 31.
Amayas, guépard, 32.
Amenokal (chef du Hoggar), 47, 69, 84.
Amrar, chef, 48 et suivantes, 91.
Ankokar, guêpe, 34.
Anou, puits, 28.
Aril, forme de contrat de jardinage, 70,
Arink, bouillie de mil (plat habituel), 104, 116.
Assaber, sorte de natte, 53, 88, 92, 120, 144.
Assihar, réunion, 142.

Bechena, mil, 54.
Berdi (*typhas elephanticus*) voir tahli, 23.
Borbor, poison, 112, 113.
Botias, bouteille à beurre, 50 et suivantes, 84.

Chebka, filet, 65.

Debni, tombeau pré-islamique, 39, 40, 117.
Dellous, sac de peau destiné à puiser de l'eau, 84.
Dob, sorte de lézard, 33, 107, 122, 123, 124.
Drinn, plante saharienne, 30.

Efeli, foggara, 29, 71.
Ehakit, vélum, 87.
Eied, âne, 84.
Essou, taureau, 84.

Fersig, tamaris, 30, 71, 89, 90

Gergir, crucifère, 24, 27, 30, 32.
Guelta, mare, 18, 19, 23, 24, 26, 34, 35, 84, 115, 135, 138.
Guemouns, carrés de culture, 35, 69, 70, 71, 73, 74.
Guessa, plat, 69.
Guetaf, plante saharienne, 30, 89.

Had, plante saharienne, 27, 30.
Haif, sangle, 95.
Hench lefei, cobra, 33.

Ibalenkassen, lanières de cuir, 87.
Iboglanes, fraction des Kel Rela, 49.
Idebnan, pluriel de debni, voir ce mot.
Ifelan, pluriel de efeli, voir ce mot.
Ihaggarenes, nobles, 49, 57.
Ikeremoiens, fraction des Kel-Rela, 49.
Iklan, pluriel de akli, voir ce mot.
Ilougan, carrousel à chameau, 66, 93, 121, 139, 141, 144.

Imrad, pluriel de amrid, vassaux, 46 et suivantes, 91, 121, 139, 141, 144.

Imzad, instrument de musique, 142, 152.

Inade, artisan, 55, 57.

Inembas, fraction des Kel-Rela, 49.

Khamassa, contrat de jardinage, 68 et suivantes.

Kranka (*callotropis proscera*) 20, 23, 30.

Majen, bassin, 69, 72, 73.

Maroki, race de chameau (pour tous les termes désignant le chameau, voir pages 78, 79, 80, 81).

Materter, lézard, 34, 122.

Menassa, cuvette de cuivre, 28.

Mesaha, houe, 69.

Mezoued, sac de cuir pour transporter le grain, 50, 51, 53, 97.

Morakba, plante (voir afazou), 22, 27, 30, 89.

Moula Moula, oiseau, 33, 122, 123.

Oudad, mouflon, 31.

Oudi, beurre, 83, 105.

Oulli, pluriel de tirsi, voir ce mot.

Ounan, pluriel de anou, voir ce mot.

Ourane, grand lézard, 33, 34, 122, 123.

Sacs des Touareg (pour les différents termes, voir page 95).

Sebkha, étendue plate, 27, 64.

Tabrakat, tamaris (*articulata*), 38, 95.

Tachili, vipère, 33.

Taguel moust, voile bleu usagé, 99, 139.

Tahla, arbre, 22, 24, 27, 30, 71, 82, 126, 138.

Talhi, sorte de roseau, 19, 75, 76, 89, 90 (voir berdi).

Takamezout, plante médicinale, 30, 110.

Takouba, épée (pour les différentes sortes d'armes voir p. 101 et suivantes, 129, 139, 140, 145, 151).

Tamadjouhit, argile rouge, 87.

Tamat, arbre (*acacia torbilis*), 87.

Tanout, puits servant à l'irrigation des jardins, 29, 73.

Tassilis, montagnes, 12, 13, 19, 20, 23, 24, 27, 28, 30, 32, 38, 42, 53.

Tebourak, arbre produisant des Ibourarem : fruits comestibles, 30.

Tehounek, bois de chauffage, 95.

Tendi, mortier, 66, 93, 97, 121, 129, 140, 141, 142, 144.

Terfes, truffe saharienne, 30.

Tessout, vache, 84.

Thora, voir kranka.

Tiggert, écoulement d'eau, 24.

Tiksal, terre vierge, 70, 71.

Tilout, rongeur (*cterodactylus gundi*), 32, 107.

Tin, argile, 89, 90, 91.

Tinat, femme d'artisan, 55, 57.

Tiousse, impôt, 48 et suivantes.

Tirsi, chèvre, 83.

Tittar n'takouba, fourreau de sabre, 57.

Tobol, tambour de l'amenokal, 45.

Zembebar, scarabée vert, 34.

INDEX DES NOMS PROPRES

(Les noms de personnes sont en italiques.)

Abalessa, 20, 54.
Abezzou, 53.
Acedjerad, 15, 23, 54, 64.
Adenek, 53, 131.
Adjelman (oued), 27.
Adjouh n'Tebele, 31, 50, 51, 52, 100.
Ad Noumen ad Khadida, 52.
Adrar Bourzekal, 18.
Adrar des Iforas, 15, 17, 23, 30, 31, 32, 40, 44, 45, 51, 54, 55, 59, 84, 142.
Adrar Haggarene, 25, 38, 136.
Adrar in Tarain, 16.
Adriane, 36, 136, 137.
Afilal (guelta), 18, 34, 109.
Afrique noire, 11, 46.
Agades, 33, 51.
Ahaggar, 49, 52.
Aheleheg, 18.
Ahnet, 15, 23, 45, 54.
Air, 44, 45, 50, 52, 53, 55, 59, 84.
Ait Loen, 51.
Ajemet (oued), 28.
Ajjers (tassili des), 15, 34, 44, 45, 46, 51, 54, 55, 64, 74, 112.
Akarakar, 16, 19, 26.
Akroud ag Ama, 50.
Alger, 23, 90.
Algérie, 11, 46, 110.
Amadror, 41, 53, 63, 64, 65, 115, 139.
Amamellen, 41, 130, sq.
Amded (oued), 17, 27, 41, 51.
Amdjer, 16.
Amérique, 95.
Amguid, 34, 53, 54, 55.
Amsel, 25, 28.
Amselka, 25.
Aoullimiden, 59.
Aounahampt, 16, 26.
Arabe, 12, 44, 45, 46, 47, 52, 104, 105.
Arak, 34, 53.
Arambourg (C.), 37.
Arechchoum, 50.
Asekrem, 19, 22, 25, 26.
Asselar, 41.
Atakor des Touareg, 13, 15, 18, 19, 20, 24, 26, 30, 32, 41, 42, 45, 50, 51, 75.
Atlante, 13.
Atlantide, 13.
Augieras, 32, 128.
Aures, 15.
Azaouak (oued), 25.

Bahman ag Beuh, 54.
Barth (Henri), 13.
Batna, 58.
Benoit (Pierre), 13.
Berbères, 43, 44, 45, 46, 95.
Bey ag Akhamouk, 49.
Bizma, 64.
Bobo, 38.
Bordet (P.), 13, 22.

Cauvet (Cdt), 95.
Chapuis, 25,
Coche (Cap.), 38.
Cousin, 38.

Dag Rali, 31, 44, 50, 51, 78, 100, 144.
Dali ag Akoumaris, 51.
Damergou, 65.
Daniel ag Chikkat, 54.
Debna, 18.
Dehine, 53, 55, 65.
Djoraf, 53.

Draper, 128.
Dubief (J.), 13.
Duveyrier (Henri), 13.

Edjere, 64.
Egtelis, 27.
Eheri, 17.
El Golea, 74.
Elias, 41, 130, sq.
El Mamoun ag el Hadj Baba, 53.
Eouen n'Hada, 53.
El Ralen ag Nissoran, 51.

Ferry (Cdt), 59.
Fezzan, 97.
Flamand (G. B. M.), 13.
Flatters (Lt Col.), 43.
Follot (J.), 13.
Foucauld (R. P. de), 13, 22, 59, 60, 62.
Francs, 13.
Fraser, 118.
Frison-Roche (R.), 13.

Galan (médecin capitaine), 109, 110.
Gao, 44.
Garet el Djenoun, 15, 19, 115.
Ghardaïa, 74, 97.
Goma, 56.

Habib ag Ouhaggarene, 55.
Hadj Mohamed ag Salah, 55.
Hadriane, 26.
Hanoteau (G.), 59.
Haute Egypte, 42.
Hoggar (tassili du) ou (tassili ouan), 15, 23.
Huxley (Julian), 148.

Ibardjien, 31, 55.
Ibn Khaldoun, 44.
Ibotenaten, 52.
Ideles, 18, 53, 55, 67, 72.
Idenau, 56.
Idjil, 64.
Ifelouen, 26.
Ifetessen, 19, 29, 53.
Iforas (tribu), 49, 50, 52.
Igharghar, 15, 25, 41, 42, 53, 54.
Iharen, 26.
Ikadeiens, 45.
Ikharis ag Akcham, 53.
Ikhechemaden, 50.
Ikkan ag Hagamed, 54.
Iklan Taoussit, 51.
Ikoutessen, 54.
Ilafer, 27.
Ilamane, 16, 17, 19.
Ilamane (oued), 17.
Illou ad Amri, 49.
Imenanes, 45, 51.
Immidir, 53, 54.
In Abangarit, 65.
In Afilal, 19.
In Ahadja, 111.
In Amguel, 20, 54, 55.
In Dalag, 51.
In Ezzebib, 109.
In Guezzam, 37, 41.
Iniker, 18.
In Outer (guelta), 34.
In Salah, 23.
In Tafeute, 115.
In Tarain, 19.
In Tarass, 65.
In Tedeini, 18.
In Zaouen, 137.
Iouarouaren, 54.
Irharhar Tekecherouet, 26.
Irreguenaten, 52.
Isanden, 51.
Isekram, 26.
Isernan, 51.
Issabaten, 40, 41.
Issakamaren, 43, 46, 52, 55, 145.
Issakarassene (guelta), 18, 34.
Itharentidjarnin, 21.

Juifs, 56.

(Cid) Kaoui, 60.
Kel Ahaggar, 45, 46, 47, 48, 50, 52, 57, 58, 65, 67, 77, 93.
Kel Ahnet, 27, 54.
Kel Ajjers, 59.
Kel Amguid, 53.
Kel Anahef, 51.
Kel Arechchoumi, 50.
Kel es Souf, 22, 65, 100, 114, 115, 116, 117, 120, 130, 135.
Kel Immidir, 29, 53, 54.
Kel in Khar, 52.
Kel in Tounine, 54, 55.
Kella, 45, 146.
Kelli ag Khabouba, 53.
Kel Ohet, 49, 55.
Kel Rafsa, 51.
Kel Rela, 44, 45, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 120, 144.
Kel Tazole, 53, 54.
Kel Tefedest, 54.
Kel Terrourrirt, 49, 55.
Kel Torha, 51.
Khadida, 51.
Khourou ag Salah, 49.
Killian (C.), 13.

Lamari ad Moudi, 54.
Lelubre (M.), 10, 13, 38.
Lhote (Henri), 13.
Lundien, 26.

Maire (Pr.), 13, 29.
Maroc, 44.
Masqueray, 60.
Mertoutek, 53.
Metlili, 74.
Monod (Théodore), 13.
Mouydir, 15, 19, 23, 31.

Nancy, 109.
Nassamou ag Elias, 53.
Niger, 15, 25, 31, 58, 59.

Ohet, 55.
Ouf, 26.
Ould Brika, 52.
Ouriren, 116.
Outoul, 76.

Relaidine, 51.
Remy (P.), 109.
Reygasse (M.), 13, 43, 44.
Rharis, 53.
Rhat, 53, 54.
Richard (L.-G.), 149.

Sahara, 11, 12, 29, 34, 42, 46, 57, 59, 151.
Sahel, 44.
Samaalatokh ag Mansouri, 51.
Selbou[illegible]ak, 53.
Sidi Rali, 54.
Silet, 20, 51.
Soudan, 24, 44, 46, 49, 54, 58, 59, 63, 64, 65, 66, 68, 74, 78, 83, 84, 85, 92, 94, 96, 98, 99, 100, 104, 110, 112, 124, 128, 139, 146.

Tadjemout, 53.
Tafassasset (oued), 15, 41, 64.
Tafilalet, 44.
Tagrambait, 26, 28.
Tahaira, 25, 51.
Tahart, 72, 76.
Tahat, 17, 19.
Tahifet, 51.
Tahoua, 65, 100.
Taitoks, 45, 49, 50, 52, 54, 59.
Takamat, 44, 50, 51.
Takecherouelt (oued), 42.
Takouft, 16.
Tamanrasset (ville), 9, 11, 19, 20, 21, 22, 25, 26, 28, 33, 34, 49, 51, 61, 62, 67, 68, 73, 76, 90, 91, 110, 136, 137.
Tamanrasset (oued), 15, 25, 27, 41, 52.
Tamesna, 25, 52, 65, 66, 77, 84, 91, 142.
Tanezrouft, 11, 23, 25, 31, 40, 41, 54, 123, 128.
Taoudeni, 15, 25, 28, 64.

Tarhaouaout, 51.
Tarhoumout (oued), 18, 26.
Tazrouk, 53, 55.
Tchad, 15.
Tedjehe Mellet, 45, 49, 51, 55.
Tedjehe n'Nefis, 52.
Tefedest, 13, 19, 30, 38, 42, 45, 49, 53, 54, 55, 131.
Teferkit, 131.
Tekouiat, 51.
Temassinine, 50.
Tempels (R. P.), 118.
Tenere, 11, 15, 23, 40, 51.
Tesnou, 18.
Tibeghim, 54.
Tidikelt, 11, 23, 45, 52, 53, 54, 55, 58, 59, 63, 69, 71, 74, 84, 112.
Tidjenouine, 52.
Tiguenouine, 68.
Tihegouine, 26.
Ti Hiyene, 17.
Tihodaine, 37, 41.
Tilokatine, 76.
Timetrine, 52.
Timguiaouine, 26.
Timmimoun, 96, 102.
Tim Missao (tassili de), 15, 23, 27, 28, 32, 128.
Tin Amzi (oued), 25.
Tin Dahar, 17.
Tin Hinan, 43, 44, 50.
Tin Reroh (tassili de), 15, 23.
Tin Tarabin (oued), 15, 25, 41, 51.
Tin Zaouaten, 31, 51, 53, 54, 55, 68, 83.
Tit, 34, 67.
Titi, 116.
Touat, 46, 48, 52, 58, 71, 73.
Tozat, 19.

Zazir (oued), 25
Zinder, 100.

[p.203]

TABLE DES CROQUIS

Schéma montrant le morphologie concentrique du Hoggar 14
Carte du système montagneux touareg nord-sud 14
Tableau des lettres tifinar 60
Schéma montrant le creusement de la foggara 72
Courbe montrant la moyenne des maxima et des minima de 1941 à 1948 164
Courbe indiquant pour l'année 1943 la moyenne mensuelle des maxima et des minima 164
Pluies annuelles de 1933 à 1951 165
Répartition des pluies au cours de l'année 166

[p. 204]

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. Le massif de l'Adriane vu d'avion. *(Photo Jarnoux-Match)* 16
2. Dans l'Atakor, cœur du Hoggar, le massif du Fidjemayène vu du sommet de la Séouénane. *(Photo Alain Barbezat)* 16
3. Position du méhariste touareg. *(Photo Fiévet)* 16
4. Paysage du Tassili. *(Photo Leredde)* 17
5. Phénomène d'érosion granitique (dans l'oued Mertoutek). *(Photo Bourdelon)* 17
6. Un oued dans l'Atakor en période sèche. *(Photo Barbezat)* 24
7. Lauriers-roses autour de la guelta d'Issakarassène. *(Photo Leredde)* 25
8. Un abankor. *(Photo Bourdelon)* 32
9. Un tanout. *(Photo Bourdelon)* 32
10. Marmite des Géants. *(Photo Bourdelon)* 33
11. Un tesendgelt *(Eragrostis bipinnata)*. *(Photo Leredde)* 33
12. Tamanrasset. Le centre de culture de l'Adriane. *(Photo Bourdelon)* 40
13. Un thora (callotropis proscera) dans l'oued Tamanrasset. *(Photo Bourdelon)* 40
14. Tabrakat mort, dans l'oued Amded. *(Photo Bourdelon)* 41
15. Un ourane. *(Photo Godde)* 41
16. Peinture rupestre aux environs de l'oasis d'Hirafok. *(Photo Bourdelon)* 48
17. Beyh ag Sidi Moussa, neveu de l'amenokal actuel. *(Photo H. de Segonzac-Match)* 49
18. Rhama, femme de la tribu des Iklan Taoussit. *(Photo collection de l'auteur)* 56
19. Touareg de la tribu Taïtok discutant dans leur position favorite. *(Photo collection de l'auteur)* 56
20. Campement touareg. *(Photo Millet-Réalités)* 56
21. La tente de l'amenokal. *(Photo Jarnoux-Match)* 57

[p.205]

22. Jeunes harratin d'Ideles. *(Photo Bourdelon)* 57
23. Type de hartani. *(Photo collection de l'auteur)* 57
24. Abricotiers et peupliers à Tamanrasset. *(Photo Bourdelon)* 72
25. Figuiers et tamaris. *(Photo Picon-Borel)* 72
26. La récolte de blé à Tamanrasset. *(Photo Picon-Borel)* 72
27. Une jeriba près d'un champ de blé. *(Photo Bourdelon)* 73
28. Au pâturage, rassemblement des bêtes. *(Photo Bourdelon)* 80
29. Au pâturage dans l'oued Amded. *(Photo Bourdelon)* 81
30. A l'étape on entrave les bêtes pour la nuit. *(Photo Van Vught)* 88
31. Zéribas dans l'oasis d'Ideles. *(Photo Bourdelon)* 89
32. Tente touarègue. *(Photo Bourdelon)* 96
33. Campement touareg à Tessiben. *(Photo Millet-Réalités)* 96
34. Type de selle (taiast) avec sa sangle (aïf). *(Photo Bourdelon)* 97
35. A l'étape un Targui écrase son mil dans une peau de mouton. *(Photo Bourdelon)* 104
36. Dans l'oasis d'Ideles. A droite, un récipient à beurre (tahtint). *(Photo Bourdelon)* 105
37. Les délous utilisés pour maintenir l'eau fraiche. *(Photo Clemencet)* 120
38. Jeune Targui et son serviteur noir à Ideles. *(Photo Bourdelon)* 121
39. Remplissage d'une guerba avec un entonnoir de bois. *(Photo Bourdelon)* 128
40. Famille harratin à Tahaggart. *(Photo Bourdelon)* 128
41. Corvée de bois à Tizzolaine. *(Photo Bourdelon)* 129
42. Piste chamelière. Boubaker donne les Issalen (les nouvelles). *(Photo Alain Barbezat)* 129
43. Halte. *(Photo Fiévet)* 136
44. Jeu d'enfant targui chez les Dag Rali. *(Photo col. de l'auteur)* 137
45. L'écrivain public. *(Photo Fiévet)* 144
46. L'imzad. *(Photo Fiévet)* 145
47. Femme partant en visite. *(Photo Leredde)* 152
48. Une mosquée touarègue. *(Photo Bourdelon)* 152
49. Attente d'un rendez-vous. *(Photo Bourdelon)* 153
50. Danse nègre à Tamanrasset. *(Photo Bourdelon)* 153
51. Après avoir tué une chèvre on souffle dans la peau pour la décoller. *(Photo Bourdelon)* 168
52. Campement au matin. *(Photo Charbonnier-Réalités)* 168
53. Un vannier Ag Adar. *(Photo Bourdelon)* 169
54. Porte de la maison de Moussa ag Amastane (demeure actuelle des Inaden). *(Photo Bourdelon)* 184
55. L'école nomade au campement de l'amenokal. *(Photo H. de Segonzac-Match)* 184
56. Bordj du Père de Foucauld. *(Photo Bourdelon)* 185

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 9

I — Le Hoggar 11

- Morphologie et relief 13
- Le climat 19
- L'eau au Hoggar 24
- La flore et la faune 29

II — L'Homme 37

- Peuplement du Hoggar 37
- L'Homme 46
- Les tribus 48
- Les nobles 49
- Les Imrads 50
- Les Maalmiñes-Inaden 55
- Les Harratin 57
- La langue 59

III — Economie 63
Généralités sur l'économie du Hoggar 63
Le troc 64
L'agriculture 66
Les centres de culture 75
L'élevage 77
IV — La vie matérielle 87
L'habitat 87
Les migrations 91
Le mobilier touareg 94
L'habillement 98
La nourriture 103
La santé publique 107
Rites magiques 112
V — La vie individuelle 119
VI — Conclusion 151

Appendices

I — Historique de l'occupation française 153
II — Géologie 157
III — Météorologie 163
IV — Puits ou points d'eau sur les pistes caravanières 169
V — La flore 177
VI — Outillage 181
VII — Liste des centres de culture 185
Index des noms tamacheq 199
Index des noms propres 201
Table des croquis 204
Table des illustrations 205

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 JUILLET 1955
L'IMPRIMERIE SADAG A
BELLEGARDE.
HORS-TEXTE EN HÉLIOGRAVURE
SUR VELIN DES PAPETERIES
JOHANNOT D'ANNONAY.
TEXTE SUR PAPIER OFFSET NIVOLLET
DES PAPETERIES DE SAVOIE.

IMPRIMÉ EN FRANCE
Dépôt légal :
Imp. n° 438. — Edit. : 622.